

MADAME LAFARGE
ET LA LUTTE CONTRE LES ÉVIDENCES

—

Dans un ouvrage consacré à l'évocation du procès de Mme Lafarge, et dont M. Ernest Raynaud a rendu compte dans le *Mercure de France* du 1er septembre, M. Guy de Passillé (1) s'est demandé si l'héroïne du drame pouvait être rangée parmi les personnages du type bovaryque. Il a conclu négativement et, en m'adressant son ouvrage, m'a demandé si je partageais sa manière de voir. Je m'en serais tenu à une réponse personnelle, si l'exposé très documenté, très objectif aussi, que son récit présente de cette affaire célèbre, ne m'avait paru, sous la question de fait, ouvrir une énigme singulièrement hallucinante et qui dépasse le cas particulier de Mme Lafarge. Aux amateurs d'âme, à ceux qu'intéresse le jeu déconcertant des actes humains, il m'a semblé que cette énigme offrait un sujet de méditation toujours actuel et prêtait à la tentative d'une explication neuve. Celle-ci, j'en dois prévenir les lecteurs, se propose à ceux-là seuls qui écarteront la hantise de l'erreur judiciaire et le souci trop exclusif de l'utilité sociale pour ne s'attacher qu'au mystère d'un cas de psychologie d'une extrême généralité.

Entre les deux femmes, Mme Bovary et Mme Lafarge, celle de la fiction et celle de la réalité, des analogies de premier plan existent, et qui peuvent suggérer le soupçon d'une parenté. Mais ces analogies sont dans les

(1) Guy de Passillé: *Madame Lafarge*, Emile-Paul frères.

circonstances de leur vie, non dans leur nature intime. A l'une et à l'autre le mariage est une déception, le mariage avec la vulgarité du milieu social et de la vie quotidienne à laquelle il les voue. Mais à cette analogie des circonstances s'oppose la réalité psychologique qu'ont composée aux deux femmes leur hérédité et le milieu différent dans lequel le sort les a fait naître, avec la culture très différente qui en résulta. Il y a antagonisme chez Mme Bovary entre la paysanne qu'elle est née et l'éducation qu'elle a reçue pendant quelques années au couvent aristocratique des Ursulines. Au contact de ce monde nouveau qui lui paraît supérieur et plus beau, et sous l'influence de la littérature romanesque, elle s'est composé d'elle-même une conception fictive à laquelle elle voue toutes les énergies de son être. C'est en quoi consiste son bovarysme. Elle se conçoit autre que ne l'ont réalisée son hérédité et les circonstances de son milieu, elle est victime d'un pouvoir d'imaginer qui la contraint de s'identifier avec ce qu'elle admire plutôt qu'avec ce qu'elle est. Aussi, l'événement de son mariage va-t-il mettre aux prises, non pas deux réalités véritables, mais une réalité positive, celle de l'hérédité et du milieu familial, avec un fantôme, avec l'être qu'elle imagine et qu'elle n'est pas. Tout l'intérêt dramatique de son cas est dans l'effort d'imagination par lequel il lui faut nourrir, matérialiser ce fantôme d'elle-même qui va l'entraîner dans les aventures les plus douloureuses.

Tout autre est le cas de Mme Lafarge. Par un atavisme remontant à la troisième génération, elle est liée par le sang à la famille royale (2). Son aïeule et sa mère n'ont cessé d'appartenir à un milieu raffiné quant aux mœurs, quant à la culture intellectuelle et morale. C'est parmi ce climat qu'elle a vécu jusqu'à son mariage. A la prendre pour ce que l'a faite la synthèse mystérieuse de l'hérédité physiologique, Marie Cappelle est ce qu'il faut tenir pour une réussite exceptionnelle. Toutes les circonstances heureuses du milieu social rencontrent en

(2) V. l'ouvrage précédemment cité, pp. 6-8.

elle des dons natifs faits pour tirer de ces hasards privilégiés les réalisations les plus riches. Harmonie entre ce qu'elle est et ce que le milieu social lui propose de devenir. Absence totale de ce bovarysme que suscite, comme chez Mme Bovary, l'antagonisme entre les tendances naturelles et les circonstances de l'éducation.

Aussi, quand le mariage la met aux prises avec une réalité différente dont la vulgarité la heurte, il ne s'agit pas, comme dans le cas de Mme Bovary, de la rencontre entre un être imaginaire et une réalité positive, mais du choc de deux réalités inconciliables, dont l'une a pour destin d'anéantir l'autre. Sur ce plan, Mme Lafarge échappe au bovarysme. Elle est ce qu'elle est. Aucune trace chez elle du fantôme que Mme Bovary substitue à son être propre, mais une conception patricienne et païenne de la réalité, fondée sur le sens aristocratique des différences. Un fait de sensibilité qui a la valeur d'une réaction chimique.

Le conflit entre ces deux réalités inconciliables éclate d'abord dans le domaine d'Eros. Mariage sans amour. De Paris, où la cérémonie a été célébrée, le mari emmène sa femme en sa propriété du *Glandier*, dans le Limousin, où il est maître de forges. Au cours du voyage en chaise de poste, sa vulgarité et la maladresse autoritaire dont il réclame, au nom de ses droits d'époux, un don que la jeune fille eût consenti à la tendresse, déterminent un refus et une répulsion que vont par la suite aggraver tous les contacts avec le milieu nouveau où elle devra vivre. Le *Glandier* lui avait été décrit comme un délicieux château aux ardoises bleues dont les terrasses blanches descendaient vers un jardin « à la française » entouré de prairies et de bois. Elle arrive, à la nuit tombante, dans une maison vétuste aux toits délabrés, aux vastes chambres humides presque sans meubles.

Les privautés de son mari en présence de sa belle-mère et de sa belle-sœur, le dîner de famille où il n'est question que d'affaires d'intérêt, où tous en viennent à s'exprimer en un patois pire pour elle qu'une langue

étrangère, augmentent un sentiment de solitude et de dégoût que la rencontre avec la société du lieu va porter à son comble. Au cours d'un déjeuner sur l'herbe, qui réunit quelques amis de sa nouvelle famille, « un aimable plaisant, rapporte M. Guy de Passillé, cacha un limaçon dans le beignet de sa belle, un autre avala la provision de vins sucrés, un troisième mit une tarte sur sa tête ». Menus faits qui seraient à peine à leur place dans un roman de Paul de Kock, disproportionnés, peut-il sembler, à l'horreur du drame qu'ils inaugurent. Tels quels, accumulés, ils cristallisent autour de la répulsion à l'égard du mari et éveillent dans l'âme de la jeune femme la notion de l'*impossible* telle que la pouvaient concevoir les sociétés antiques fondées sur le sentiment des distances. Quand la Cléopâtre de Shakespeare, après la défaite d'Antoine, évoque le sort qui lui est réservé, se voit traînée au char du vainqueur parmi les outrages de la populace romaine portant les mains sur elle, ses femmes s'écrient : « Les dieux le défendent! » Devant l'extrémité du malheur, révolte de la sensibilité créant l'illusion d'une impossibilité plus forte que la réalité. Cléopâtre ne peut subir sur son corps l'attouchement des esclaves, être exposée à leur haleine. Mme Lafarge ne peut subir les approches de son mari, ni choir, de la délicatesse raffinée de l'esprit et des mœurs qui l'ont façonnée, à la bassesse et à la vulgarité du milieu où son mariage l'a plongée. « Les dieux le défendent! » A l'égard du destin où son ignorance l'a fourvoyée, elle a le sentiment de l'impossibilité supérieure qui s'y oppose, le sentiment de ce qui ne peut pas, de ce qui ne *doit* pas être. Et la violence de cette certitude crée en elle une impulsion plus forte que tous les motifs de moralité qui pourraient la retenir.

Moralité contre moralité.

I

Cet antagonisme irréductible entre deux degrés inégaux de la culture représentés par des êtres que les cir-

constances mettent aux prises, suffirait peut-être à expliquer le crime. Mais c'est après le crime que se dresse l'énigme psychologique, que surgit la question posée par le sphinx. Le véritable drame n'est pas celui du crime. Le véritable et l'incompréhensible drame, c'est le *drame de l'innocence*. Tragédie supérieure à celle d'Œdipe. Œdipe ne savait pas, Mme Lafarge savait. Car, ce qu'il faut admettre pour se situer au point du vertige qu'engendre le spectacle, pour y distinguer le problème, non d'un cas individuel, mais celui de la personne humaine dans la complexité et la fragilité de son mécanisme, c'est la réalité contradictoire de deux faits : Mme Lafarge a empoisonné son mari; Mme Lafarge est innocente du crime. Et il faut admettre encore, chez Mme Lafarge, la réalité d'une conscience morale, d'une notion du bien et du mal indispensable pour qu'il y ait eu crime, pour qu'il y ait eu culpabilité. « La loi, a dit saint Paul, a été donnée à l'homme pour que le crime fût augmenté. » La loi s'exprime dans la conscience moderne par les jugements de valeur. Or, il y avait chez Mme Lafarge, parallèlement à un affinement intellectuel que manifeste, au regard de tout écrivain, la lecture de son journal et de ses lettres, un affinement moral, et, pour braver d'un mot les antinomies, une nature angélique dont témoignent les sympathies enthousiastes qu'elle a inspirées et dont la fidélité a résisté à l'évidence de son forfait. Encore pourrait-on expliquer par un pouvoir inouï de séduction, et par un don supérieur de comédienne, cette fascination exercée sur les autres. L'étrange n'est pas que quelques-uns, et parmi les meilleurs, aient cru à son innocence (3), mais qu'elle-même y ait cru. Et pourtant, ni avant ni après la condamnation, ni après la grâce qui lui épargne l'exposition sur la place publique et les travaux forcés, ni durant les douze années de réclusion dans la prison de Montpellier et à la maison de santé de Saint-Rémy, ni après sa libération, Mme Lafarge n'a avoué le crime. Devant la mort

(3) Voir *Correspondance de Mme Lafarge*, publiée et annotée par M. Boyer d'Agen, 2 vol., éditions du Mercure de France.

même elle n'avoue pas. M. Guy de Passillé nous fait ce récit de ses derniers instants. Elle est épuisée par la maladie. Le prêtre qui lui administre les derniers sacrements lui demande selon les prescriptions du rituel: « Pardonnez-vous à vos ennemis? » Elle relève la tête et répond d'une voix ferme: « Je souhaite que Dieu leur fasse autant de bien qu'ils m'ont fait de mal », et elle ajoute, s'adressant au prêtre qui priait pour sa guérison: « Ne demandez pas à Dieu la prolongation de mes jours. Priez-le, au contraire, qu'il me permette de m'unir à lui! » Le lendemain matin, elle expire. Quelques heures avant sa mort, et non sous le secret de la confession, écrit l'abbé Bourrel, curé d'Orliac, cité par l'auteur, « Mme Lafarge, qui possédait toutes ses facultés, déclara à haute voix qu'elle était parfaitement innocente de tout ce dont on l'accusait ».

En ce moment suprême, ajoute l'abbé Bourrel, elle a été admirable de piété, de foi et de charité; jamais, depuis dix-huit ans que j'exerce le saint ministère, je n'avais eu le bonheur d'être si profondément édifié, jamais on n'a été témoin de plus beaux et de plus pieux sentiments (4).

Mort angélique. Mme Lafarge était croyante. Elle croyait et, sa foi étant la base de ses certitudes, elle savait qu'elle se vouait à la condamnation éternelle par le refus de l'aveu. A-t-elle donc joué jusqu'à cette extrémité la comédie de l'innocence? Ou est-elle la femme qui, ayant administré à son mari, au cours d'une agonie de plusieurs jours, les doses d'arsenic qui ont causé sa mort, a pu croire elle-même à sa propre innocence, comme y ont cru plusieurs de ses amis et de ses admirateurs?

M. Guy de Passillé, qui ne doute pas du crime, classe Marie Cappelle parmi « les dégénérés supérieurs, dont c'est la caractéristique d'être pourvus parfois des dons les plus brillants, de présenter des lacunes profondes dans le jugement, des défectuosités dans la sensibilité

(4) Voir l'ouvrage précédemment cité, page 126.

morale, et de devenir la proie de l'idée fixe ». Et il retient, de quelques pages écrites sur elle-même par Mme Lafarge, ces mots révélateurs:

Mes pensées ont une voix, les unes chantent, les autres prient, les autres se lamentent. Mes yeux semblent regarder en dedans. Je me comprends à peine moi-même et cependant, grâce à l'état d'exaltation dans lequel je suis, je comprends tout, le jour, la nature, Dieu.

Les travaux des psychiatres qui, depuis 1840, date du procès de Mme Lafarge, ont ouvert des perspectives nouvelles sur le jeu pathologique et normal de l'activité humaine, eussent sans doute été utilisés de nos jours par les avocats de sa cause. On eût fait valoir que, pendant la période de l'accomplissement du crime, Mme Lafarge avait été en proie à un état de monoïdéisme impliquant dissociation des centres dont la synthèse constitue la personnalité, on eût invoqué l'amnésie consécutive dès le retour à l'état normal. Des experts eussent été désignés et on ne sait si un verdict différent n'eût pu être rendu. Parmi ces moyens présumés de la défense, je note que l'amnésie justifierait la sincérité de Mme Lafarge proclamant jusqu'à la mort son innocence. Je ne retiendrai pourtant de ces ressorts pathologiques que la tendance parvenue à ce degré de puissance incoercible, où elle détermine la fatalité de l'acte, sans réaliser peut-être cette abolition de la conscience qui crée un alibi. Je prends Mme Lafarge telle qu'elle était à l'époque du drame, privée de ces notions qui eussent pu éclaircir à sa propre vue le mystère de ses actes. Je la prends n'ayant aucun soupçon des travaux de la psychiatrie, de ceux de M. Pierre Janet sur l'automatisme psychologique et sur les personnalités multiples.

C'est cette ignorance qui fait de son cas, au lieu de l'illustration d'un fait clinique, un drame psychologique où l'illusion morale commune à tous les hommes engendre seule un pathétique d'une mystérieuse profondeur. Je n'userai pour absoudre Mme Lafarge que des

seuls éléments dont elle disposait elle-même pour s'absoudre. Il sera loisible à ceux qui voudront se donner une représentation plus positive de l'événement de faire intervenir le parallélisme du processus psycho-physiologique comme on fait d'un colorant au cours d'une préparation anatomique. Mais cette évidence trop forte, qui résoudrait le drame en termes de nécessité, lui enlèverait le caractère humain que j'entends lui conserver en y laissant flotter le voile diaphane de l'illusion morale dont la vertu prismatique est peut-être tout ce qui sépare l'homme de l'automate.

§

Et j'en viens à cette conception qu'il est possible de se former, sans avoir recours à la science, du jeu, dans la personne humaine, d'un double courant de causalité. L'un détermine les actes, l'autre les jugements de valeur. Le premier engendre les actes humains avec la même fatalité implacable qui régit les propriétés de la matière. Le second a sa source dans les conceptions que les hommes en société se composent du bien et du mal, du fas et nefas. Il a d'autant plus de force que l'être en lequel il s'est formé a subi une culture sociale plus longue et plus parfaite. L'un s'exprime en un impératif physiologique, l'autre en un impératif moral. Il arrive parfois que les deux courants de causalité s'accordent, en ce sens que l'un produit les actes que l'autre approuve, et l'individu prend bonne opinion de lui-même, il s'attribue du mérite, il jouit d'une bonne conscience. Le plus souvent ils divergent; le premier engendre une série d'actions que l'autre désapprouve et condamne. Sous l'empire de l'illusion morale du libre arbitre voici, chez l'individu, théâtre de ce conflit dont il se croit l'instigateur, des états de dépression, de repentir, de remords, de mépris de soi-même. Et, dans la plupart des cas, c'est une alternative et une succession d'états contraires, une suite de péripéties où le jeu des rencontres et des oppositions entre les deux causalités s'exprime en un aléa et une incertitude qui intéressent l'individu à l'événement

de sa propre vie, sans que des catastrophes interviennent. Ces alternatives entretiennent dans son esprit l'illusion morale, la croyance qu'il demeure libre d'intervenir et d'accomplir toujours, s'il le veut, l'acte qui aura l'approbation de ses jugements de valeur. En fait, c'est le courant de causalité qui détermine l'acte, qui toujours le détermine. Le jugement de valeur n'intervient qu'après. Il intervient, selon la vue de pure psychologie de saint Paul, pour que le crime existe.

Un criminel né, au sens de Lombroso, qui aurait une notion très nette de cette double activité, en viendrait à une attitude quiétiste : il conclurait à une morale pratique lui permettant de céder aux instincts qui le déterminent à accomplir des actes réprouvés par la morale de son temps. Indemne de l'illusion du libre arbitre, il n'aurait pas le sentiment de la culpabilité. L'état d'esprit critique auquel il serait parvenu mettrait fin au dualisme du moi qui compose le drame humain, selon les données de l'intrigue conçue par le Dieu spectaculaire de saint Paul. Il associerait l'idée de son moi au déterminisme physico-chimique qui lui procure la satisfaction de ses instincts tels qu'ils ont été disposés en lui par la nature. Il tiendrait les jugements de valeur pour des éléments venus du dehors, une entreprise du social en vue de lui imposer de son moi une conception différente de ce qu'il est. Le criminel idéal, tel que je le considère ici, résisterait à ce bovarysme. Il échapperait aux conséquences morales de l'illusion commune. Il ne connaîtrait ni le repentir, ni le remords. Il vivrait en accord avec lui-même, jouant selon sa perfection le rôle d'acteur qui lui a été confié. Il serait heureux tant qu'il ne se heurterait pas aux peines positives que la société a édictées pour se protéger contre les criminels. Et ces peines, quand il les subirait, n'éveilleraient en lui, au lieu des sentiments moraux de la faute et de la justice du châtiment, que l'idée de la mauvaise fortune. Ainsi d'un sourd écrasé pour n'avoir pas entendu un signal avertisseur.

Le cas est tout autre chez Mme Lafarge, et beaucoup

plus complexe. C'est en elle comme si deux cultures s'affrontaient : la païenne qu'elle a héritée de la société du XVIIIe siècle, galante, intellectuelle, raffinée quant aux manières, quant au ton de la politesse et à une certaine délicatesse luxueuse en ce qui touche aux habitudes de la vie; la chrétienne, qui n'a cessé de faire partie d'une éducation aristocratique ou de haute bourgeoisie et qui plonge ses racines dans une lointaine tradition sociale. C'est la première qui suscite en elle le sentiment de l'impossible quand son mariage l'expose à des contacts dont la vulgarité lui semble inacceptable. Et ce sentiment de l'impossible détermine l'événement qui empêche en effet que l'impossible devienne une réalité. Sous l'empire de ce sens de l'impossible, Mme Lafarge a volé, elle a empoisonné. Mais la culture morale, dont elle est profondément imprégnée, fait surgir une autre forme de l'impossible. Au contraire du criminel idéal, chez qui les jugements de valeur se confondent avec le jeu des instincts naturels, Mme Lafarge a identifié son moi avec les jugements de valeur moraux et selon la même logique en vertu de laquelle celui-ci niait la légitimité des jugements de valeur, elle nie l'autre causalité, celle qui a engendré ses actes, mais à laquelle elle n'a pas associé son moi. Elle refuse de se reconnaître en la personne qui a accompli ses propres forfaits. Pourtant, le fantôme de son double la hante. Elle l'a vu commettre les vols, dérober les bijoux. Elle l'a vu saupoudrer d'arsenic les breuvages du moribond et, à travers le brouillard qui s'élève du passé et obscurcit les souvenirs, combien il lui ressemble encore, ce fantôme! Mais il reste que son véritable moi, le moi de ses jugements de valeur, ne peut en aucune façon avoir commis ces actes. Je n'ai pas voulu cela, proteste en elle son moi profond. L'impossible n'a pu se réaliser.

Les personnages de Dostoïevski nous offrent un spectacle analogue. Nous connaissons le cas pathologique dont ils relèvent. Nous savons qu'ils sont doubles et que, durant les périodes qui précèdent les crises d'épilepsie, ils accomplissent des actes auxquels leur person-

nalité normale n'a point de part. Actes criminels ou d'humilité chrétienne aussi déconcertants pour nous que des crimes. Destins tragiques. Quand le plus intelligent d'entre eux, Stavroguine, en vient à prendre une conscience critique de son mal, il ne peut supporter l'existence en lui-même de cette personnalité parasite qui s'est greffée sur la sienne, sur laquelle il n'a aucun empire, et qui inscrit à son compte la conséquence des folies et des crimes. On le trouve pendu à une poutre de son grenier.

Mme Lafarge n'a pas même la ressource d'invoquer à son profit vis-à-vis d'elle-même cette anomalie du mécanisme dans le jeu physiologique. De cette trahison du corps elle n'a aucun soupçon. Nous ne savons pas nous-mêmes selon quel degré de fatalité cette altération de la personnalité joue chez elle. Elle y atteint, semble-t-il, la limite où le déterminisme de l'acte a acquis la force d'une contrainte inéluctable et n'a pas supprimé pourtant la possibilité de la conscience qui attribue au drame son caractère psychologique. Mme Lafarge a assisté à son crime. Elle sait qu'elle en est l'auteur. Elle sait aussi qu'elle ne peut l'avoir commis. Et le dispositif neurologique qui *expliquerait* et la justifierait, elle ne le connaît pas. L'illusion morale du libre arbitre qu'elle subit, qu'elle tient de son hérédité, le bovarysme social l'a fortifiée en elle au point d'en faire une croyance indissociable de la conception qu'elle a de son moi. Elle se trouve ainsi dans la situation d'un être qui subit une hallucination, sait qu'il la subit et lutte en vain contre un cauchemar qu'il ne peut ni dissiper ni accepter. Elle est aux prises avec deux aspects inconciliables de la réalité : d'une part, sa réalité historique, objectivée dans un passé qu'elle ne peut abolir, et la réalité de ses jugements de valeur auxquels elle a enchaîné son moi, la conception qu'elle s'est formée d'elle-même. En pleine hallucination, il lui faut nier les apparences dans l'instant même où sa mémoire lui en inflige le spectacle. A l'assaut des perceptions, des images et des souvenirs, il lui faut opposer la notion de l'impossible fondée sur la foi

en ses jugements de valeur. Pendant les douze années qui ont suivi sa condamnation, Mme Lafarge a dû soutenir cette lutte dont l'horreur explique peut-être l'état de consomption où elle en était venue et qui, quelques mois après sa libération, a déterminé sa mort. De cette lutte elle est sortie triomphante. Elle n'a pas avoué aux hommes parce qu'elle a réussi sans doute à ne pas s'avouer à elle-même. A raison qui sait?

II

Et je songe à Chestov, à sa lutte contre les évidences. Je songe au thème dont il a illustré comme d'un leitmotiv son souci de philosophe. Socrate est mort empoisonné par la méchanceté et la sottise des hommes. Nous ne pouvons supporter avec notre conscience morale du Bien et du Mal que Socrate ait été empoisonné. Que signifie notre conscience morale, d'où nous viennent nos idées sur le Bien et sur le Mal si la réalité historique bafoue ces conceptions et les réduit à l'absurde? Entre la réalité historique et celle que nous aimons, la lutte est-elle donc achevée? Les deux épaules ont-elles touché le sol? L'arbitre a-t-il compté dix? Rien ne peut prouver qu'il en soit ainsi? Et alors, si la décision n'est pas rendue, à la contrainte que la réalité historique a jusqu'ici exercée à notre dam, aux avantages qu'elle a pris sur nous, allons-nous ajouter la consécration de la tenir pour vraie, d'hypostasier en vérité absolue un fait provisoire de suprématie? Allons-nous cesser de lutter pour notre cause? Chestov n'y consent pas. Il maintient sa foi en un monde possible dont le crime serait exclu, dont la réalité serait conforme à celle que nous aimons. Et dans tous ses grands ouvrages (5) il institue et poursuit la lutte contre les évidences. Cette lutte va loin chez

(5) *Les Révélations de la mort*, Plon et Nourrit. *Le pouvoir des clefs*, aux éditions du Sans-Pareil. *Sur les balances de Job*. Dent and Sons limited, London, et dans la grande étude de la *Revue philosophique* de juillet-août 1930. *Des sources des vérités métaphysiques*. *Le Parménide enchaîné*.

Chestov. Elle devient une lutte contre la raison même et contre ses principes réputés les plus universels. Ces principes il les tient, comme tout le reste, pour des états de fait consacrant la suprématie actuelle et momentanée d'un groupe de forces sur d'autres groupes de forces engagés dans un conflit qui ne connaît d'autre loi que celle du plus fort. Ces vues de Chestov ne se heurtent pas, sous le jour métaphysique, à des raisons qui les puissent infirmer. A les envisager sous l'aspect d'une philosophie de la structure, telle qu'elle a été récemment exposée dans les ouvrages de M. Ruyer, elles ne perdent rien de leur valeur. On peut considérer, en effet, ces principes de la raison, à travers lesquels nous jugeons tout le reste, comme la conséquence d'une structure mentale élaborée par la biologie au cours d'une évolution dont nous ne savons si elle est parvenue à sa phase ultime. L'état actuel des principes de la raison peut n'être, ici comme ailleurs, qu'une péripétie transitoire au cours d'un conflit de forces dont il constitue un équilibre momentané, plus ou moins stable, durable peut-être, mais dont ce serait une présomption de le déclarer définitif. Sous la tyrannie qui s'exerce sur des forces actuellement asservies, il est possible qu'une révolte se prépare, dont le triomphe possible remettrait tout en question, instituant, avec une nouvelle hégémonie, de nouvelles perspectives de la raison. Nous imposant des évaluations nouvelles. Παντα ρει, Indéfini du conflit. *Toutes les expériences n'ont pas été réalisées.* Selon les principes mêmes de la logique régnante, nous sommes mal fondés à conclure à la vérité de l'état de fait actuel auquel manque l'indéfini de l'expérience.

Ce point de vue, chez Chestov, m'apparaît comme l'expression de sa manière entièrement originale de combattre les évidences. Point de vue de messianisme. Point de vue moral au sens où le courage et l'héroïsme sont les facteurs essentiels du jeu de l'existence tenue pour un conflit de forces n'ayant d'autre mesure entre elles que le degré de force. Conception nietzschéenne que j'ai moi-même adoptée dans *la Dépendance de la morale et*

l'Indépendance des mœurs (6). Conception de pur pragmatisme et qui s'oppose à celle d'une Vérité existant au-dessus de la force et qui serait l'arbitre suprême. Greffée sur la notion de l'indéfini du conflit, cette vue confère au messianisme une base logique. A l'espoir indéfini qui s'y exprime, il restitue tous ses droits. Renoncer à sa cause n'a plus d'excuse intellectuelle, s'il n'y a pas de vérité. Ce n'est plus qu'une défaillance du courage. En tant que le messianisme est dissocié de l'idée d'une finalité déterminée conçue comme vérité, en tant qu'il est une justification de l'espoir et de la fidélité à soi-même, à un « je suis cela » irréductible, invulnérable à la logique, Chestov a fondé, selon les termes mêmes de la logique de la raison, la légitimité de son point de vue. Qu'il n'y ait pas de force au-dessus de la force, c'est là un principe de raison, et que le conflit entre les forces soit de nature indéfinie c'est aussi ce qu'affirment, dans le domaine de la raison, les antithèses.

III

Mais peut-être Chestov m'adresserait-il le reproche de trahir sa pensée en la plaçant, fût-ce pour triompher du rationalisme, sous la tutelle de la raison. Aussi bien, dans un point de vue qui nous est en partie commun, sans doute y a-t-il des nuances qu'il faudrait distinguer, sauf à tenter ensuite de les rassortir.

Le point de vue de Chestov, en effet, ne se confond pas entièrement avec le mien. Si j'en fais la déclaration, ce n'est pas seulement pour lui en réserver l'originalité, mais parce que, dans la lutte contre les évidences, il ne comble pas entièrement mon désir. Il rend à l'espoir sa légitimité. Il récuse une réalité historique dont notre sensibilité morale ne peut supporter l'horreur que grâce à l'impuissance de notre pouvoir d'imaginer et de nous souvenir. Il réserve l'avenir. Il n'abolit pas le passé. Et puisque j'ai pris pour texte, *et pour prétexte,* de ces spéculations le cas de Mme Lafarge, symbole extrême de

(6) Un vol. in-18, *Mercure de France*, voir pp. 88-105.

la réalité peut-être la plus coutumière, ce qui importe, c'est d'amputer le passé lui-même de sa réalité, c'est de faire que ce qui a été n'ait pas été.

C'est à cette tâche paradoxale que je me suis attaché en opposant dans les *Raisons de l'Idéalisme* (7) et dans la *Sensibilité métaphysique* (8), à la réalité des apparences physiques et morales, une réalité esthétique et spectaculaire qui donne à l'existence sa signification ultime et à l'égard de laquelle la première réalité n'a d'autre valeur que celle d'une hallucination donnant à l'autre ses objets. Comment cette hallucination a-t-elle pu prendre naissance? Par l'apparition de la conscience dans l'ontologie.

Le monde physico-chimique, qui a précédé cette apparition, n'était qu'un dynamisme indolore, un tissu d'actions et de réactions. Il n'existait ni pour lui-même ni pour personne. Mais il engendre à l'extrémité de son évolution, au sommet du processus biologique, avec l'homme, un être chez lequel la conscience apparaît, évoquée par la sensation qui sensibilise le pur jeu du mouvement. L'activité primordiale, une et indivise, qui s'exerçait en termes de dynamisme, divisée désormais avec elle-même, retentit sur elle-même. Les ondes dynamiques, vides de tout autre contenu que le mouvement, se gonflent des vibrations de la douleur et de la volupté, donnent naissance au monde des formes dans l'espace où la sensation atténuée s'objective en représentation dans la vision et dans la connaissance. Invention des fictions morales où l'homme essaie de réconcilier la douleur avec le plaisir. Effort intellectuel en vue d'atteindre à l'entière connaissance de soi. Ces tentatives sont vaines. Car ce monde est celui des phénomènes. Il est voué à l'imperfection. La conscience qui l'engendre mutile l'être par le prélèvement qu'elle exerce, pour se constituer en spectatrice, sur la totalité de l'activité première. Nécessité et limitation de la connaissance. Le bonheur empoisonné par la douleur. Les jugements de

(7) Un vol., *Mercure de France*.
(8) Un vol. in-16, Alcan.

valeur morale isolés du pouvoir de causalité qui engendre les actes. Un être voué à l'impuissance d'aimer ce qu'il fait et de faire ce qu'il aime. Double souveraineté du crime et du remords. Comment échapper à ce cauchemar?

§

Par la catharsis. Non celle d'Aristote, d'utilisation morale et qui purge les hommes de leurs passions, mais une catharsis plus profonde, de nature métaphysique, qui les purge de *l'illusion de réalité* et leur donne les événements du monde comme un fait d'hallucination.

Comment mettre fin à cette hallucination? Sera-ce par l'effort moral? Cet effort moral, les hommes l'ont tenté; mais il est irréalisable, car il consiste à reconstituer l'unité du monde primitif des forces physico-chimiques en accordant entre eux tous les éléments qui le composent. Or, l'homme ne peut faire cela qu'en abdiquant la conscience qui le situe hors du tout et qu'il soustrait au tout. Tant qu'il détient la conscience, il ouvre une lacune parmi les éléments du tout qu'il tente d'assembler. Il est impossible de les accorder. La lacune maintient l'imperfection, l'inadéquat qui est la loi du monde des phénomènes. Mais s'il se dessaisit de la part d'activité qui supporte en lui la conscience, voici un monde qui de nouveau n'existe plus pour personne et qui, selon l'expression du poète,

Rentre dans le néant que la vie a troublé (9).

La catharsis est un événement de l'ordre métaphysique de la grâce. C'est une révélation. Elle ne dissipe pas l'hallucination mais en dénonce le caractère fictif. Elle situe les hommes devant les événements du monde comme des spectateurs au théâtre. Elle rompt le lien de causalité entre ces événements et leur sensibilité, en sorte qu'ils n'ont plus rien à redouter d'eux. Dans la relation de spectateur à représentation qui demeure, le lien de causalité rompu, il n'y a plus place que pour la

(9) Voir pour le développement de ce point de vue l'ouvrage de M. Louis Vialle, *Le Désir du Néant*, un vol. in-8°, Alcan.

vision et l'attitude contemplative. La catharsis, en supprimant la causalité, supprime le dispositif qui engendrait l'illusion de réalité. Celui qui en a reçu la grâce a désormais le pouvoir de résister aux apparences. A ses propres actes, à ses malheurs, fût-ce à ses crimes, il n'attribuera pas un autre caractère que celui d'un rôle qu'il est tenu de jouer en fonction de la causalité qui régit les événements du monde. Il saura que ses actes ne diffèrent pas en nature de ceux que les acteurs miment au théâtre et dont la réalité se dissipe dès que les appariteurs, à la fin du dernier acte, ont abaissé le rideau sur la scène.

Cette conception de la catharsis, que j'ai évoquée dans *les Raisons de l'Idéalisme* (10), je l'ai exposée dans les Cahiers de l'Etoile (11), à la suite de développements qui la donnaient comme le dernier terme de la philosophie du bovarysme. Elle rend au monde son innocence. Elle absout le Dieu spectaculaire de saint Paul et éclaire d'un sourire sa face terrible. La loi a été donnée à l'homme pour que le crime fût augmenté. Mais voici que le crime et la loi et les jugements de valeur ne sont plus que des artifices en vue de la représentation, les maîtresses pièces du principe d'hallucination, l'intrigue inventée en manière de jeu par un Dieu las de sa solitude.

§

Et ici encore, et avec des nuances peut-être, je retrouve la pensée de Chestov: « Platon, dit-il, a vu la mort de Socrate, mais il dut se demander: mes propres yeux sont-ils la source des dernières vérités? »

Quelles sont ces vérités dernières? La réalité vraie est-elle de nature ontologique? Tient-elle en l'accord de tous les éléments de l'être entre eux, en leur parfaite adéquation? J'ai noté qu'une telle hypothèse n'est pas compatible avec le maintien de la conscience. Il reste que

(10) Un vol. in-18, *Mercure de France*.
(11) Jules de Gaultier : *Une métaphysique du phénomène*, Les Cahiers de l'Etoile, sept.-oct. 1929, pp. 682-696.

cette réalité dernière puisse trouver son accomplissement, à défaut de cet accord impossible, dans le fait de la vision spectaculaire. Il reste que la vision soit le but et l'action le moyen. Il reste que l'activité qui se développe dans le monde, qui invente le drame phénoménal, et qui s'en fait le héros et le martyr, soit la même qui récupère sa douleur et sa peine dans la joie d'en contempler l'aventure. Une telle hypothèse sur le sens de la vie est celle que j'ai développée dans la philosophie du bovarysme. Elle concilie le monisme de l'*Etre* avec le dualisme de l'*Existence*, l'*Existence* étant la représentation de l'Etre à sa propre vue. Cette représentation implique l'imperfection de l'image objective qu'elle projette sur l'écran de la conscience. Elle est une altération indéfinie de l'Etre par la conscience. Dans le nombre indéfini des clichés que l'Etre prend de lui-même dans le jeu de l'Existence, manque toujours l'opérateur lui-même, le sujet conscient pour qui l'image existe. L'opérateur peut être varié à l'infini choisi tour à tour parmi tous les éléments de l'Etre, la lacune persiste, attribuant à l'image, au groupe photographique, le caractère du non vrai. Le changement de l'opérateur n'a d'autre conséquence que d'introduire et de perpétuer dans l'existence le principe, la cause du mouvement. Le changement de l'opérateur est le mode selon lequel l'Etre, qui échappe à la connaissance absolue, se conçoit indéfiniment autre qu'il n'est. L'existence a pour caractère le non vrai, le mensonge. Elle est une hallucination. Nécessité de l'hallucination pour que le drame de l'Existence soit bien joué. Ivresse, folie, naïveté, crédulité des acteurs, éléments de la représentation. Seule solution imaginable: la catharsis qui dissipe l'hallucination, la confidence et la révélation faite aux hommes angoissés par le jeu des appaernces qu'ils sont, dans l'Existence, au théâtre de l'Etre et qu'il s'agit là non d'une réalité mais d'un spectacle. Par la catharsis le crime est aboli, le sentiment douloureux s'apaise de l'injustice phénoménale, de la différence inique entre les rôles attribués par la vie aux acteurs, le cauchemar est dissipé dans la

vision spectaculaire de l'arbre de douleur auquel l'acte est crucifié.

Lutte, comme dans un cauchemar, pour briser l'hallucination. Lutte contre les évidences, lutte contre les apparences. Comment se réveiller quand le lien de causalité qui nous permet à l'état de veille de commander les mouvements de nos membres est rompu dans le sommeil? Quand le moteur manque? Quand la communication est interrompue? Lutte contre les évidences, lutte de Mme Lafarge entre la conception d'elle-même que lui impose la réalité de son crime et la conception qu'elle s'est formée d'elle-même en fonction de ses jugements de valeur. Comme Platon qui a vu mourir Socrate, Mme Lafarge a assisté à l'accomplissement de son crime. Comme Platon il lui a fallu choisir entre deux témoignages, celui de ses yeux et celui de sa conscience morale. Or, en proie à une hallucination dont sa mémoire renouvelait devant ses yeux les circonstances, elle a réussi à opposer à l'évidence la notion de l'impossible et, par un bovarysme triomphant, à instaurer et à maintenir dans son âme la certitude de son innocence. Le problème de la mort de Socrate tel qu'il hante Chestov, Mme Lafarge l'a résolu.

Et nous ne savons pas si, en reconstituant l'événement à l'encontre de la réalité historique, elle ne l'a pas reconstitué selon sa réalité profonde, objective et métaphysique.

JULES DE GAULTIER.

L'INVENTAIRE AU DÉCÈS

DRAME SYMBOLIQUE EN 5 TABLEAUX

—

PERSONNAGES

SATURNE.

JANUS.

MERCURE.

UN HOMME.

PREMIER TABLEAU

Grotte ouverte sur un sommet de montagne.

Au loin, paysage, s'étendant à perte de vue, sommet après sommet. Des nuages, des déchirures de soleil, irradiant des pics et faisant des rideaux de lumière.

Dans la caverne, un grand pendule, qui scande les secondes.

SATURNE *est assis, dans un long manteau. Un grand voile gris tombe de sa tête sur ses épaules. Il est replié sur sa Chronique, très absorbé.*

JANUS, *le dieu à deux visages, est assis en face de lui, très droit, immobile. Une lueur pâle émane de ses quatre yeux.*

SATURNE, *lisant la Chronique, à l'heure présente.*

Les hommes sont morts.

JANUS

Tous?

SATURNE

Tous. (*Silence très long. Saturne et Janus restent plongés dans leurs réflexions. Le balancier scande inexorablement les secondes. Saturne se lève, las et lourd... il va vers le pendule.*) Je puis l'arrêter, maintenant. Ses esclaves sont morts. (*Il se rassied, la tête baissée, le dos courbé. Un soupir de pitié. Autre silence.*)

JANUS

Les pleures-tu?

Saturne ne répond pas. Il reste assis, la tête dans les mains. Il pleure.

JANUS

Ton empire est celui de la fatalité, Saturne.

Tout ce qui lui est soumis passe, passe...

SATURNE, *avec violence.*

Non! (*Il réfléchit encore, absorbé. Il hausse les épaules avec tristesse.*) S'ils avaient compris... (*Long silence. Méditation. Parlant comme dans un rêve qui se déploie peu à peu à ses yeux.*) Compris... le rapport du temps et de l'éternité... (*Se redressant lentement, regardant devant lui.*) Accueilli les heures au lieu de les compter, croyant entendre sonner un glas... S'ils avaient su les voir s'avancer comme une marée inépuisable venant du grand large éternel... S'ils avaient su regarder, dans les yeux, ces visages énigmatiques, ne ressemblant à rien, pouvant prendre toute forme, exprimer toute pensée... Matière impalpable et infiniment plastique, substance se prêtant aux rêves des hommes pour les incarner et les rendre éternels... (*Se levant.*) Homme! devant les heures tu étais maître! Tu étais un dieu! Les heures, c'était le divin venant à toi, constamment, fidèlement, te tendant la main... (*Se rasseyant, lugubre, replié.*) Tu les as repoussées. Tu les as fuies. De ta communion avec elles tu as fait un commerce funèbre. Tu les as dissoutes en épaves de toi-même... que tu as comptées... comptées... jusqu'à l'heure où, navire disloqué, tu sombras dans l'océan du Temps qui devait te porter. (*Saturne reste replié sur lui-même, perdu dans ses pensées. Un nuage les enveloppe.*)

JANUS, *dans le brouillard.*

Tu vois les choses de si haut, Saturne. (*Un silence. Ils réfléchissent, chacun de son côté, absorbés dans deux*

mondes distincts. Le panorama du Forum se dessine peu à peu avec la foule animée.) Moi, je fus roi... homme... (*Autre silence. Reprenant.*) Chronos! Je t'en veux...

SATURNE

Comment ? Je suis tombé, jadis, du ciel dans tes bras... Je t'ai donné alors deux visages... et la double vision... du passé et de l'avenir.

JANUS

Et quatre yeux, qui regardent le vide.

SATURNE

Tu es méchant.

JANUS

Je te dis ce que je vois. (*S'animant, acerbe, mais sans bouger.*) Ta faveur, il fallait être homme pour l'apprécier, l'appeler don de prophétie, du souvenir, double vue... Mieux vaudrait ne voir qu'une réalité. Tu l'as dit.

SATURNE, *accablé.*

Je l'ai dit. (*Avec une douleur profonde.*) Tu m'incrimines à tort. Quand je te fis ce don admirable, je ne pensais pas à te transformer en photographe cosmique, la tête farcie de clichés... Je voulais faire de toi un devin!

JANUS, *sans comprendre.*

Que nous importe le Temps, qui fait mourir et naître? Bâtard de la Terre et du Ciel, tombé de l'Olympe! Tu nous as légué ce que tu méprisais! (*Il réfléchit, toujours immobile.*) Les hommes, dans leur désespoir, y ont renoncé. Ils dorment, maintenant, sous le suaire d'un double néant... Et moi... je reste à le contempler. (*L'obscurité se fait plus dense et la lueur pâle des quatre yeux de Janus brille seule dans la pénombre.*)

SATURNE, *désespéré, rêvant devant sa Chronique, parlant comme du fond d'un abîme.*

Je suis maudit.

Pas plus heureux que toi... crois-le. Quand je fus chassé du ciel, je déchirai mon éternité en lambeaux et je lançai aux hommes cette poussière de vie divine. Je restai ici, veilleur solitaire, enchaîné à ma chronique, esclave, forçat, damné, Janus, enregistrant sans fin des aurores et des crépuscules, machine à scander l'espoir et le désespoir des hommes.

(*Un silence.*)

Mais ils ont, maintenant, défié le Temps.

Je puis lancer dans l'abîme cette Chronique infernale.

Saturne se lève, prend la Chronique, l'élève des deux bras au-dessus de sa tête. Ses voiles déferlent autour de lui. Il a l'air d'un grand épervier qu'aurait touché une balle. D'un élan désespéré, il lance sa Chronique dans l'abîme.

Les quatre yeux de Janus s'éteignent.

DEUXIEME TABLEAU

Un homme est assis, seul, au bord d'un torrent, dans une vallée profonde, encaissée, entourée de hautes montagnes. Il est enveloppé d'une vaste pèlerine. Un chapeau à larges bords couvre presque son visage. Il porte de grosses bottes et il tient dans sa main un bâton sur lequel il s'appuie. Son corps est plié en avant. Il est absorbé dans sa pensée.

L'HOMME

Quand ils ont décidé de mourir
je méditais, au bord d'un torrent.
Perdu dans cette vie limpide:
emporté par mon rêve
comme un marin
la nuit
par les ailes d'un voilier,
animées du souffle
du large;
se faisant profondeur

et mystère
et mouvement.
Quand ils ont décidé de mourir
j'étais mort, déjà.
Aventurier du temps et de l'espace,
je poursuivais mon moi immense
qui m'étendait au delà de moi-même,
ayant cette soif de la mort qui est celle de la vie,
cette passion de l'aventure poussée au delà
des limites humaines.
Et je me suis retrouvé, seul,
au bord du torrent,
quand les hommes sont morts.
Pèlerins de sables mouvants,
tels étaient-ils,
et nul ne savait où,
ni quand,
il sombrerait.
Ils ont eu l'immense courage d'en finir.
Tous, comme un seul homme,
sur le champ d'honneur de leur âme révoltée,
chargés de leur douleur comme d'un fardeau divin,
ayant su se taire.
Et leur silence plane, maintenant, comme une ombre
qui monte au-devant des dieux. [immense,

TROISIEME TABLEAU

La grotte.

MERCURE *est assis à la table de Saturne, très affairé. Grand, mince, blond, jeune; revêtu d'une tunique d'or collante. Casque ailé sur la tête; ailes aux pieds.*

Sur la table, le Registre des suppliques humaines : un monceau incroyable de feuilles, parchemins, papyrus, fétiches, ornements et offrandes. Sur la table, également, le caducée de Mercure, une balance, un sac d'or. Le tout jeté pêle-mêle.

MERCURE, *paperassant et parlant pour lui, rapidement, d'une voix saccadée.*

Je suis le dieu de la parole, voire de l'éloquence, de l'écriture, du commerce et des voleurs; messager des dieux, instructeur des hommes, celui qu'on charge de toutes les besognes. En Egypte, j'ai du prestige, un rôle digne. J'y suis Trismégiste — Trois Fois Grand — initiateur et psychopompe. A Rome, c'est abominable. Cette affreuse petite balance me perd, m'avilit. Tous les bandits m'invoquent pour faire aboutir leurs affaires louches, et l'avocat que j'inspire double l'aigrefin.

Maintenant, les dieux me chargent de cet inventaire au décès humain. Ils sont sur les dents. Les hommes furent leurs rivaux, leurs courtisans ou leurs adversaires. Mais ils n'ont jamais pu les laisser tranquilles. Donc, les dieux n'ont pas pu les ignorer. C'est trop flatteur, d'être, depuis que le temps existe, la cible de toutes les aspirations, revendications, réclamations, oraisons, confessions et imprécations! Ils ont tenu compte de tout cela. C'était plus fort qu'eux. Et maintenant! Il faut voir ce registre!

Les pauvres bougres d'hommes ne leur ont jamais envoyé de comptes payables à vue. C'est un tort, un grand tort! à invoquer contre eux.

Il ne faut pas faire crédit, même aux dieux, surtout aux dieux, puisqu'on ne pouvait pas, après tout, les soupçonner d'être temporairement insolvables, ayant engagé leurs fonds dans je ne sais quelle spéculation hasardeuse dont ils attendaient la réussite.

Pourtant, c'était le cas.

Il n'y avait que de la spéculation, une hausse de valeurs fictive, due à la foi des hommes, et à leur veulerie, leur manque de confiance en eux-mêmes.

Les dieux, mystificateurs et subtils, vivaient de leur fatigue, de leur fragilité, de leur désespoir, les renvoyant à de lointaines échéances de bonheur.

Maintenant, c'est le krach.

Les hommes ont perdu confiance, et les dieux font banqueroute.

Moi, greffier au tribunal des morts, chargé d'inscrire toutes les actions des hommes, je demande, ici, qui osera les juger. Je l'appelle. Qu'il vienne. Le jugement dont j'attends la sentence sera peut-être le jugement des dieux.

QUATRIEME TABLEAU

La vallée du IIe tableau.

MERCURE *est debout. Son casque brille au soleil. Les ailes de son casque et de ses pieds sont d'une blancheur éblouissante. Il est vêtu de sa tunique d'or.*

Assis, courbé, comme au IIe tableau, L'HOMME.

MERCURE, *se penchant sur l'Homme.*

A quoi penses-tu?

L'HOMME

A toi. (*Un silence.*) A tes ailes! (*Autre silence. Il se redresse légèrement, parlant devant lui, indifférent, d'une voix blanche.*) Voyageur de tous les chemins, visibles et invisibles, tu as donc trouvé ce coin perdu de terre où je suis resté seul? Ceux que les hommes oublient, les dieux viennent-ils donc les chercher?

MERCURE, *pensif.*

Les dieux...

L'HOMME

Les dieux...

MERCURE

Regarde-moi en face.

L'HOMME *se retourne. Il jette son bâton et son chapeau et sa lourde pèlerine. Il lève tout son visage vers Mercure et le regarde avidement.*

Tu es beau. Lumineux. Elancé!

MERCURE

Tu es triste.

L'HOMME

Oui, — malgré mon rêve.
Ah, — ce rêve!
Rêver toujours et retomber toujours.
Et être si lourd, enfermé en soi!

(*Passionnément avec un geste de supplication.*) Je te supplie, Mercure! Sors-moi de moi! Je t'en conjure! Que je sorte! Que je sorte! Que je ne voie plus ces objets, ces dimensions, ces choses! ah! ces choses familières qui m'écrasent, et tout ce qui rappelle l'homme, et la vie, et ceux qui ne sont plus et dont le souvenir reste pendu dans l'atmosphère comme des feuilles jaunies, attachées à des arbres noirs, dans une buée de novembre.

Mercure! Tue-moi!

MERCURE

Pour la première fois, l'homme converse avec un dieu.

Jusqu'aujourd'hui, nous sommes ignorés. Nos dialogues étaient des monologues parallèles et sans écho. Toi qui me demandes ta mort, tu te divinises.

L'HOMME, *étendant les mains, les yeux fermés.*

C'est diaphane. Oh, le passage subtil à cet autre état!
Mercure!... donne-moi ta main!
Et tes ailes...

MERCURE

Tu les as.
Pourquoi les demandes-tu?

L'HOMME, *troublé, comme se cherchant et se trouvant, hésitant, tendant les mains*

Je les ai...
C'est si simple?

MERCURE, *le regardant.*

C'est si simple.

Ils restent debout, en face l'un de l'autre, les yeux dans les yeux.

CINQUIEME TABLEAU

La grotte.

MERCURE, *toujours à sa table, devant le registre des suppliques, les offrandes, etc. Affairé, consultant ses dossiers.*

JANUS, *assis comme au Ier tableau, mais les yeux éteints.*

MERCURE, *impatient.*

Il y a cet inventaire à faire.

JANUS, *impassible.*

Ils ne sont pas morts. Les plus grands mystificateurs ne sont pas ceux que tu crois.

Zeus et sa dynastie ne furent pas toujours maîtres du monde.

Si Zeus détrôna Chronos, Chronos détrôna Ouranos. Et dans chaque homme sommeille un Titan.

MERCURE

Visage de dieu traduit en visage d'homme.

JANUS

Les dieux croient assister à l'écroulement d'un monde parce que les hommes ont changé de face. Ils ont échapppé au temps... à leur temps... Maintenant, Mercure, inventeur de l'alphabet, dieu de la parole, patron des clercs, il te faut, devant tes registres, réviser... les mots; estimer, dans ces choses prodigieuses d'ingéniosité et d'idéal que tu créas, la seule insaisissable vibration de leur écho.

Qu'est-ce, aujourd'hui, que les dieux?

les hommes?

la mort?

et qu'étaient-ils, hier?

MERCURE, *la plume au bout des doigts, impatient.*

Bon. Précisons. Plus de logomachies. Les dieux? Allons, Janus, archiviste mental. Parle!

JANUS

Le cri de l'indigence humaine et de son impatience.

MERCURE

C'est tout?
Je note.
Leur origine?

JANUS

Plébéienne. Nés de la saveur de l'esprit populaire.

MERCURE

J'inscris.
Leur responsabilité?

JANUS

Nulle, puisque la carence humaine les inventa pour combler ses déficits.

MERCURE

Alors? Ils ne doivent rien aux hommes?

JANUS

Rien. Ce que les hommes leur demandaient, ils se le devaient à eux-mêmes.
Le Registre des Suppliques, tu peux le brûler.

MERCURE

Tant mieux.
Les hommes, maintenant.

JANUS

Des brouillons, empêtrés dans le Temps, n'ayant d'ailée que leur imagination, en attendant que s'enflammât leur volonté.

MERCURE

Ne disserte pas, Janus.
Je note : des brouillons.
Leur origine?

JANUS

Divine.

MERCURE

On ne croirait pas.
Leur responsabilité?

JANUS

Totale. Ce qu'ils demandaient ailleurs, ils l'avaient en eux. Mais ils voulaient des dons gratuits. Ils évitaient la conquête.

MERCURE

Devaient-ils quelque chose aux dieux?

JANUS

Rien. Sauf des excuses pour les avoir caricaturés.

MERCURE *fait un geste évasif et généreux.*

Conclusion : pas de dettes, ni d'une part, ni de l'autre. Et pas de légataires.
La mort, maintenant.

JANUS

Le Grand Art, Mercure, celui de la métamorphose.

MERCURE, *incisif.*

Alors? Les hommes sont métamorphosés, maintenant?

JANUS

Oh, pas encore. Les actes de violence sont des gageures.

MERCURE

Tu as parlé de mystification. Je commence à y croire.

JANUS

Cette mystification a eu lieu toujours, mais par soubresauts isolés, intermittents. Aujourd'hui seulement elle éclate, de par son envergure, son acuité.

MERCURE

Dis : son caractère provocateur. Un festin de Baltha-

sar sur une grande échelle. Et qui est condamné? les hommes? les dieux?

JANUS

La pensée errante, le vague. (*Méditant, à part, à voix basse.*) Je n'ai pas su, moi non plus, distinguer le réel de cet état mixte de rêve qui confond le passé et l'avenir; qui tue le devenir en martelant le temps. J'en demande pardon à Chronos.

Ses yeux se rallument. Leur lueur, jadis pâle, devient claire et vibrante.

MERCURE, *étendant le bras, montre au loin, dans le paysage accidenté, strié d'ombre et de lumière, où les nuages et les rocs se confondent, l'essaim des paroles qui fuient. Emu, voix inspirée. Son regard est d'une puissance d'expression inouïe. C'est l'extase et la victoire d'un dieu qui voit ses créatures libérées prenant leur essor.*

Là... vois-tu! Le défilé des paroles...! Comme elles fuient, libres, cherchant leurs limites propres... ou peut-être portées invinciblement vers ce qu'elles expriment... Hommes... dieux... la mort... congénères, essaim sidéral, évadés de l'imagination de l'homme qui se refusait à être un tout...

MELLINE D'ASBECK.

POÈMES

—

AVOINES

Sur les tombes, avec les glaïeuls secs,
Leurs longues tiges pendent cassées,
Légères, sèches, luisantes,
Comme de fins insectes morts.

Là-bas, sur le champ sombre,
Les chardons sur le ciel
Choquent leurs têtes vides.
Elles se balancent,
Frêles jeux de lumière et de mort,
Au-dessus du champ
Où la vie éclate
Dans la corolle sanglante
Du coquelicot.

—

FILE AU RUISSEAU...

File au ruisseau, le long, léger
Dansant, file au ruisseau,
Le long, léger, pauvre corps!
Dans l'eau pure de ton sommeil,
Où ton cœur lourd retrouvera
La danse lente
de sa joie.

—

ESPACES

Les pommes éclatent
Sous les longs nuages qui filent.
Ouvertes sont les fenêtres,
Ouvert le ciel, ouvert le cœur,

Sur les grands blés qui flambent,
Sur la vigne où le soleil tourne.
Devant la Mort,
Je danse, je danse, je danse!

—

GRELE MUSIQUE DU CIMETIERE

Les femmes sont venues vers le soir, avec leur paix, avec des bêches et des balais, des seaux, et quelques pâles fleurs mauves dans les mains. Pour balayer, pour laver, pour enlever ces herbes qui font sale sur les tombes bien alignées.

Dans le jardin voisin, au-dessus du mur, obstinément le vent berce une branche de tilleul en fleurs. Elles se sont mises au travail. L'une balaie, l'autre va à la pompe, un arrosoir allègre à la main. L'eau coule sur les plaques d'émail et les livres de marbre; dans l'herbe sèche, elle pénètre une terre altérée où tout à l'heure encore couraient les lézards et s'endormaient les guêpes. Tous les samedis, elles viennent nettoyer reviennent aussi le Dimanche, qui est le jour où elles pleurent.

Oui, oui, par les vivants les morts sont bien gardés et reconnaissent sans doute l'honnête souci d'autrefois.

Seule une rose rouge sur la tombe d'un enfant, pétale à pétale, perd un sang tragique qui proteste contre le tranquille remue-ménage d'entre les tombes,

et une lettre majuscule, détachée à demi d'une couronne, que le vent fait bouger, qui répète sempiternellement le mot de l'Ecclésiaste avec le son que rend le fer: « Vanitef! vanitef! tout est vanitef! »

MIEMS.

COMMISSIONS INTERNATIONALES

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS

—

Lorsque, au printemps de l'année mil neuf cent dix-neuf, bénie des dieux, l'autorité militaire remit au Français moyen Jean Durand son fascicule de démobilisation, ce libéré de la guerre n'apprit pas sans stupeur qu'il était renvoyé *en congé* dans ses foyers. En congé, c'est-à-dire, suivant Littré, Larousse et l'Académie qu'il consulta tour à tour, *en permission temporaire*.

Ce qui surprend, c'est la stupéfaction de Jean Durand; car il avait eu le loisir de méditer, pendant quatre ans, derrière les barbelés, cette inquiétante réflexion de von Moltke : *La guerre fait partie de l'ordre divin du monde.* Et cependant, il restait convaincu que la guerre est un accident fortuit, plutôt qu'un état permanent de l'humanité.

Il eût dû se souvenir que, dix ans auparavant, son service actif terminé, les mêmes syllabes fatidiques : *en congé*, prononcées par le colonel, au départ de la classe, frappèrent désagréablement ses oreilles, et qu'une statistique, publiée en ce temps-là, justifiait ses appréhensions, en lui révélant que la planète connut à peine un millier de jours de paix totale, depuis le commencement de l'ère chrétienne, inaugurée par ces paroles : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Quoi qu'il en soit, ce renvoi *en congé* le laissait rêveur: une guerre venait de finir et c'est alors qu'il discernait, pour la première fois, l'impermanence de la paix, l'immortalité de la guerre.

Après tout, songeait Durand, qu'adviendrait-il de l'uni-

Copyright by Henri Valentino 1933.

vers sidéral et de notre chétive personne, si la paix subitement y régnait, si les forces centripètes concluaient un armistice avec les forces centrifuges et si les phagocytes, poussés par quelque objecteur de conscience, tendaient à nos microbes pathogènes un rameau d'olivier? Toutefois, l'idée de la paix existe et vit en nous, comme celle de l'immortalité; ce qui n'empêche pas la guerre de faire fureur comme la mort, mais ce qui suffit, peut-être, à justifier notre espérance ou à l'estimer moins chimérique.

L'âge d'or serait-il derrière nous, comme l'enseigne la Bible, qui place l'Eden aux premiers jours du monde? Ou bien marchons-nous vers l'âge d'or, suivant l'opinion des Bolcheviks, l'humanité avançant pas à pas vers la délivrance de ses maux héréditaires : la guerre, la douleur et même la mort?

Une seule chose est certaine, concluait Durand, en troquant son casque pour un feutre, que l'âge d'or appartienne au passé ou au futur, le temps présent ne lui ressemble pas...

Son congé de guerre commençait sous le regard souriant du printemps. Il marchait, léger, le dos un peu courbé, comme s'il portait encore le havresac, lorsqu'une sommation de son estomac lui rappela qu'il n'était plus nourri par l'Etat et qu'il fallait travailler pour subsister, pendant ce congé de guerre, en attendant d'être de nouveau nourri et enterré — qui sait? — aux frais de la Nation, quand le clairon sonnera : *Sac au dos!*

Notre homme, diplômé de la science du droit, dont il était docteur, ce qui lui valut une place de terrassier dans l'armée démocratique et égalitaire de son pays, songea, un instant, à épouser la fille d'un avoué ou d'un notaire, dans le but d'acquérir sans frais une étude de procureur ou de tabellion. Mais il rejeta aussitôt ce méprisable projet.

La lecture du journal lui apprit alors que les vainqueurs, livrés aux juristes et aux diplomates, élaboraient péniblement des traités de paix, sous l'œil ironique des

vaincus. On commençait à saboter, en conférences interminables, l'œuvre de Foch et de ses soldats.

Que faire pour entretenir l'esprit de guerre dont Durand avait le souci, puisque la paix n'est qu'un entr'acte? Sinon se battre à coups de textes, d'amendements et de contre-projets, ou bien participer à l'interprétation des traités, lorsqu'ils seraient achevés, guerroyer sur un front nouveau, celui des juristes et du Droit.

Une commission s'organisait, dite du *Règlement de la Paix,* et Durand, sans plus tarder, alla frapper à sa porte.



A défaut de l'âge d'or, voici venus les jours dorés des marks-or, qui tombent en pluie sur les officiers de la paix. On embauche un peu partout, à Genève, à Vienne, à Paris.

Les guerres prochaines, qui se feront sans déclaration, sans armistice et sans traité, offriront cet avantage appréciable de commencer et de finir sans cérémonial. Et il y aura là un réel progrès, car nous ne serons plus victimes du formalisme et des précédents historiques, de ces précédents désastreux que les hommes se croient obligés de respecter, qui empoisonnent leur politique et qui font de l'histoire un éternel recommencement. On a dit, non sans raison, que Louis XVI ne serait pas monté sur l'échafaud si Charles Ier n'avait eu la tête tranchée avant lui. La guerre future, délivrée du rituel traditionnel, ne se terminera plus nécessairement par un traité. Alors, plus de vainqueurs et de vaincus, proclamés solennellement comme à une distribution de prix, ce qui supprimera la cause principale de nouveaux conflits. Nous serons libérés des traités, chiffons de papier aux yeux des vaincus, soumis à des revisions et à des contestations sans fin, qui ne profitent qu'à leurs interprètes.

En attendant ces jours meilleurs, Jean Durand affronta, non sans bravoure, le bureau de recrutement, installé dans un hôtel démeublé des Champs-Elysées. On s'arrachait les *plaplaces,* et le choix du jury se portait

de préférence sur des citoyens audacieux, parmi lesquels figurait un certain nombre de fils d'Israël.

Le brave Durand, d'un naturel modeste, n'aspirait pas à un trône; un simple tabouret suffisait à son maigre derrière. Cette modestie le sauva : malgré son incirconcision notoire, il eut la bonne fortune d'être accueilli dans le temple de la Paix, sans la moindre recommandation, parce qu'il avait peu d'ambition et qu'il bredouillait l'anglais, la nouvelle langue diplomatique.

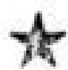
Peu de temps après, il s'installa dans l'hôtel de grand luxe, au sommet duquel flottaient joyeusement les drapeaux des Puissances alliées et associées.

L'heure des discussions cocasses dans les palaces du monde cosmopolite venait de sonner au cadran de l'histoire.

Durand regrettait que les officiers de la paix ne portassent pas d'uniforme. Il eût aimé, n'ayant jamais décroché la moindre *ficelle,* endosser un vêtement chamarré à brandebourgs, coiffer le casque à plumes et traîner un sabre de fantaisie, comme l'épée des Académiciens, mais sans rigole pour le sang.

Il en voulait à la Démocratie d'avoir diminué le prestige du mâle, en lui imposant une si médiocre tenue vestimentaire. Napoléon, mieux renseigné, n'ignorait pas que l'uniforme prestigieux de ses soldats entraînait bien des vocations, car la femme aimait ces beaux militaires, au panache irrésistible. Avouons que nous ne faisons plus rien pour développer notre *sex appeal* et qu'il faut à la femme une sérieuse dose d'imagination pour perdre la tête et le reste, devant ces lamentables spécimens du sexe fort, en veston noir et en chapeau rond. Dans la gent animale, le mâle excite la femelle par un plumage plus coloré ou une toison plus abondante. L'uniforme remplaçait ces avantages naturels; il facilitait les premiers contacts et, lorsque la victime s'était rendue à son vainqueur, celui-ci pouvait se dévêtir, sans risque, pour se livrer aux effusions finales. Nos démocrates puritains ont supprimé tout cela; très sûrs d'eux-mêmes et de leur force séductrice, ils s'offrent au désir, assez modéré, de la

femme et nous contraignent à l'affronter, dans l'appareil vestimentaire le moins romanesque qui soit.



Au temple de la Paix, on avait remplacé les lits voluptueux par des tables austères; seules restaient les baignoires, où *les poules de luxe* d'avant-guerre plongèrent leurs formes divines, et qu'on utilisait maintenant pour ranger les dossiers.

Le caravansérail s'emplissait, conformément à sa destinée naturelle, d'une foule hétéroclite de personnages parlant toutes les langues de la planète.

Les Alliés se partageaient, non sans bataille (déjà!), les étages du *building,* transformé en tour de Babel. Le service interallié, gardien de la flamme sacrée, mais déjà vacillante, de la victoire commune, occupait l'entresol, le rez-de-chaussée spacieux étant réservé aux salles d'apparat des conférences.

Pour meubler dignement le Salon des Ambassadeurs, le Garde-Meuble national expédia une fort belle tapisserie des Gobelins, représentant l'*Invasion du Palatinat par l'armée française* (ce qu'elle ne put renouveler en 1918, à cause du Président Wilson). Le Protocole, soucieux de ménager la susceptibilité de nos ex-ennemis, refusa l'envoi; et le Garde-Meuble, décidément mal inspiré, proposa, sans plus de succès, de remplacer la tapisserie indésirable par une autre, où l'on voyait Danaé, mollement couchée sur un lit de parade, recevant la visite de Jupiter, dissimulé sous l'apparence d'une *pluie d'or,* allusion trop brutale à la rapacité (purement théorique) des vainqueurs. Finalement, un épisode de la sempiternelle histoire de *Jason et Médée* donna satisfaction au Protocole.

Les Français jouissaient de tout un étage, les Britanniques d'un autre, de même les Italiens et les Belges, ceux-ci en récompense de leur héroïsme. Les parents pauvres, Serbes, Tchèques, Roumains, Grecs et Polonais, n'avaient droit qu'à des chambres, mais à des chambres de luxe, avec salle de bains et w. c. Les Américains et les Japonais étaient logés dans une annexe. Quant aux très

humbles associés de la victoire, Chinois, Péruviens, Siamois, nègres de Libéria, etc., on les avait poliment invités à rester chez eux, ou à se loger ailleurs.

Le personnel français, recruté au petit bonheur, comprenait de vieux fonctionnaires respectables confinés dans les emplois subalternes, quelques aventuriers de haut vol et beaucoup de juifs, ce qui réjouit fort notre Durand, car l'afflux d'Israélites dans une maison est un gage certain de bonnes affaires et d'enrichissement honnête et rapide.

Grâce à sa connaissance de la langue de Shakespeare, apprise chez Berlitz, Durand fut affecté au personnel interallié. Le chef de ce personnel, un Britannique, hilare et bon enfant, aux joues couleur de briques, l'interrogea en anglais sur la science diplomatique et le droit international public, fort négligé depuis 1914. Le néophyte, qui venait de passer quatre ans à planter des réseaux de fils de fer, s'en tira à son avantage, en détournant la conversation sur ses séjours d'avant-guerre à Londres, vantant tour à tour le charme mélancolique des parcs au crépuscule, l'excellence des *breakfasts* suivis de la pipe de tabac blond, et la grâce vaporeuse des *girls* flirtant, à l'heure du thé, dans la calme douceur du *drawing room,* dont la fenêtre s'ouvrait sur un square silencieux; ce qui enchanta le Britannique, mieux que toute dissertation savante sur l'infortuné droit des gens.

Un Français, jeune et blond comme les blés de juillet, chéri des dames, régnait sur le secrétariat. Cet étalon, doué d'un arrivisme ahurissant à vous donner la chair de poule et d'un aplomb imperturbable, relevait le prestige et soutenait le courage chancelant des vénérables consulaires, délégués de la France, politiciens chevronnés, quelque peu timorés.

L'homme, dont devait dépendre directement Jean Durand était le grand juriste Toulouse, petit personnage, jaunâtre et nerveux, à chevelure absalonienne, extrêmement agité, parlant toutes les langues, qui allait émerveiller ses collègues étrangers par son activité dévorante, *son culot* et sa force de travail, qualités assez

rares qui eussent été mieux employées ailleurs. Car le monde manque de travailleurs, s'il regorge de bavards et de paresseux. Quant aux timides, qui sont légion, quelles que soient leur intelligence, leur culture et leur valeur morale, leur royaume n'est pas de ce monde.

Le dénommé Toulouse allait présider le conseil juridique de la Haute Commission de la Paix, dont Durand, Français moyen, ne serait que le secrétaire.

Les Britanniques avaient délégué au conseil un juriste de deux mètres de haut, très conscient de la primauté mondiale du pays qu'il représentait, le seul vrai vainqueur de la guerre. Les Américains, simples observateurs, possédaient en la personne de leur juriste le type parfait du muet pensif, qui, n'ayant jamais lu le traité de Versailles, jouissait parmi ses collègues d'une supériorité incontestable. Sportsman fervent, il arrivait à la séance en culotte de golf, avec une raquette de tennis, l'esprit ailleurs, comme il convenait au représentant d'un grand pays pour qui les affaires d'Europe sont jeu de vieillards, un peu gâteux.

La Belgique, élevée provisoirement au rang de grande puissance, avait également son juriste, amateur de calembours, et de nature joviale. Un homme délicat, nonchalant et cultivé, représentait l'Italie pré-mussolinienne.

Les autres Alliés se partageaient un tabouret, dans cet aréopage de flambeaux du Droit, sur lequel s'asseyaient alternativement des juristes polonais, tchèques et yougoslaves, uniquement préoccupés de n'être pas dévorés par leurs grands frères de la Victoire. Les Japonais ne siégeaient pas au conseil; mais ils y déléguaient parfois un gentil petit Nippon, qui se livrait à toutes sortes de révérences, comme il est d'usage chez ce peuple cérémonieux du Soleil Levant. Quand il prenait congé, le Nippon s'en allait à reculons jusqu'au haut des marches de l'escalier monumental du building, suivi de Jean Durand qu'effrayait cette course aux abîmes.

De graves questions de préséance absorbaient, jour et

nuit, le secrétariat de la Commission, soucieux avant tout d'éviter le moindre incident diplomatique, qui eût allumé l'incendie dans ce palace des Champs-Elysées, où se coudoyaient toutes sortes d'individus, de caractère assez susceptible, représentant les deux tiers des nations du globe.

Il y eut bien quelques prises de bec; mais rien de grave, en somme. Un délégué, de nature superstitieuse, exigeait le remplacement de la table des délibérations, parce qu'elle affectait la forme d'un *fer à cheval*, contrairement à l'opinion qui prévaut dans nos climats et qui fait de cet objet le plus efficace des porte-chance.

Un autre délégué, de méchant caractère, menaçait de démissionner, parce qu'on lui refusait un bureau sur l'avenue et un tapis dans son antichambre. Mais enfin, *l'or du Rhin* n'était pas un vain mot pour ces heureux bénéficiaires du traité de Versailles qui voyaient la vie en rose.

A chaque fête commémorative ou nationale, on hissait au grand mât le drapeau de la nation en liesse. Un agent subalterne, spécialement préposé à ce travail, se creusait la cervelle pour ne pas manquer un anniversaire; et l'on voyait successivement monter sur le toit du building des étendards de couleurs variées, plus ou moins reconnaissables, depuis le drapeau blanc au gros ballon rouge de l'Empire du Japon jusqu'à la vague oriflamme aux trois bandes horizontales, bleue, blanche et bleue, de la république de Honduras, dont l'identification nécessitait un recours à la page illustrée du Larousse.

Le 11 novembre, toutes les couleurs claquaient au vent, tandis que le Soldat Inconnu, couché tout près de là, sous sa dalle de pierre, recevait les hommages de la multitude, en songeant, peut-être, que la victoire de son pays méritait une plus belle récompense et que cette paix de Versailles était indigne des exploits qui l'ont précédée.

Tout comme au Parlement, où le vrai travail s'effectue, dit-on, au sein des commissions, les services géné-

raux de cet auguste établissement international s'efforçaient d'aboutir à quelque chose.

Mais en raison d'une malencontreuse prescription des Statuts, les décisions de ces services se trouvaient souvent paralysées par l'unique opposition d'un membre récalcitrant. Et il fallait, pour sortir de cette impasse, en appeler au Comité de Procédure, qui jugeait s'il y avait lieu de convoquer, en séance extraordinaire, la Haute Commission de la Paix.

En attendant, la décision litigieuse était suspendue *par ordre,* et les Allemands pouvaient provisoirement garder chez eux leurs bateaux, remorqueurs, wagons, charbons et combustibles, leurs veaux, vaches, cochons et autres denrées périssables, voire même le crâne, dévolu à l'Angleterre, du Sultan africain Makaoua. Mais ils payaient toujours régulièrement les frais et traitements de la Commission; et les huissiers des Puissances créancières auraient eu mauvaise grâce à se montrer trop cruels à l'égard de débiteurs si ponctuels dans l'exécution de leur principale obligation.

Un commissaire spécial veillait au respect des bonnes mœurs et des secrets d'Etat; ce qui n'était pas une sinécure dans cette maison surpeuplée.

Malheureusement, cet homme corpulent, obèse et asthmatique, ne se déplaçait qu'avec lenteur, en soufflant comme un soufflet de forge, de sorte que les délinquants, assurés de l'impunité, pouvaient se livrer à leur gré aux indiscrétions et épanchements les plus variés. L'incapacité de ce *Sherlock Holmes* contraignit les autorités à lui adjoindre un détective plus ingambe qu'on chargea, en même temps, de surveiller les allées et venues d'un personnel trop enclin à préférer aux fastidieuses douceurs du *rond de cuir* la vie au grand air.

Durand, de nature contemplative, séjournait volontiers dans son bureau du septième étage, d'autant mieux qu'il lui était loisible, si l'envie lui en prenait, de déambuler sur un large balcon, fleuri l'été de géraniums, du haut duquel la vue s'étendait sur le grand Paris, où les

dieux bienveillants le firent naître, quand s'achevait la construction de la Tour Eiffel.



L'immense ruche des officiers de la paix avait sa parure: un peuple de femmes de toutes nations, largement pourvues de *sex appeal*.

Ah! Jean Durand se souvenait des premiers recrutements féminins au temps lointain de l'avant-guerre. Il exerçait alors les fonctions de clerc chez un avoué très parisien, au salaire de cent francs or par mois, récompense de quinze années de travail, couronnées par un diplôme de docteur en droit de l'Université de Paris. Le mouvement féministe qu'allait précipiter la guerre s'esquissait timidement. Son patron, homme de progrès, réagit courageusement contre l'antique ostracisme et accueillit dans son étude un spécimen du sexe féminin. La femme voulait s'émanciper... Pourquoi pas? Que diable! on l'encouragerait et on la paierait moitié moins qu'un homme. Hélas! la nouvelle recrue, attendue avec impatience par les jeunes clercs d'humeur gaillarde, fit une fâcheuse impression. Pour ménager la transition, sans doute, ou pour éviter quelque conflit sexuel, l'oie blanche avait été choisie parmi les rebuts du beau sexe. C'était une affreuse personne, sans âge, dont l'œil gauche regardait l'autre, dont les joues s'ornaient de poils folets et qui laissait dans son sillage une odeur âcre et sûre de fille chaste.

Mais les temps sont changés, grâce à Dieu! Et voici venir à nous les plus belles filles de la création: ravissantes dactylos en fleur s'ouvrant à l'amour, blondes Anglaises, aux mœurs bizarres, pour qui l'homme n'est souvent qu'un pis aller et qui rêvent du temps futur où l'on fera des enfants — des filles — sans l'intervention brutale du mâle.

A l'ombre du traité de Versailles s'élaboraient de gracieuses idylles. Dans le sous-sol du palace, on avait

aménagé un confortable salon de thé, favorable au développement de l'entente internationale, mais propice aussi aux conversations galantes. Jean Durand, ayant la bonne fortune d'occuper un emploi de tout repos, auquel n'étaient attachés ni honneurs ni prébendes, et qui jouissait de maigres revenus, n'était pas pourchassé par toutes ces belles pécheresses, en quête d'aventure, comme les puissants *Nababs* de la Tour de Babel, soumis, malgré leur grand âge, à des assauts répétés, dont ils ne sortaient pas toujours vainqueurs. Il se félicitait d'être à l'abri, grâce à sa situation modeste, de cette formidable offensive féminine que subissent, à toute heure du jour, les grands de la Terre.

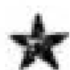
Il plaignait ces malheureuses victimes de la richesse et du pouvoir, que les femmes de tous âges harcèlent de propositions libidineuses, soulignées de regards troublants, prometteurs de ces joies secrètes qu'inventèrent jadis, pour tromper leur ennui, les captifs de l'Orient. Il demeurait perplexe devant ce souverain détachement de la femme à l'égard du physique de l'homme, devant cette ruée de filles, souvent très jeunes et jolies, sur les plus affreux cacochymes, détenteurs de la richesse et du pouvoir, que le monde ait produits. Après tout, se disait-il, n'est-ce pas juste que les belles femmes soient réservées aux hommes riches ou puissants?

Durand, n'étant ni l'un ni l'autre, se contentait le plus souvent d'assister à la bataille et de marquer les points. Ou si, d'aventure, quelque vierge folle lui faisait les doux yeux, il savourait la volupté de se sentir aimé pour lui-même.

On lui avait adjoint une juive d'origine slave — encore l'œil de Jéhovah — assez dépourvue de *sex appeal*. Du haut de son observatoire des Champs-Elysées, Durand s'en consolait, en contemplant Paris, enfin libéré de la guerre, baignant dans une lumière blonde.

Le labeur colossal de l'interprétation des traités de paix se poursuivait sous un déluge de paperasses et de

paroles creuses: les diplomates et les experts allaient achever de ruiner l'œuvre des soldats.



Autres temps, autres mœurs. Jean Durand évoquait, non sans mélancolie, le plus brillant épisode de notre histoire nationale.

Bien que réfractaire, en principe, aux précédents historiques, il regrettait qu'on eût négligé celui-là: Brennus, héros gaulois, proféra jadis le plus beau cri de l'histoire, après celui de Cambronne: *Malheur aux vaincus!* en jetant son sabre dans le plateau de la balance. Et les Romains, médusés par tant d'audace, durent livrer leur or, séance tenante, à ce général arrogant, qui disparut pour toujours. Hélas! c'est aujourd'hui en trente annuités que les vaincus liquideront leur dette. On se demande avec inquiétude ce qu'il serait advenu de la créance de Brennus, si celui-ci avait levé le siège de Rome avant paiement, et s'il s'était contenté de réclamer, du fond de la Gaule lointaine, le versement stipulé. Tout porte à croire que les Romains lui eussent expédié des nèfles ou des figues... empoisonnées.

Mais enfin nous sommes aux siècles des lumières et, si l'on veut dégoûter l'homme de la guerre, il est sage que le vainqueur ne tire pas profit de sa victoire. Il lui reste la gloire, la destruction de quatorze départements et près de deux millions de morts. Ah mais! Il faut compter avec le progrès. Et les diplomates sont un peu là pour calmer les appétits et les insolentes revendications des soldats.

Dans les siècles antiques, le légionnaire, combattant par délégation du peuple, recevait un champ qu'il pouvait cultiver en paix et léguer à ses descendants. De nos jours, tous les hommes se battent, à l'instar des hordes barbares, mais ils ne reçoivent rien ou presque rien, pas même les dépouilles de l'ennemi, que se partageaient les Huns et les Vandales. Il est vrai que le vétéran a droit à une pension de quelques centaines de francs, mais

seulement au seuil de la vieillesse, s'il y parvient jamais, ou en cas d'invalidité manifeste.

Durand, qui eut la chance de passer indemne à travers les balles et les obus de Verdun, ne reçut naturellement ni pension, ni champ cultivable, ni même l'humble croix de guerre; car il était, répétons-le, d'un naturel assez réservé et médiocrement quémandeur. Il s'en consolait d'ailleurs, en songeant que certains camarades, qui avaient pris la précaution de s'inscrire dans des comités électoraux, recevaient de larges prébendes ou portaient fièrement la croix des braves, bien qu'ils n'eussent jamais mis les pieds au front, si l'on peut ainsi s'exprimer. En somme, ces guerriers n'étaient pas méprisables, puisqu'ils avaient passé leur temps de guerre au dépôt, à entraîner les réserves et à pourchasser les embusqués.

Durand, au surplus, aurait eu mauvaise grâce à se plaindre, lui qui avait obtenu — par mégarde sans doute — une sinécure assez confortable parmi les employés de la paix.



La Haute Commission, comme un grand magasin de Nouveautés, possédait des succursales un peu partout à travers l'Europe, à Londres, à Berlin, à Budapest et à Vienne notamment.

Durand enviait parfois ses camarades de la capitale autrichienne, qui menaient dans l'ancienne cité impériale des Habsbourgs une existence de pacha turc ou de sultan asiatique.

Si ses confrères viennois n'avaient pas l'honneur d'appartenir, comme lui, à la maison-mère et de fréquenter l'état-major des Puissances alliées, ils bénéficiaient d'autres avantages, plus substantiels, ne fût-ce que celui de se laisser vivre dans le doux *farniente* de la voluptueuse métropole danubienne.

Payés en couronnes-or, leurs émoluments mensuels, convertis en monnaie courante, équivalaient à plusieurs

kilos de couronnes-papier, et l'on devine qu'à ce tarif-là, rien ne leur était interdit.

Les séduisantes Viennoises se disputaient leurs faveurs. Elles valsaient sur l'air du *Beau Danube bleu* avec ces gentils messagers de la paix, qui tenaient dans leurs mains fines tout l'or du Pactole.

Le confortable salaire de ces diplomates d'occasion leur ouvrait portes et fenêtres. Ils pouvaient, grâce au traité de Saint-Germain, loger dans les plus somptueux appartements des plus riches palaces, chevaucher au *Prater* les plus nobles pur-sang, jouir d'une loge à l'Opéra, se noyer dans des flots de bière *Pilsen*, s'offrir les plus belles filles du monde et goûter, en somme, à toutes les joies de la Terre, sans restriction aucune.

Les plus malins de ces fonctionnaires s'embarquaient pour Vienne avec une douzaine de malles, remplies de vieux chiffons, où ils entassaient, dès leur arrivée, les jolis bibelots, objets d'art et ustensiles de ménage qu'ils achetaient, à bon compte, chez les brocanteurs et magasins d'antiquité de la capitale.

De folles orgies troublaient les nuits et le sommeil des indigènes, réduits à l'eau fraîche et au pain sec, plus semblable au pain K. K. qu'au pain dit *viennois*. Mais ces incendiaires, qui mirent le feu à l'Europe le 2 août 1914, n'inspiraient guère de pitié.

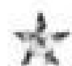
L'orgueilleuse devise des Habsbourgs, A. E. I. O. U., semblait encourager les débordements des interprètes du traité de Saint-Germain, qui découvraient dans ces majuscules une invite aux réjouissances les plus variées : Amour, Equitation, Ivresse, Orgie, Ultra-joyeuse et bon marché!

Des scandales excessifs provoquaient parfois certaines mesures de rigueur. On devait consigner à la chambre des fêtards trop turbulents et les rappeler à la raison. L'un d'eux, comme un vulgaire *moujik* de Peterhof, n'avait-il pas conçu l'audacieux projet de coucher avec *sa petite amie* dans le lit de François-Joseph, ex-empereur et roi, moyennant quelques pourboires en couronnes-or?

En vérité, celui-là exagérait et jetait le discrédit sur les mandataires des nations victorieuses. Aussi, la population viennoise — hôteliers, restaurateurs et gourgandines exceptés — réclamait-elle l'expulsion de ces indésirables...

Durand, perché sur son toit des Champs-Elysées, écoutait les récits enivrants que lui faisaient ses camarades d'Autriche, lors de leur passage. Ceux qui avaient rayonné dans l'Europe centrale ne tarissaient pas en histoires alléchantes, racontant que, pour une simple couronne-or, on pouvait manger comme feu Gargantua, coucher dans une chambre d'archevêque, et partager sa couche avec la femme ou l'une des filles de l'hôtelier, au choix du voyageur.

Mais le destin voulait que Jean Durand demeurât sédentaire et se contentât de quelques excursions à Meudon-Val-Fleuri, où résidait, pendant la saison chaude, le juriste Toulouse.



Entre deux séances de la sous-commission des juristes, notre homme évoquait parfois ses souvenirs de l'arrière, où une opportune gastro-entérite le remisa, après deux années de ligne de feu.

Arrivé au dépôt de son régiment, transféré de Verdun dans une paisible cité de l'Ouest, Durand avait tout de suite constaté que, malgré les affirmations contraires des journaux, les *poilus* n'aspiraient nullement à repartir au front. Une lutte épique s'engageait autour des commissions de réforme et de congé, où régnaient les *toubibs*, maîtres tout puissants, après Dieu, de la vie et de la mort des rescapés de la guerre.

Les visites médicales donnaient lieu à des farces d'un haut comique, où le *poilu* le plus niais déployait, poussé par l'instinct de conservation, une astuce sans égale. De solides gaillards se métamorphosaient soudain en minables décavés, aptes tout au plus à la corvée de pommes de terre. Mais des *missi Dominici*, envoyés de Paris, faisaient irruption dans Landerneau et poussaient tout à

coup, avec grand fracas, ces épaves de la guerre vers les wagons du front. Quelques-uns, cependant, trouvaient le moyen d'échapper à toutes les visites et contre-visites. Ils passaient, comme des couleuvres, à travers les mailles les plus serrées, se rendant indispensables de mille manières ingénieuses, couchant au besoin avec la femme du *toubib,* ou jouant du piston à tour de bras, afin de retarder, jusqu'à l'armistice, le prononcé de la sentence fatale: *bon pour le service armé!*

L'hôpital qui hébergea Durand était livré à la Congrégation, ce qui ne lui déplaisait pas, ayant toujours éprouvé un penchant secret pour le clergé régulier et séculier et peu de sympathie à l'égard des suppôts de la libre pensée. Mais il ne pouvait s'empêcher de sourire, quand, le dimanche matin, l'aumônier, un grand gaillard à barbe noire, entrait dans la chambrée et criait, d'une voix impérative, aux soldats encore endormis: *Allons, debout pour la messe!* Il fallait voir ces fils de paysans anticléricaux se lever comme un seul homme et enfiler leurs culottes, d'un geste malhabile, pour se précipiter à la chapelle, dans l'espoir d'une permission ou d'une prolongation de convalescence. Les bonnes sœurs et les dames de la ville, dans le ravissement, les voyaient partir, en file indienne, ces pieux soldats. Les plus malins réclamaient un chapelet ou un livre de messe et quittaient la chapelle les derniers. Quelques esprits forts demeuraient sur le seuil, l'air absent; c'étaient les victimes désignées pour la prochaine charrette du front. L'après-midi, l'aumônier reparaissait et, sur un ton plus conciliant, recommandait à ses enfants la présence aux vêpres. La plupart s'esquivaient; mais d'autres, plus dévots ou plus roublards, retournaient à l'office. Durand s'y rendait sans déplaisir, étant *calotin* de naissance; ce qui lui valut, sans renier ses convictions, de prolonger son séjour parmi les civils.

C'était l'époque bénie des conquêtes faciles. Les Américains, aux larges épaules et au rire un peu niais, n'avaient pas encore envahi nos provinces et ensorcelé nos populations féminines, à coups de dollars. Et le sol-

dat français trouvait à chaque pas de quoi apaiser sa *sexual starvation* ou son long jeûne du front (pour employer un euphémisme). La concurrence des mâles, très réduite, lui permettait de vaincre sans effort de molles résistances, ce qui ravissait Durand, peu combatif de nature.

Les premiers mois d'enthousiasme patriotique écoulés, beaucoup de femmes délaissées songèrent, pour d'autres motifs que Lysistrata, qu'il était de leur devoir de soulager les *poilus* en rupture de ban. Et, mues par ce mobile respectable, elles s'en donnèrent à cœur joie (autre euphémisme). Le rescapé provisoire de la guerre y trouvait son compte. Il buvait à larges traits le vin de l'amour, à la santé de ses camarades moins fortunés.

C'était bien son droit, après tant de mois d'abstinence, dans la fade promiscuité de ses congénères que jamais ne traversaient le sourire d'une bouche de femme ni le parfum de sa chair. Ne plus sentir d'autre odeur que celle du mâle engendrait un de ces petits supplices de la guerre que d'autres, plus graves, faisaient oublier. Car l'odeur joue un rôle capital dans la vie sexuelle; à tel point, nous disent les psychiatres, que l'inversion provient souvent d'une altération du sens olfactif, l'inverti ne sentant pas comme l'être normal, à qui répugne l'odeur *sui generis* des gens de son sexe.

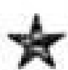
Dans le caravansérail de la paix, les narines de Durand prenaient leur revanche. Le hasard l'avait confiné au sommet du building, à côté d'une vaste salle, où une trentaine de dactylos franco-anglaises tapaient à la machine d'interminables rapports, voués au pilon. Et il prenait, au début, un certain plaisir à faire irruption dans l'enceinte, où flottaient tant d'odeurs féminines, plus ou moins suaves, qui lui faisaient oublier l'âcre senteur des *poilus*, dont son odorat demeurait imprégné.

Sans être d'une beauté fatale, Durand possédait un physique agréable et des yeux langoureux, mais son abord assez froid d'homme maigre n'encourageait pas les coquetteries. Sa *libido puérile*, pour parler comme le docteur Freud, l'entraînait vers les filles douées d'une

gorge plantureuse et d'un solide bassin, si démodées de nos jours, vers ces femmes resplendissantes de Rubens, seules dignes, à ses yeux, d'incarner l'idéal éternel de la femme.

Les Anglaises, longues et plates, qui imposaient au monde leurs formes garçonnières, ne l'attiraient guère. Au surplus, ces beautés nordiques témoignaient d'un penchant modéré pour le mâle. On les voyait parfois s'isoler dans les coins obscurs du palace, par couples mystérieux, tandis que les Françaises et les Italiennes gardaient le goût, un peu désuet, de l'homme.

Les plus ambitieuses cherchaient à convoler en *justes noces,* afin de *plaquer,* dans le plus bref délai possible, leurs machines à écrire. D'autres, plus généreuses, capitulaient, sans promesse formelle, après un siège plus ou moins long, si le candidat leur offrait des garanties suffisantes de ***stabilité*** dans ses affections *extra-matrimoniales.* Car l'amour physique, délassement de l'homme, n'est souvent pour la femme qu'un labeur comme un autre et qu'un moyen pour elle de parvenir ou de s'établir. Plus tard, la quadragénaire, plus sensible aux plaisirs vénusiens, réduit ses exigences; mais il lui faut alors, en échange de ses faveurs gratuites, autre chose que des propos galants, au clair de lune, sur un air de mandoline.



Cette multitude de femmes, tourbillonnant, comme des abeilles, autour de l'arbre en fleurs des traités de paix, suscitait dans l'esprit de Jean Durand des réflexions plus graves que libertines.

Quoi qu'en disent les poètes, songeait-il dans son harem international, la femme est une créature dénuée de complexité, essentiellement simple et naturelle. *Femina Simplex, O Femme! quand serons-nous délivrés des poncifs qui te dénaturent?*

Sur la foi des poètes, des artistes et des moralistes classiques, Durand avait cru longtemps que la femme était un être profondément mystérieux, la Sphinge,

l'éternelle Enigme, dont l'homme ne percevrait jamais la pensée intime. Trompé par une certaine étrangeté physique, superficielle et plastique, de la femme, et surtout par le génie tout puissant de l'Espèce, le poète a paré les filles d'Eve d'un nimbe de mystère, qui se dissipe à l'analyse.

Le grand point d'interrogation, c'est l'homme, de nature bien plus complexe, versatile et sentimentale, le vrai Sphinx, celui-là, en qui la femme, dans sa simplicité naïve, croit lire comme en un livre ouvert. Le poète, intellectuel et subjectif, a coloré la femme d'une couleur qui n'est pas la sienne et lui a prêté ses propres sentiments.

Durand aimait les poètes et la poésie, mais il leur en voulait un peu de lui avoir si longtemps caché le vrai visage de la femme.

La gent féminine se classait à ses yeux en trois catégories; car son esprit, latin et ordonné, le poussait à classer toutes choses, comme le sieur Teste, cher à Paul Valéry, *vivebat classificando*.

Pour lui, les femmes étaient mères, épouses ou catins, mères surtout, mais toujours fougueusement réalistes et pratiques. Et il regrettait de les voir se confiner trop souvent dans un rôle passif, privant ainsi la société humaine d'une collaboration salutaire.

Car, si l'on met à part les amazones, à jamais rebelles aux servitudes masculines, et quelques spécimens nouveaux de vierges audacieuses, entraînées par la pratique des sports à la lutte pour la vie, l'homme reste encore pour la femme ce qu'il n'a guère cessé d'être depuis l'âge des cavernes: le pourvoyeur de logement et de nourriture.

La femme seule, livrée à elle-même, cette figure nouvelle inconnue des âges barbares, répugne à gagner sa vie par ses propres moyens, n'acceptant pas d'être moins favorisée que ses lointaines ancêtres du Quaternaire, logées et nourries aux frais du mâle.

Contrainte au travail, qu'elle soit avocate, ouvrière ou dactylo, elle n'a qu'une ambition, celle de conquérir

l'homme, qui lui assurera la protection, le pain et le gîte; et pour y parvenir, elle renonce plutôt à manger qu'à se priver d'ornements, bien qu'elle ne suce des pétales de roses que dans les vers des poètes.

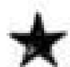
Réaliste jusque dans l'Au-delà, sa piété religieuse n'a souvent pour mobile, si l'on excepte certaines âmes mystiques douées d'une réelle ferveur, qu'une inconsciente préoccupation de s'assurer, après la mort, le vivre et le couvert éternels.

Aussi intelligente que l'homme, certes, mais moins capable d'abstraction et de sensibilité créatrice, la femme est moins douée que lui pour l'art et la pensée purs.

Son domaine, c'est la vie matérielle et concrète. Or, rien au monde n'exige plus d'aptitude à manier le concret et à fuir l'abstrait que la liquidation d'une guerre. En constatant les piteux résultats de la politique masculine et l'accouchement laborieux de traités mort-nés, Durand se demandait s'il n'eût pas été plus sage de confier aux femmes nos destins, au lendemain de la guerre.

Un temps viendra, peut-être, où l'homme, désormais cantonné dans l'art et la philosophie, abandonnera à la femme le gouvernement de la vie publique et de la société, pour le salut du genre humain.

Jean Durand n'était pas misogyne! Ultra-féministe, en matière politique, allant jusqu'à souhaiter la venue d'un Parlement uniquement composé de femmes, il adorait les filles d'Eve, avec leurs défauts et leurs qualités, telles que les a faites la Nature et non la poésie; et il s'écartait autant qu'il pouvait de ses congénères, n'aimant guère la compagnie des gens de son sexe et ne trouvant rien de plus fastidieux que les controverses des politiciens et des diplomates.



La Haute Commission de la paix, qui discutait à perte de vue les plus infimes problèmes, répugnait invinciblement à prendre la moindre décision. Ces hommes d'esprit spéculatif et abstrait, chargés par les nations alliées

de l'exécution des traités, rôle concret par excellence, ces rares bénéficiaires de l'or allemand, composaient un aréopage qui eût fait rire Brennus et qui amusait fort nos ex-ennemis.

Toute proposition timide du délégué de la France était immédiatement battue en brèche par le Britannique, tandis que l'observateur Américain songeait à sa partie de golf interrompue et que l'Italien échafaudait une *combinazione* fatale. Alors, faute de pouvoir aboutir à quoi que ce soit, la Haute Commission, après plusieurs heures de délibération, perdues en traductions françaises ou anglaises des moindres paroles prononcées, renvoyait solennellement la question dont s'agissait à l'examen du conseil juridique pour avis.

La comédie de la séance plénière se poursuivait dans la coulisse. Durand convoquait le comité; et les juristes, chapitrés par leurs délégués nationaux, reprenaient, sous une forme plus scientifique, les arguments de leurs patrons. La discussion, académique et stérile, prenait parfois plusieurs heures, interrompue par quelques tasses de thé, usage importé d'Angleterre, la grande maîtresse de céans. Une malencontreuse virgule, glissée dans le texte du traité, ou le sens obscur d'une conjonction, suscitait des polémiques byzantines. « L'Allemagne, s'écriait le Français, doit nous livrer quatre-vingt-dix mille vaches laitières *et* deux mille taureaux! » — Je lis *or*, c'est-à-dire *ou*, dans le texte anglais », ripostait le Britannique. L'Italien, qui ne devait rien recevoir, murmurait entre ses dents: *Forse che si, forse che no.*

Une seule fois, Durand voulut dire son mot. Modestement, il prit la parole: « Puis-je faire remarquer à ces honorables gentlemen que la position de la question n'est pas conforme à la position du problème à résoudre? » Un silence glacial plana sur l'assemblée. Les juristes s'entre-regardèrent, et leur cornac Toulouse, fort jaloux de son autorité, répondit: « Le distingué secrétaire du conseil n'a pas pour mission d'interpeller les honorables gentlemen qui le composent. Il se doit seulement d'enregistrer leurs respectables opinions. » Et Durand, guéri

de son zèle intempestif, observa, dès lors et jusqu'à la fin de son mandat, un silence plus profond que celui de Conrart.

Le conseil juridique délivrait enfin trois ou quatre avis divergents: un franco-belge, un anglo-américain, un italien, et un autre qui prétendait représenter l'opinion des parents pauvres: Tchèques, Polonais, Yougoslaves et Roumains.

Durand, nanti de ces quatre consultations contradictoires des augures du Droit, les transmettait respectueusement à la Haute Commission.

Les grimoires, rédigés dans un français bizarre qu'on eût dit traduit du tatare-hongrois, demeuraient le plus souvent lettre morte pour les malheureux délégués, qui s'arrachaient de désespoir leurs derniers cheveux. S'ils avaient la malencontreuse inspiration de confronter le texte français avec sa traduction anglaise, la nuit s'épaississait soudain. On eût pu dire alors qu'ils en perdaient leur latin, s'ils l'avaient jamais su. Mais enfin la présence de ces quatre documents indiquait suffisamment que les juristes restaient divisés sur la question soumise à leur savante appréciation. Devant une telle carence de ses experts, voulue d'ailleurs et encouragée par elle, la Haute Commission n'avait plus qu'à ajourner *sine die* l'examen du problème, dont dépendait le sort des peuples, et à lever la séance.

Il est juste cependant de reconnaître que, mise à part la restitution par l'Allemagne à l'Angleterre du crâne du sultan africain Makaoua, la Haute Commission aboutit une fois à quelque chose de positif. Après des calculs laborieux, qui mobilisèrent pendant plusieurs mois une armée d'experts comptables, et des controverses épiques, elle proclama solennellement, en une séance historique, le montant de la dette allemande. Les diplomates alliés, debout par déférence pour les vaincus, ô Brennus! remirent aux délégués de l'Allemagne, sanglés dans leurs redingotes noires, la note à payer. Ceux-ci la reçurent avec dignité et se retirèrent très calmes, bien résolus à

se servir, un jour, de ce nouveau chiffon de papier pour l'usage qu'on devine, sans le dire.

On célébra, comme il convient, cette belle journée pacificatrice. Au dîner de gala, offert par les délégués au personnel de la Commission, des toasts pompeux vantèrent, en termes dithyrambiques, l'immense travail accompli par les fonctionnaires de tous grades, qui voyaient enfin leurs efforts récompensés par la popularité soudaine dont les gratifiait l'opinion publique.

Car la Haute Commission, depuis qu'elle avait fixé le montant de la dette allemande, jouissait de la considération générale. Les délégués, peu photogéniques cependant, encombraient de leurs portraits en pied, de profil, de face, en tenue de ville et de campagne et jusqu'en costume de bain, la première page des journaux et périodiques. Les interviews se succédaient sans relâche, et chacun des ambassadeurs reportait sur ses confrères l'honneur de la réussite finale.

Or donc, les huissiers des nations victorieuses avaient chiffré la dette et remis aux débiteurs le commandement de payer.

« Fort bien! Mais paieront-ils? se demandaient quelques pessimistes grincheux. La première échéance, peut-être, mais la trentième? »

Durand, malgré sa bonne volonté, ne parvenait pas à se représenter cette scène finale: *En l'an de grâce* 1951, *les Allemands venant verser à la Banque de France le solde de leur dette de guerre et recevant les compliments du gouvernement de la République ou du tyran fasciste.*

Beau sujet, en tout cas, pour quelque concours de prix de Rome ou pour une tapisserie de la manufacture des Gobelins!

Après ces journées d'apothéose, la vie s'écoula morne et grise, dans la ruche endormie.

Seul, le service des archives conservait une certaine animation. D'innombrables paperasses, mémoires, décisions mort-nées, projets, pièces comptables, états, graphiques et rapports de toutes sortes, politiques, économiques, financiers, juridiques, s'accumulaient dans les

vastes sous-sols du palace. On tremblait à la pensée qu'une allumette, jetée par un fumeur négligent, ou qu'une torche brandie par un nouvel Erostrate, n'anéantît, en un clin d'œil, une si imposante littérature.

Beaucoup de fonctionnaires préféraient cependant à la lecture de ces austères papiers celle des romans d'aventures ou de haute psychologie sexuelle, alors en vogue, dissimulés dans l'ombre de la bibliothèque, derrière les *in-folios* des traités et autres documents des conférences préparatoires à la paix de Versailles (pour les Allemands), de Saint-Germain (pour les Autrichiens), de Trianon (pour les Hongrois), de Sèvres (pour les Turcs), et de Neuilly-sur-Seine (pour les Bulgares).

Durand se demandait ce qu'il serait advenu si nos ex-ennemis eussent été vainqueurs et contraints de rédiger un traité pour chacune des vingt-sept nations alliées et associées. Mais il supposait, connaissant la mentalité germanique, que, dans cette triste conjoncture, un seul traité aurait mis fin aux hostilités, à l'aide de quelques articles très simples, exécutés sur-le-champ, à coups de botte bien placés.

Le gouvernement allemand, débiteur récalcitrant, donnait du fil à retordre aux huissiers de la Victoire. Le traité de Versailles les obligeait à constater les *manquements* de l'Allemagne et à les dénoncer aux Gouvernements alliés. Rude tâche, en vérité! Le délégué de la France, mal soutenu par ses collègues, éprouvait toutes les peines du monde à obtenir une décision unanime; ce qui permettait à l'Allemagne de s'abstenir ou de n'effectuer qu'au compte-gouttes ses versements et restitutions en nature.

Il fallut s'entendre sur la forme des *bons*, libellés en milliards de marks-or, que le gouvernement allemand devait remettre à la Haute Commission, en garantie de l'exécution de ses obligations.

Les projets et contre-projets couraient, comme le furet de la chanson, à travers tous les services et revenaient au point de départ, pour reprendre leur course, sans qu'on puisse parvenir à trouver la formule. Mais comme

les débiteurs étaient prêts à signer n'importe quel nouveau chiffon de papier, on finit par se mettre d'accord sur un texte...

Or, il advint que Jean Durand, après plusieurs années de ce régime, sentit sourdre en lui un insurmontable dégoût de ces jeux abstraits, sans portée et sans poésie, de ces palinodies qui eussent été risibles, si l'on ne s'était souvenu tout à coup du prix payé pour la victoire.

Quelques incidents, il est vrai, amenaient parfois un peu de gaieté dans la maison et ses alentours.

Un fonctionnaire interallié, surpris, demi-nu dans son bureau, avec une nymphe peu farouche, devait vider les lieux qu'il avait profanés.

Un autre prenait un bain réconfortant dans sa baignoire, lorsque survint sa dactylo, à la recherche d'un document. Mais aussi, que diable faisaient là ces baignoires!

Cocu par la faute du traité de Saint-Germain, un autre encore se répandait en lamentations dans les couloirs, parce que sa femme légitime, partie pour Vienne (Autriche) avec un diplomate sexagénaire, caracolait au Prater des Habsbourgs, aux frais du vieux séducteur, payé en monnaie d'or.

Un employé enfin, plus modeste dans la hiérarchie, puisqu'il exerçait les fonctions de *liftman,* était congédié pour avoir sollicité les faveurs des gentilles dactylos qu'il montait dans son ascenseur et l'aumône des délégués étrangers, en leur racontant qu'il avait été à trois reprises *mortellement* blessé au Chemin des Dames.

En vertu du traité de Saint-Germain, le gouvernement autrichien devait solliciter l'autorisation de la Haute Commission chaque fois qu'il voulait aliéner les objets d'art ou pièces rares de ses musées. Ces requêtes étaient instruites en séances plénières; l'une d'elles souleva l'hilarité générale. Le *Museum* de Vienne sollicitait gravement l'autorisation de vendre à un riche étranger un *perroquet empaillé* de sa collection, au plumage couleur d'arc-en-ciel. Pour une fois, l'unanimité se fit sans débat et le volatile put franchir la frontière autrichienne.

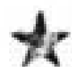
Parfois, de grands spectacles civiques se déroulaient dans les Champs-Elysées, et Durand pouvait contempler, du haut de son balcon fleuri, d'émouvantes cérémonies, comme cette apothéose de Gambetta, dont le *sacré cœur*, contenu dans une urne, fit plusieurs fois le tour de l'Arc de Triomphe et du Soldat inconnu, aux applaudissements d'un peuple immense.

Il y eut aussi des émeutes, provoquées par les extrémistes moscoutaires. Une armée de mauvais garçons s'abattit, un jour, sur la place de l'Etoile, en conspuant *l'Impérialisme français* et le Soldat inconnu, dont le culte, nouvellement instauré par la *Bourgeoisie capitaliste*, les exaspérait. Durand apprit sans surprise (car cela confirmait ses opinions philosophiques) que les compagnes de ces *Messieurs*, mues par un sentiment beaucoup plus réaliste, avaient dévalisé les magasins de chaussures et d'alimentation des faubourgs, pendant que leurs *hommes* chantaient naïvement *l'Internationale* et saluaient l'aube idéale des jours meilleurs...

Mais, en dépit de ces distractions gratuites, le vide impur des palabres diplomatiques plongeait Durand dans un abîme de sombres réflexions. La neurasthénie le guettait, et d'affreux cauchemars commençaient à peupler ses nuits, à tel point qu'il se décida à consulter un psychiatre et à se soumettre au régime de la *psychanalyse*, fort à la mode, à cette époque, dans le grand monde.

Le spécialiste qu'il consulta l'interrogea sur ses rêves et le fit parler à tort et à travers, dans l'espoir de découvrir, au fond de son inconscient, *l'épine* venimeuse, cause de tout le mal, et de l'extraire ensuite comme une vulgaire dent de sagesse.

Après plusieurs séances d'introspection psychique, Durand désespérait de la guérison, lorsqu'il vit l'épée de Damoclès du licenciement étinceler sur sa tête.



Les jours passaient et la manne des marks-or commençait à tarir. On dansait sur un volcan à la Haute Commission de la Paix.

L'Allemagne grinçait des dents et ruait dans les brancards. Il fallait jeter du lest.

Les premières charrettes enlevaient les premières victimes. Les ambassadeurs à quatre cents billets par an supprimaient courageusement des emplois d'huissiers et de femmes de ménage. Puis on se mit à frapper un peu plus haut.

Les fonctionnaires menacés d'expulsion erraient, pâles et défaits, dans les couloirs du building; ou bien, effondrés dans leurs fauteuils, ils tremblaient de la tête aux pieds, craignant à chaque minute d'entendre la sonnerie du téléphone et la voix du chef du personnel, les convoquant pour *une communication urgente.*

Soumis à cette terreur perpétuelle, la vie devenait impossible pour ces suppliciés, plus cruelle encore que celle des condamnés à mort, qui écoutent anxieux, dans l'aube grise de leurs cachots, le bruit des pas des gens de justice et autres exécuteurs des hautes œuvres. Ah oui! Plutôt cent fois la mort que cette lente agonie.

Durand, plus philosophe que ses collègues, ayant pratiqué la sagesse antique et souvent médité ce distique de Sophocle, au dernier acte d'*Œdipe roi* :

> Peut-on jamais prévoir les derniers coups du sort?
> Ne proclamons heureux nul homme avant sa mort!

attendait, sans trouble, sa condamnation. Elle vint à son tour.

Le juriste Toulouse, consulté par le Comité des Economies, estima que le moment était venu de se débarrasser de Jean Durand.

— *Frère, il faut mourir!* lui dit-il.

— *Fort bien, je saurai montrer du courage.*

Et, refusant le verre de rhum qu'on lui tendait, Durand monta sans broncher dans la charrette qui allait l'éloigner pour toujours du temple de la Paix, où les délégués de son pays l'avaient accueilli par mégarde.

Rejeté sur le macadam des Champs-Elysées, Durand sentit naître en lui un affreux dégoût de l'Abstrait et un appétit formidable du Concret.

Ah! trouver un emploi où l'on accouche de quelque chose, fût-ce d'un fétus! Qui consulter? Une voix intérieure lui répondit : *Mais le Bottin, parbleu!*

Et il s'engouffra dans un bureau de poste, confiant dans son étoile et souriant à l'avenir...

Il ouvrit le Bottin au hasard et tomba sur la liste des avocats américains exerçant à Paris. On était en 1925, au temps de la grande prospérité des quarante-huit Etats-Unis.

Les Yankees, enrichis par la guerre, répandaient à travers la planète le culte du dieu Dollar. Et Durand, qui avait fait de sérieux progrès en anglais, résolut de s'enrôler dans l'armée américaine, en marche vers la conquête pacifique du Monde.

HENRI VALENTINO.

ENCORE QUELQUES PREUVES

QUE LE

"DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR" N'EST PAS DE PASCAL

—

C'est à M. Ferdinando Neri que revient le mérite d'avoir, le premier, nettement refusé l'attribution à Pascal du *Discours sur les passions de l'amour*. Dès 1921, dans une étude à la fois solide, délicate et pénétrante, l'éminent critique italien exposait les très fortes raisons qui l'avaient amené à considérer comme tout à fait « imaginaire » cette attribution traditionnelle, acceptée jusqu'alors, — malgré quelques dissentiments isolés et quelques réserves timides, — par les pascalisants les plus illustres (1).

La vérité a fait son chemin. Après une longue période de silence, la question vient d'être nouvellement étudiée; et les savantes recherches qu'un critique averti, M. Ch.-H. Boudhors, a récemment consacrées à ce sujet ont confirmé de point en point les conclusions de M. Neri : elles ont montré la justesse de ses preuves et de ses intuitions clairvoyantes, surtout en ce qui concerne l'influence essentielle de Malebranche sur l'auteur du *Discours* (2).

Mais les erreurs ont la vie dure; et lorsqu'il s'agit de dissiper une illusion grave et tenace, comme celle qui a fait accueillir pendant près d'un siècle le *Discours sur les passions de l'amour* parmi les *Œuvres* de Pascal, aucun supplément d'enquête ne saurait être superflu, aucune

(1) F. Neri: *Un ritratto immaginario di Pascal*, Torino, Chiantore, 1921.

(2) Ch.-H. Boudhors : *Observations et recherches sur le « Discours des passions de l'amour » attribué à Pascal*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1933, nos 1 et 3.

preuve nouvelle ne saurait être négligée. N'eût été, en effet, l'extrême vitalité de cette erreur, et l'étrange suggestion qu'elle a exercée sur tant d'esprits d'élite, un petit nombre d'observations élémentaires auraient suffi, croyons-nous, à persuader un lecteur éclairé que le *Discours* ne porte guère la marque du génie pascalien (3) et à le convaincre qu'on ne s'y trouve vraiment pas « *à toutes les lignes* en plein Pascal (4) ».

Laissons, si l'on veut, la terminologie cartésienne de l'auteur du *Discours*, ses emprunts éclectiques, ses raisonnements souvent contradictoires et tissus de faux-sens (5), ses obscurités et ses gaucheries, ses galimatias et ses banalités, et ce ton bel esprit qui jure avec tout ce que nous savons de Pascal. Mais est-il concevable qu'un homme qui, selon le mot de Chateaubriand, « à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf ans, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement » — est-il concevable que ce prodige de précocité se hasarde un jour à prononcer que « la vie de l'homme » ne compte qu'à partir de « vingt ans », et ne place qu'à cet âge (« pas avant ») « la naissance de la raison (6) » ?

On ne voit pas non plus comment on pourrait concilier avec les circonstances de la vie, et surtout avec la

(3) A l'exception, bien entendu, de quelques passages, visiblement empruntés aux *Pensées*. Et encore! Là où Pascal dit avec une parfaite cohérence : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux » [c'est-à-dire qui ont un *esprit original*], l'anonyme, imbu de rationalisme, établit une équation spécieuse entre l'esprit et les passions, entre l'esprit et le sentiment de la beauté : « A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes. » « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. »

(4) E. Faguet: Commentaire au *Discours sur les passions de l'amour*, Paris, Grasset, 1911, p. 12.

(5) Voici, par exemple, une inconséquence qu'on pourrait ajouter aux illogismes cités par M. Boudhors : « L'amour n'a point d'âge; il est toujours naissant. » — « Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé; car, quand il est naissant... »

(6) La chose est tellement absurde, qu'un critique a proposé de corriger, ici, le texte du *Discours* (Cf. G. Brunet, *De quelques obscurités du Discours*, etc., dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1925, n° 2). Mais, pour accepter cette correction, il faudrait pouvoir éliminer du texte tous les autres passages, entachés du même rationalisme prétentieux et irréfléchi.

finesse de Pascal, cette sentence si péremptoire (et si peu vraie dans son dogmatisme) que « la vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais [que] ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir ».

Qu'on veuille bien réfléchir, enfin, sur ces deux passages du *Discours* :

> L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est qu'une même chose (7)...
>
> L'amour ne consistant que dans un attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que, se déterminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose, mais ce n'est que dans le corps.

Le témoignage est formel : nous tenons ici la preuve manifeste d'une attitude rationaliste (8) qui est en complet désaccord non seulement avec l'esprit de Pascal, mais avec le fond même de son âme si compréhensive et si pleine de poésie, si riche et si vibrante. Est-il besoin de citations? Cette sublime pensée vit dans toutes les mémoires, qui définit et résume admirablement la « position » pascalienne :

> Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point...: est-ce par raison que vous vous aimez?

M. Brunschvicg (9) a essayé d'expliquer la contradiction par trop frappante entre le *Discours* et les *Pensées*, en supposant que Pascal, du temps de sa « vie amoureuse », ne s'était pas encore « fait à lui-même la distinction de la raison et du sentiment, qui deviendra capitale

(7) On serait tenté de voir dans ce passage une allusion, et une riposte, aux vers bien connus de Molière :

Il est vrai; ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

(Le Misanthrope [1666], I, 1.)

(8) Ce rationalisme n'est pas, d'ailleurs, toujours soutenu dans le *Discours*, où il y a plus d'une inconséquence, plus d'un revirement et d'un abandon sentimental, et où l'on croirait entendre parfois, à côté de cette voix sentencieuse, comme l'accent voilé d'une âme tendre et blessée.

(9) Dans son édition des *Opuscules et Pensées* de Pascal (Paris, Hachette, 1897 et réimpressions suivantes, p. 138).

plus tard dans sa conception des choses ». C'est là, à notre sens, une faute de psychologie; car la notion de cette « duplicité » tient à la nature profonde de l'âme, bien plus qu'au progrès du raisonnement; et la capacité de la discerner commence d'ordinaire à un âge très tendre, lorsqu'on est né pour sentir avec acuité ce que Pascal appelle « la guerre intestine entre la raison et les passions (10) ».

Quant à l'affirmation que « l'amour... doit être le même par toute la terre », on dirait que cela annonce cette courte psychologie sociale des idéologues du XVIII[e] siècle, forgeant à leur image un homme-type, ou plutôt une abstraction d'homme, en tout et partout identique. Voltaire, après Fontenelle, l'écrira en propres termes : « La nature est partout la même », et il ne se lassera pas de répéter le mot d'Arlequin : *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*. Nous voilà donc aussi loin que possible de Pascal, qui eut toujours un sens si vif de l'« individuel », de la complexité et de l'originalité irréductibles de la personnalité humaine, de sa diversité insaisissable et infiniment changeante.

> Tout est un, tout est divers. Que de natures en celle de l'homme!...
>
> On ne voit rien de juste et d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat...
>
> Je ne saurais juger d'une même chose exactement de même.

§

Ces quelques observations, — jointes aux très fines remarques de M. Neri et de M. Boudhors, sur lesquelles on nous dispensera de revenir, — nous autoriseraient déjà à conclure que le *Discours sur les passions de l'amour* a

(10) Nous savons, du reste, que Pascal a reconnu de bonne heure l'insuffisance de la « superbe raison », et l'a de tout temps opposée aux divines inspirations du cœur. Ainsi que l'atteste sa sœur Gilberte, « quoiqu'il fût fort jeune », il regardait comme étant dans un « faux principe » ceux qui prétendaient « que la raison humaine est au-dessus de toute chose » : il disait qu'ils « ne connaissaient pas la nature de la foi ». N'est-ce pas là, déjà, « Dieu sensible au cœur, non à la raison »?

été erronément attribué à Pascal, et à rapporter la composition de cet ouvrage à une époque plus tardive.

Au surplus, le style et le vocabulaire mêmes du *Discours* prêtent d'autres arguments solides à l'appui des preuves tirées de l'analyse intime du texte. Ainsi que M. Boudhors l'a fort bien remarqué, le *Discours* « abonde en termes recherchés, hardis ou prétentieux, en mots à effet, que Pascal jamais n'a employés ou jamais n'a retenus et répétés ». Et quel singulier abus on y fait du mot « esprit », employé tantôt dans son acception philosophique, tantôt dans un sens purement mondain! Le contraste saute aux yeux, entre tout ce « clinquant » et le style lumineux, sobre et précis de Pascal.

Veut-on un spécimen de cette « langue *proconchi* », dont se moquait si spirituellement Le Sage? Le voici :

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion; c'est pourquoi, quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il n'y avait que l'une ou l'autre.

Comme ce galimatias pseudo-scientifique fait pressentir déjà, — en moins bien, peut-être, — la manière de Mlle de Launay! Tout le monde connaît cette page, souvent citée, de ses *Mémoires* :

Il me donnait la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer, et dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place. Je vis alors qu'il la traversait par le milieu : *d'où je jugeai que son amour était diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré.*

Il est étonnant, après cela, qu'un penseur et un poète de génie, tel que Sully Prudhomme, ait pu dire qu'on ne saurait relever, dans le *Discours sur les passions de l'amour,* pas « une seule phrase, un seul mot qui ne sente la façon de Pascal (11) ».

Ce n'est pas tout. Il y a encore dans le *Discours* une

(11) Sully Prudhomme : *Examen du Discours*, etc., dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1890.

particularité philologique, qui paraît être passée inaperçue jusqu'ici : un tout petit détail, presque insignifiant en soi, mais qui pourrait bien constituer, par sa simplicité et sa spontanéité mêmes, la preuve décisive et « géométrique » que cet ouvrage n'est point de Pascal. Il s'agit de l'usage extrêmement fréquent que l'auteur du *Discours* fait de la forme « *l'on* », non seulement dans les cas où la grammaire exige ou conseille l'emploi de l'article euphonique, mais aussi au début d'une période détachée : ce que Vaugelas n'approuvait guère (12), et que Pascal ne fit jamais, à notre connaissance, dans ses œuvres authentiques. Au contraire, même au cours d'une phrase, Pascal omet d'habitude l'article devant le pronom indéfini. Dans une centaine de *Pensées* tirées du manuscrit original, que nous avons examinées à cet effet, nous n'avons trouvé que deux fois « *l'on* » (*où l'on, si l'on*), contre cent cinquante-quatre « *on* » (13).

Il est vrai qu'il y a quelques textes de Pascal, imprimés d'après des copies ou des éditions du XVII[e] siècle, où l'article euphonique n'est pas tout aussi rare. Mais nulle part (ou en une proportion absolument négligeable, à supposer que quelques cas nous aient échappé) il ne figure au début d'une période; tandis que dans le *Discours* nous n'avons compté pas moins de dix-huit « *l'on* » commençant une phrase, pour deux « *on* » (14): ce qui donne, quant à l'usage de la consonne euphonique initiale, l'énorme proportion de neuf fois sur dix.

Les deux copies manuscrites du *Discours* (uniques sources que l'on en possède aujourd'hui), tout en présentant quelques variantes sur d'autres points, coïn-

(12) Cf. ses *Remarques sur la langue françoise* [1647], éd. A. Chassang, Paris, Cerf, s. d., p. 67 : « Au commencement d'un discours, il faut dire *on* plustost que *l'on.* » L'Académie française prononçait à son tour « qu'on ne doit jamais commencer un discours par *l'on,* ni mesme une période ». (*Ibid.*, p. 68.)

(13) Voir les cent premières pensées *reproduites d'après le ms. original*, dans l'édition citée de M. Brunschvicg (n[os] 1-10, 12-15, 17-18, 20-42, 44-60, 62-75, 78-86, 88-89, 101-109).

(14) Cf. l'édition critique du *Discours*, donnée par L. Brunschvicg et P. Boutroux au t. III des *Œuvres* de Pascal, Paris, Hachette, 1908. — Naturellement, nous avons excepté de notre calcul les quelques cas où l'emploi de l'article était défendu par la présence, après *on*, d'un mot commençant par *l*.

cident parfaitement à cet égard; et leur indépendance certaine semble garantir — en ce qui concerne ce détail — une reproduction exacte de l'orthographe originale.

On comprend aisément l'intérêt des constatations que nous venons de faire : elles peuvent apporter un élément précieux pour dater la composition du *Discours*. L'emploi de la forme « *l'on* » au commencement de la phrase est, en effet, tout à fait exceptionnel chez les grands écrivains classiques, sauf chez La Bruyère (15). Chez La Bruyère, et chez La Bruyère seul, cette forme revient sans cesse : on n'a qu'à ouvrir au hasard les *Caractères* pour en trouver maints exemples (16). C'est que, vers la fin du siècle, cet usage, déconseillé naguère par Vaugelas, était devenu une élégance et, bientôt, une affectation « puriste ». « J'aimerois mieux dire : *On vous estime et on vous aime,* — écrit Furetière (17) — que de dire, COMME LES PURISTES : *L'on vous estime et on vous aime.* »

Selon toute évidence, l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* a obéi — consciemment ou inconsciemment — à cette mode passagère : et c'en est assez pour trahir la relative modernité de son ouvrage et révéler dans l'écrivain anonyme un contemporain de La Bruyère (18).

(15) La Rochefoucauld, dont l'auteur du *Discours* semble par ailleurs s'être souvent inspiré, ne l'emploie jamais dans ses *Maximes*.

(16) Cette particularité du style de La Bruyère méritait d'être signalée dans l'excellente *Histoire de la Langue française*, de Ferdinand Brunot, où il est dit un peu trop sommairement qu'il n'y a — à ce propos — « rien à tirer des textes » (t. IV, 2e partie, p. 702).

(17) *Essais de Lettres familières... avec... quelques remarques nouvelles sur la Langue françoise; ouvrage posthume de M. l'abbé Furetière;* Bruxelles, J. Léonard, 1694, in-12, pp. 251-252.

(18) On peut remarquer, dans les *Caractères* et dans le *Discours*, quelques affinités d'idées, quelques expressions analogues (qu'il s'agisse ou non de réminiscences). Comparez par exemple : « Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition. » (*Du Cœur.*) — « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! » — Et encore : « Les passions tyrannisent l'homme, et l'ambition suspend en lui les autres passions. » (*Des Biens de fortune.*) — « L'amour est un tyran qui ne souffre point de compagnon... L'on n'est capable que d'une grande passion. »

La pensée XLIX du chapitre *De l'Homme* (« Il y a un temps où la raison n'est pas encore... » jusqu'à « ... ces temps néanmoins sont la vie de l'homme ») pourrait bien avoir inspiré cette réflexion du *Discours :* « La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte

Ainsi donc, toutes les preuves, logiques et philosophiques, intérieures et extérieures, concordent et se fortifient mutuellement. De tout cela, deux convictions, mieux, deux certitudes se dégagent. Négative, l'une : — Pascal n'est point l'auteur du ***Discours sur les passions de l'amour*** (ce qui ruine du même coup tant d'hypothèses aventureuses, suggérées par la prétendue authenticité pascalienne du *Discours*). Positive, l'autre : le *Discours,* — que ce soit là une œuvre « de bonne foi », un *jeu de maximes,* ou un simple pastiche, — ne saurait appartenir qu'au déclin du XVIIe siècle ou aux toutes premières années du siècle suivant : à cette période crépusculaire de l'âge classique, où la préciosité refleurit et, dans les salons, sous l'empire de la femme, le cartésianisme mondain fait brèche et s'étale.

MANLIO DUILIO BUSNELLI.

depuis la première entrée au monde; pour moi, je ne voudrais la compter que depuis la naissance de la raison. » Au même endroit, La Bruyère écrit que la raison est « ralentie par les années »; et l'auteur du *Discours* dit également, en parlant des passions : « Il semble qu'elles se ralentissent avec les années. » Au paragraphe suivant, La Bruyère affirme que « les enfants... sont déjà des hommes »; et l'anonyme, dans la réflexion citée, a l'air de lui répondre, en affirmant au contraire qu'« un enfant n'est pas un homme ».

LA POLITIQUE DE GUERRE DE BISMARCK

Bismarck, si génial qu'il fût, était l'homme de son temps, de sa caste et surtout de sa situation personnelle. Dans la limite où celle-ci le lui permit, il resta toujours imbu des passions et des préjugés d'un *junker* et d'un grand propriétaire. Il débuta dans la vie politique comme député d'extrême droite, et Vincke, lui répondant, en avril 1849, dans la seconde Chambre prussienne, qualifia ses opinions « d'antédiluviennes ». Tandis que les partis de gauche (auxquels appartenait la majorité du peuple allemand) s'élevaient au-dessus du particularisme dynastique, Bismarck et ses amis se disaient avant tout Prussiens. Il approuva donc Frédéric-Guillaume IV d'avoir refusé la couronne impériale, mais « l'humiliation » d'Olmutz (27 nov. 1850) modifia plus ou moins les sentiments des membres du parti conservateur prussien et en particulier inspira à beaucoup d'entre eux de la haine pour la Russie. Quand on vit approcher la guerre entre celle-ci et les puissances occidentales, le groupe du *Wochenblatt* projeta de supprimer l'empire des Tzars en annexant sa partie Nord-Ouest à la Prusse et à la Suède et en coupant le reste en deux tronçons inoffensifs (Grande Russie et Ukraine). Pour arriver à ce résultat, il préconisait l'alliance anglaise et comptait que le succès serait tel que la Prusse deviendrait d'emblée la grande puissance de l'Europe; le prince Guillaume (le futur empereur) avait des idées se rapprochant de celles-là; il exprimait avec netteté la crainte que la Prusse n'eût à faire les frais de l'alliance russe (1). Bismarck ne partagea pas ces façons de

(1) Matter, *Bismarck*, I, 369.

voir; ministre de Prusse auprès de la Diète de Francfort depuis juillet 1851, il y luttait contre les prétentions de l'Autriche et concevait une aversion croissante contre cette puissance; il conservait au contraire pour la Russie les sentiments qui étaient en honneur avant Olmütz :

La Prusse n'a aucun motif d'entrer en lutte avec la Russie, écrivait-il au prince Guillaume le 4 mars 1854; participer à sa défaite ferait naître un désir de revanche chez les Russes... Nous jouerions le rôle de vassal... La peur de la France nous contraindrait à être son allié très obéissant (2).

Cette aversion pour l'Autriche, le prince Guillaume devenu régent commençait à la partager; elle le faisait hésiter vers mars 1859, au moment où l'on voyait arriver la guerre d'Italie :

Laisser écraser l'Autriche, écrivait-il au prince Albert, n'est-ce pas s'exposer à partager son sort plus tard? et d'autre part, lui assurer la victoire en l'assistant en loyal confédéré, n'est-ce pas travailler, aux dépens de la Prusse, à la consolidation de la suprématie autrichienne en Allemagne (3)?

Bismarck, à ce moment, eût voulu que l'on extorquât à l'Autriche son consentement aux avantages convoités par la Prusse :

Ma pensée, a-t-il écrit dans ses *Gedanken* (I, 282) était d'armer, mais en même temps de faire présenter à l'Autriche un ultimatum lui demandant d'accepter nos conditions dans la question allemande, sinon on l'attaquerait.

Le 12 mai suivant, il exprimait sous une autre forme la même pensée :

Je vois dans notre situation fédérale un mal qui ronge la Prusse et qu'il faudra guérir tôt ou tard par le fer et le feu (4).

Mais déjà à cette époque, Bismarck ne concevait la rupture avec l'Autriche que comme quelque chose de mo-

(2) Matter, *Bismarck*, I, 375.
(3) Matter, *Bismarck*, I, 461.
(4) Matter, *Bismarck*, I, 457.

mentané : dès que le point litigieux avec elle aurait été réglé, on devrait conclure de nouveau une alliance solide avec elle (5).

Ses avis n'ayant pas été alors suivis, Bismarck continua à méditer sur les moyens d'arriver au but et, vers octobre 1861, abandonnant une partie de ses opinions conservatrices, écrivit à Guillaume (devenu roi depuis janvier) que le seul remède paraissait consister dans la création « d'une représentation nationale du peuple allemand auprès du gouvernement fédéral ». Mais s'il était disposé à faire cette concession au nationalisme allemand, il restait aussi hostile aux Polonais : « Tout succès du mouvement national de Pologne est une défaite pour la Prusse, écrivit-il le 25 novembre 1861; entre nous et les partisans du rétablissement de la Pologne, il n'y a pas de paix possible. » Ces sentiments devaient naturellement lui faire prendre parti contre le soulèvement polonais de 1863, mais il considéra cependant l'attitude qu'il fit prendre à la Prusse dans cette circonstance comme un service rendu à la Russie et, dans ses *Gedanken* (I, 275), il établit ainsi qu'il suit le bilan des relations russo-prussiennes:

En nous infligeant l'humiliation à Olmutz, Nicolas se paya largement des services qui nous avaient été rendus en 1813 et plus tard; par ceux que nous rendîmes à la Russie pendant la guerre de Crimée et pendant le soulèvement polonais, nous devînmes largement créditeurs à son égard.

Alexandre II avait, en effet, été si satisfait de l'attitude de la Prusse, qu'en août 1863, par une lettre autographe, il offrit de transformer en alliance contre l'Autriche la convention conclue en février contre les insurgés polonais, mais la Prusse refusa, et comme, peu après, le Tsar « se montra sensible » à la mutilation du Danemark, Bismarck y vit « la preuve de combien les prétentions russes avaient cru au delà de l'égalité et exigeaient la

(5) H. Friedjung, *Der Kampf um die Vorherrschaft*, I, 29, *Riezler-Festschrift*, 409.

subordination ». Cette appréciation, courante parmi les patriotes allemands à cette époque, était fort injuste, car la Prusse, en restant neutre en 1854 et en 1863, n'avait fait que respecter le *statu quo*, devoir de bon voisin à l'égard d'un Etat qui l'avait si généreusement défendu en 1806 et en 1813, tandis que la spoliation du Danemark menaçait la liberté de passage du Sund, l'un des deux « évents » par lesquels respire la baleine russe, et dont elle devait jalousement exiger le maintien entre les mains d'un *petit Etat* ami. Alexandre II, ayant toléré cette spoliation, Bismarck travailla à lui en extorquer une autre : le 9 avril 1866, il fit présenter à la Diète de Francfort un projet de Parlement allemand élu par le suffrage universel, ce qui, suivant l'expression de Schweinitz, le plénipotentiaire militaire prussien auprès du Tzar, devait constituer « la base d'une république allemande » ; Schweinitz s'efforça néanmoins de prouver à Alexandre II « qu'en sa qualité d'ami fidèle de la Prusse monarchique » il devait approuver ce projet : « Malgré tout ce que vous m'avez dit, lui répondit le Tsar, je ne peux changer d'avis : la convocation d'un Parlement est une mesure révolutionnaire et dangereuse. Si vous saviez comme de tous côtés on me presse! C'est un haro général contre Bismarck; on le croit capable de tout. Les souverains allemands se voient déjà en pensée tous médiatisés. » Alexandre II se rendait bien compte que « la Prusse croyait ne pouvoir atteindre son but que par la guerre », et quand survinrent les difficultés au sujet de la démobilisation, il dit : « C'est Bismarck qui a provoqué ces nouvelles complications (6). » Elles conduisirent à la guerre déclarée le 15 juin 1866.

On s'attendait partout à ce que la lutte ne produise que des résultats indécis; mais, dès les premiers combats, se révéla la supériorité que le fusil à aiguille donnait aux troupes prussiennes, qui seules en étaient armées. Le « coup de tonnerre de Sadowa » acheva de démontrer que l'intervention de neutres pouvait seule sauver l'Autriche et ses alliés de l'écrasement. De l'un

(6) Schweinitz, *Denkwürdigkziten*, I, 214.

de ces neutres, la Grande-Bretagne, l'Autriche n'avait rien à espérer, le gouvernement anglais ayant laissé entendre que le résultat de la guerre, si elle restait localisée, lui était indifférent. La France et la Russie ne pouvaient avoir les mêmes sentiments. L'Autriche leur avait demandé leur appui dès le commencement des hostilités. Elle réclama le 4 juillet l'exécution d'une convention qu'elle avait conclue le 12 juin avec Napoléon et par laquelle elle lui cédait la Vénétie pour qu'il la transmette à l'Italie, sous condition que celle-ci cesse de prendre part à la guerre. Une note du *Moniteur* du 5 juillet révéla l'existence de ce traité et ajouta que l'Autriche avait accepté la médiation de Napoléon III.

Gortchakov avait proposé que les trois puissances adressent à la Prusse une note identique.

La médiation de Napoléon faisait connaître qu'il s'engageait dans une autre voie et Drouyn de Luys l'annonça le 6 à Talleyrand, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, le chargeant en même temps de demander si « la Russie serait prête à soutenir par la force des armes les conclusions de la note dont il s'agissait ». Le soir, l'acceptation de la médiation par la Prusse arriva à Paris. Mais Alexandre II, ayant appris le rejet de la proposition de Gortchakov, comprit que Napoléon III voulait négocier à ses dépens et se résigna à féliciter Guillaume de ses succès (8 juillet).

Depuis le 3 juillet, Napoléon négociait avec Goltz, l'ambassadeur de Prusse. Il n'en fit rien connaître à la Russie. Ce silence significatif décida Gortchakov à répondre évasivement le 12 à la question posée par Talleyrand le 6 ou le 7: « L'idée d'un recours aux armes, lui déclara-t-il, ne peut être utilement examinée en ce moment. » Pour savoir les intentions d'Alexandre II, Talleyrand l'avait fait sonder par la grande-duchesse Marie de Lenchtenberg. Le 13, elle envoya à Talleyrand le billet suivant:

Il serait fort désirable que Napoléon écrivît directement à Alexandre. Le temps presse; Alexandre, qui a le sincère

désir d'aller d'accord avec la France, veut connaître *clairement* les idées de l'empereur des Français au sujet de la reconstitution de l'Allemagne. On trouve naturel que la Prusse victorieuse soit avantagée et, dans tous les cas, on préfère une Prusse puissante à une Autriche puissante. Il s'entend qu'il n'est pas désirable de voir disparaître les petits pays allemands.

Ce billet faisait connaître à Napoléon III les intentions d'Alexandre. Elle offraient le moyen le plus sûr de résoudre honorablement (et même probablement avantageusement) le problème qui se posait. Mais notre empereur était convaincu que l'unité allemande se ferait tôt ou tard et que le plus habile était de chercher à vendre son consentement à ce qu'elle se fasse. Il ne fit donc aucune proposition à la Russie et affecta d'approuver les pensées d'agrandissement de la Prusse sans lui demander en même temps de compensations, à la grande surprise de Bismarck qui s'attendait à cette demande. Le premier ministre prussien, quoi qu'aient écrit ses thuriféraires, s'était embarqué dans sa grande entreprise un peu à la légère. Il n'avait pas suffisamment pesé, quand il poussa à la guerre avec l'Autriche, quelle serait lors de la lutte l'attitude des trois autres grandes puissances. Sans doute un de ses atouts, le fusil à aiguille, avait rendu plus qu'il n'en espérait, et il en était de même de l'armée prussienne et de son chef Moltke, mais l'Angleterre semblait devoir rester *plus neutre* qu'on ne l'avait prévu, Napoléon III était énigmatique et son passé garantissait d'ailleurs qu'on ne pouvait avoir confiance en sa parole. Quant à Alexandre II, il n'avait pris aucun engagement et Bismarck avait même fait rejeter ses propositions d'alliance en 1863, et cela pour la raison qui fit que Napoléon s'abstint en 1866 de rechercher l'alliance russe: en la contractant, on risquait de s'attirer l'hostilité de l'Angleterre. Mais la guerre de 1866 allait révéler quel profond désir de rester neutre possédait le peuple anglais. Par suite, tant que la Prusse, qui était en guerre avec la moitié de l'Allemagne et avec l'Autriche, n'aurait pas

conclu un traité avec la Russie, ou avec l'Autriche ou avec la France, elle resterait exposée à une alliance de ces trois puissances sans autre appui que celui de l'Italie qui venait d'être battue à Custozza (24 juin) et allait l'être à Lissa (17 juillet). Le plan de Bismarck était de négocier avec Napoléon jusqu'à ce que l'Autriche eût fait la paix avec la Prusse. Avant l'événement, il avait compté que la Russie ne traiterait pas avec l'Autriche et la France. Il avait si peu d'inquiétude sur ce point qu'il laissa Guillaume garder auprès de lui Schweinitz, qui fournissait des renseignements si sûrs, étant bien plus de l'intimité du tzar que l'ambassadeur Redern. Ce n'est que le 7 que Schweinitz reçut l'ordre de retourner à Saint-Pétersbourg. En dépit des bonnes intentions du tzar, si une alliance austro-russo-française avait été conclue pour que la constitution germanique ne subisse d'autre changement que la sortie de l'Autriche et pour que le Schleswig soit restitué au Danemark (conditions que le tzar eût certainement acceptées), la Prusse (et par suite Bismarck) était perdue. En effet, les militaires, Guillaume et Moltke en tête, voulaient imposer à l'Autriche des conditions de paix que celle-ci déclarait inacceptables. Si les trois puissances exigeaient le rétablissement du *statu quo ante* modifié comme il est dit ci-dessus, une guerre terrible s'engagerait dans laquelle la Russie porterait et recevrait les coups les plus durs. Au bout, il y avait probablement la défaite prussienne, car sur les neuf corps d'armée prussiens, quatre devaient être laissés à Prague pour contenir l'armée autrichienne. On ne pouvait espérer avec cinq corps d'armée vaincre à la fois les armées françaises et russes qui pouvaient d'ailleurs, avant de rencontrer les corps prussiens, largement envahir le territoire prussien, entièrement dégarni. *C'est probablement dans les jours d'angoisse qu'il vécut du 5 au 26 juillet que Bismarck comprit que le danger qui menaçait la Prusse était la coalition austro-russo-française* dont il a si souvent parlé après 1879. Le 23, il était à bout de forces et de patience, a-t-il écrit dans ses *Pensées et Souvenirs,* et il

aurait eu ce jour-là une scène terrible avec Guillaume. Lenz (*Zud Kritik der « Gedanken »*, p. 133) et Matter (*Bismarck*, II, 485) disent, il est vrai que c'est un « roman » inventé par Bismarck pour se faire valoir. Cette discussion était en tout cas bien dans la situation et le récit qu'en fait Bismarck n'est probablement inexact que par sa date et par quelques exagérations (R. Pahncke, *Die Parallel-Erzählungen Bismarcks;* W. Busch, *Der Kampf um den Frieden, apud Historische Zeitschrift*, 92, p. 419). Le 24 au matin, arriva un télégramme de Redern annonçant qu'Alexandre réclamait la réunion d'un Congrès. Bismarck adressa alors au roi un mémoire où il disait qu'outre ce télégramme, on en avait reçu un autre portant que Gortchakov voulait connaître à l'avance les conditions de paix; Napoléon avait, il est vrai, dit à Goltz que non seulement « il laisserait annexer 4 millions d'habitants de l'Allemagne du Nord, mais même conseillerait de le faire, et *n'avait pas parlé jusqu'alors de compensations pour la France,* mais étant donné ses fluctuations pendant les dernières semaines et la pression de l'opinion publique française, il n'était que trop à craindre que les concessions actuelles ne fussent pas transformées en réalités et qu'un nouveau changement se produisît ». Bismarck demandait donc la permission de conclure avec l'Autriche, sans rompre si elle refusait quelques milles carrés ou quelques millions. Guillaume y consentit le 25 et les préliminaires de paix avec l'Autriche furent signés le 26. Ils tiraient la Prusse du danger où Bismarck l'avait mise. Ce dernier revint de Bohême avec une vision plus claire de cette vérité: il est bon d'éviter la guerre.

Fut-il amené à ce sentiment comme son roi par l'horreur du champ de bataille de Sadowa? Il ne l'a jamais dit, quoiqu'il ait avoué, en 1877, se sentir « l'âme triste » d'avoir fait « beaucoup de mal » et d'avoir « fait tuer » 80.000 hommes. Mais il est plus probable que c'était surtout parce qu'il avait compris qu'il est sage d'éviter des situations aussi dangereuses que celle où il s'était trouvé en juillet 1866. Il a souvent parlé des erreurs

par lesquelles Napoléon est arrivé à sa chute; il ne peut y avoir de doute qu'il se promit d'éviter un pareil sort en ne se mettant pas de nouveau dans un tel danger. Enfin, la guerre lui avait fait découvrir un rival, Moltke, le chef du parti militaire: jusqu'en juillet, il n'y avait jamais eu de rivalité entre Bismarck et Moltke, elle était née de la diversité de leurs avis dès le commencement de la campagne et avait pris une importance décisive entre Sadowa et Nikolsburg. Bismarck avait pu rêver de devenir le seul conseiller de la Couronne; il savait désormais qu'il y en aurait deux. En temps de paix, Bismarck était le plus écouté, mais en temps de guerre, les rôles se renversaient. L'aversion de Bismarck contre Moltke a surtout été visible après 1870, mais elle a commencé à exister et à influencer Bismarck dès juillet 1866.

L'affaire du Luxembourg, survenue au commencement de 1867, montra Bismarck cherchant à maintenir la paix, même au prix de concessions. Il offrit de donner satisfaction à Napoléon III dans la mesure du possible; il ne prit une attitude moins conciliante que sous la pression d'attaques parlementaires; lorsque Moltke réclama des mesures diplomatiques ou militaires pour répondre aux armements français, il s'y refusa. Il a, par la suite, raconté souvent qu'en 1867, lors de cette affaire, il avait dit à Guillaume: « Je ne conseillerai jamais à Votre Majesté de faire la guerre immédiatement sous prétexte que plus tard, quand l'adversaire se sera armé, il la commencera. » (7).

Simultanément, en avril 1867, Bismarck se déclara prêt à conclure l'alliance austro-prussienne qui lui paraissait la plus naturelle pour la Prusse parce qu'elle favorisait les progrès du germanisme et, *étant la mieux vue de l'Angleterre*, pouvait compter plus ou moins sur son appui. C'est à un émissaire de Hohenlohe, le premier ministre bavarois, qu'il en fit l'aveu. Hohenlohe avait eu l'idée de conclure une alliance tripartite Prusse-Autriche-Bavière; avant d'en faire la proposition à Beust, le premier ministre autrichien, il envoya Tauff-

(7) *Gedanken*, II, 178; Blum, *Pers. Erinn.*, 227.

kirchen sonder Bismarck. A la grande surprise de l'émissaire, Bismarck répondit à celui-ci:

Depuis la paix de Prague, la Prusse désire rétablir avec l'Autriche des rapports amicaux conformes à leurs intérêts et à leur passé. Ce vœu est encore fortifié par un motif spécial: le maintien de la paix. En cas d'alliance avec l'Autriche, je suis prêt à lui donner des garanties, et cela pour toute la Monarchie, les provinces non allemandes comprises et par conséquent surtout du côté de la Turquie. Le pacte serait conclu pour une durée à convenir, de une à trois années, mais du côté de l'Italie, il serait sans limite de temps. Je désire remplacer l'alliance italienne par l'alliance autrichienne. Je souhaite en un mot la reconstitution de la Sainte-Alliance au profit de la paix européenne. Je crois être sûr de l'Angleterre et de la Russie pour un plan de ce genre, qui naturellement n'est pas exécutable sans la participation de l'Autriche (8).

Tauffkirchen alla ensuite sonder Beust, mais se heurta à un refus: il craindrait qu'une telle alliance détermine la France à faire de grands efforts militaires qui, grâce à l'aide de l'Italie, pourraient lui procurer la victoire; et puis, ajoutait-il, l'Autriche a été récemment l'alliée de la Prusse contre le Danemark et cette expérience a mal fini.

En août 1867, une maladresse de Napoléon III vint améliorer la situation de la Prusse: Alexandre II étant venu à Paris, notre empereur ne trouva pas un instant pour causer avec lui de la politique qu'ils suivraient. Le tsar en fut irrité; le coup de pistolet de Berezowski et la manifestation de M. Floquet ayant augmenté son mécontentement, il revint en Russie plein de haine contre Napoléon et contre la France. Sous l'influence de ce sentiment, étant à la chasse à Koltuschi avec Reuss et Schweinitz le 4 mars 1868, il leur promit qu'en cas de guerre franco-allemande, éventualité considérée comme vraisemblable, il réunirait en Pologne une armée de 300.000 hommes dès que l'Autriche ferait mine d'inter-

(8) *Riezler-Festschrift*, 405.

venir activement contre la Prusse (9). Aucun acte ne fut signé; sur l'initiative de Bismarck, il fut donné peu après à cet engagement la forme d'une promesse verbale des souverains se promettant réciproquement leur appui dans le cas où l'un d'eux serait attaqué par *deux* puissances. Aucune limite de temps ne semble avoir été fixée à cette promesse; les éventualités susceptibles de la faire jouer n'avaient pas été délimitées (10). Aux plaintes que fera plus tard Alexandre II au sujet de l'Allemagne, Gortchakov répondra: « Votre Majesté eût dû conclure un traité par écrit. » Il n'est pas sûr que Bismarck eût été, plus qu'en 1863, disposé à en signer un; il semble en effet avoir espéré que l'Angleterre l'aiderait contre nous, à cause des anciens traités par lesquels elle avait garanti à la Prusse ses possessions sur le Rhin. Il écrira le 24 septembre 1886: « L'Autriche serait-elle assez folle pour compter sur l'Angleterre... qui la laisserait ensuite en plan? Comme nous en 1870! » (11). Cette accusation d'abandon en 1870 a été proférée plusieurs fois par lui.

Pendant les années 1868 et 1869, Bismarck put poursuivre sans difficulté sa politique pacifique. Assurément, le sentiment était général dans l'Allemagne du Nord et assez répandu dans celle du Sud que l'on devait chercher à réunir dans une même Confédération les deux Allemagnes, qui n'avaient plus de commun que l'Union douanière, mais Bismarck objectait que la Confédération devait se former sans guerre, car la résistance des trois Etats de l'Allemagne du Sud (ou même simplement de l'un ou de deux d'entre eux) pouvait être appuyée

(9) Schweinitz, *Denkwürdigkeiten*, I, 264 et 265.

(10) La promesse dut être renouvelée ensuite chaque fois que Guillaume et Alexandre se rencontrèrent. Albert Helms (*Bismarck und Russland*) a écrit: « Au printemps 1868, une convention verbale fut conclue à Ems... » et il en indique ce qu'il croit qu'elle a contenu. Il est probable que c'est le résultat d'une erreur de sa part; en tout cas son renvoi (Brandenburg, Bd. II, S. 321) est faux. La seule précision que donne Schweinitz est celle-ci:

« Le 10 avril 1868, revenu de Berlin, je fus reçu par le tsar... Avec plus de précision que précédemment, il me déclara que si la Prusse était menacée par deux puissances, il mettrait sur pied une armée. Je lui répondis que c'était juste ce que le roi avait désigné comme condition de la prestation correspondante. » (*Loc. cit.*, I, 245.)

(11) *Grosse Politik*, IV, 273.

par la France et l'Autriche. L'union se fera, disait-il, peut-être dans un an, peut-être dans cinq, peut-être dans dix (12). Mais il y avait des impatients et le kronprinz en était. Le 27 septembre 1868, il déclara à Schweinitz: « Je veux porter la couronne impériale et je la porterai. » « Très bien, lui répondit l'attaché, mais à condition de ne pas l'acheter par des concessions aux peuples de l'Allemagne du Sud, qui désirent des institutions suisses. » (13). Les nationaux-libéraux, le groupe de gauche de la majorité dans le Reichstag, avaient les mêmes sentiments et la même impatience. Le 24 février 1870, Lasker, l'un d'eux, demanda l'entrée du grand-duché de Bade dans la Confédération de l'Allemagne du Nord. Bismarck, surpris, s'y opposa. Le 1er mars suivant, il fit expliquer par Busch dans les journaux ce qu'il n'avait pu dire que d'une façon voilée au Reichstag.

Mes principaux motifs sont les suivants: l'admission de Bade agirait sur le roi de Bavière comme une pression et serait donc inquiétante; il faut aussi tenir compte de la situation en France, du développement constitutionnel qui s'y produit et qui est de toute manière encouragé de Berlin, car il nous promet la paix et ne doit donc pas être exposé à une gelée de printemps. Le club de la rue de l'Arcade s'attend à un événement en Allemagne. Napoléon est jusqu'à présent bien disposé, mais c'est une girouette. Nous pouvons soutenir une guerre avec la France et vaincre, mais quatre ou cinq autres en résulteraient; ce serait folie ou même crime d'employer ce moyen, si l'on peut réussir par la paix. Il peut se produire des situations militaires ou révolutionnaires en France, où le métal est actuellement cassant. Dans mon discours, il y avait un grand progrès... la déclaration que nous n'adhérons, ni à l'opinion autrichienne qu'il n'est pas loisible à toute l'Allemagne du Sud d'être admise dans la Confédération du Nord, ni à l'opinion de la France qu'un Etat du Sud ne peut le faire isolément (14).

(12) Busch, *Tagebuchblætter*, I, 4. D'autres sources mentionnent cette déclaration antérieurement.
(13) *Schweinitz*, *loc. cit.*, I, 245.
(14) Busch, *loc. cit.*, I, 7.

Mais l'évidence que le désir de l'union des deux Allemagnes devenait une force capable de tout emporter avait fait réfléchir Bismarck. Il se résigna à se mettre à son service. C'est en février qu'il commença à faire progresser clandestinement la candidature Hohenzollern (15), et Busch, plus tard, nota ainsi ses explications sur sa volte-face (16):

La patience et la circonspection avaient jusqu'alors marqué tous ses pas, mais à partir du commencement de 1870, une autre politique se recommanda. L'Allemagne était maintenant suffisamment raffermie et prête pour des combats heureux; d'autre part, Bismarck s'était entre temps fermement convaincu que le nouveau gouvernement constitutionnel à Paris ne pouvait plus longtemps retarder l'attaque contre le voisin de l'Est. L'adversaire devenait peu à peu plus fort militairement et les alliances qu'il ambitionnait paraissaient proches de la conclusion. L'attente qui, jusqu'alors, avait augmenté l'espoir, devenait maintenant évidemment dangereuse. Il s'imposait donc à un homme d'Etat allemand de lui substituer une politique de progrès.

Dans cette énumération des causes qui le décidèrent à provoquer Napoléon, Bismarck passe à dessein celle qui fut peut-être la principale: le désir de profiter de l'appui offert avec tant de confiance par le tsar sous condition d'un appui identique le cas échéant. Celui des deux qui profiterait de la promesse de son partenaire, n'ayant plus besoin de celui-ci, pourrait se dispenser de lui rendre la contrepartie. C'est ce que fera Bismarck, mais comme une pareille fourberie est fort laide, il a toujours gardé le silence sur ce que la Prusse avait dû à la Russie; on n'en a connu le détail avec précision que par Schweinitz.

Napoléon III ne s'était pas rendu compte de l'alliance russo-prussienne. Quand il déclara la guerre en juillet 1870, il comptait sur l'appui de l'Autriche; l'attitude de la Russie rendit vaine cette espérance. Bismarck dissi-

(15) Matter, *loc. cit.*, III, 21.
(16) *Bismarck u. sein Werk*, 79.

mula d'ailleurs aussi longtemps que possible cette alliance russe « qui lui avait été offerte sans qu'il l'ait demandée (17) ». Connaissant la haine d'Andrassy pour la Russie, il lui fit même dire le 23 juillet par Schweinitz: « Si l'Autriche aidait la France, elle tomberait dans sa dépendance en cas de défaite de l'Allemagne avant que l'alliance russo-allemande soit conclue ». Une partie de la vérité fut révélée peu après par le tsar: « d'un ton *impérieux*, il dit au comte Chotek (l'ambassadeur autrichien) qui revenait de Vienne: « Si je mobilise, vous pouvez être sûrs que ce ne sera pas contre la Prusse. » Cette déclaration est, certes, ce qui empêcha « les sentiments belliqueux » de François-Joseph contre la Prusse de se manifester aussitôt. Il se résigna à attendre les victoires françaises avant d'intervenir. Mais Beust avait une telle crainte de Bismarck qu'après nos premières défaites, il fit sonder la Russie au sujet d'une médiation austro-russe pour nous obtenir « une paix modérée »; il laissait entendre que, pour y arriver, il était prêt à renoncer aux conditions imposées à la Russie au traité de Paris. Alexandre II repoussa rondement la proposition. « Il n'y a jamais eu de plus grand fiasco diplomatique que celui que vient de subir Beust sur toute la ligne », nota le 12 septembre Béla Orczy, le référendaire hongrois au Ballplatz (18). Il n'en est pas moins certain que, sans la fidélité d'Alexandre II à remplir sa promesse, l'alliance austro-russo-française allait se faire. En 1866, c'est nous qui n'en avons pas voulu; en 1870, ce fut la Russie.

EMILE LALOY.

(17) Schweinitz, *loc. cit.*, I, 350.
(18) Wertheimer, *Andrassy*, I, 526.

LE CHEMIN QUI NE VA NULLE PART[1]

—

DEUXIEME PARTIE

Cette sieste n'a pas été du vrai sommeil, — elle ne dort jamais en plein jour, — mais un alanguissement, une sorte de torpeur où flottait en elle l'idée de cette étrange rencontre. Elle ouvre les yeux. Le bruit d'eaux rapides d'une rivière toute proche, et, par-delà les fenêtres sans vitres dont elle a relevé les stores, ce tremblement de cristal rose: montagnes à l'horizon, ciselées, découpées, incroyablement roses sous le bleu violent du ciel, comme suspendues dans l'azur. Et ces longues pierres plates toutes blanches de l'autre côté de la rivière? Le consul lui avait dit: « C'est un cimetière kurde. »

Pendant le déjeuner au champagne, somptueusement servi dans de la vaisselle d'argent ciselée à l'orientale, avec tous les raffinements d'Europe, pendant que les gazelles familières aux colliers bleus tournaient autour de la table, que les pankhas s'agitaient rythmiquement au plafond, Sir Edward lui a demandé:

— Voudrez-vous monter à cheval après le thé, madame? Sachez que tout ce que vous pourrez désirer ici sera fait.

— Avec joie... Merci de cette belle promesse!

A six heures ont été amenés dans la cour deux pur sang arabes. Ils sont partis, à travers l'oasis, parmi les parfums de fleurs d'oranger, ils ont suivi la rivière jusqu'à un village où des hommes, accroupis sur des lits

(1) Voyez *Mercure de France*, nº 869.

de bois, fumaient le narghilé devant un café près de l'eau, s'inclinaient devant le maître qui passait.

— Traverserons-nous la rivière à gué?

Les chevaux deviennent nerveux. Nicole n'osera jamais avouer sa crainte. Il la regarde:

— All right!

La rivière est large, le courant très fort. Nicole se sent prise de vertige, elle s'aperçoit qu'elle ne parvient plus à retenir son cheval... Déjà, Sir Edward a pris la bride, le cheval ne renâcle plus. Ils traverseront ainsi. Elle éprouve tant de calme sécurité près de cette force sûre...

Vingt-quatre heures devait durer l'arrêt dans l'oasis. Cinq semaines elle est restée... Fantaisie merveilleuse!

L'homme voulait garder dans sa maison la « dear little thing » retrouvée. Facilement, il persuada au consul qu'un long repos était nécessaire. Celui-ci, bon vivant, amateur de confort, l'appréciait à sa valeur après les dures étapes au désert. Il se prélassait dans les larges fauteuils de cuir rouge, buvait des whisky-soda, fumait sa pipe. Mais un jour, rappelé par télégramme, il avait dû partir. Son collègue de Baghdad l'emmenait en tournée.

Elle, elle ne savait plus, ne s'étonnait plus... Elle plongeait dans ce courant nouveau. Elle acceptait ce que lui offrait l'Imprévu.

Et, comme un fleuve de joies fortes qui emporte tout, ont coulé les jours.

Dans la voiture qui les ramène le soir, d'une randonnée lointaine, sous cette constellation en forme de grappe brillante accrochée, très bas, à l'extrémité de la voûte du ciel, il s'abandonne un instant. Il la tient blottie dans ses bras, confiante, alanguie. Le grand silencieux, il parle:

— Votre présence! Seulement votre présence. Est-ce possible? Vous, douceur, « my little one », douce comme de la soie, vous, récompense que j'ai toujours attendue.

» La richesse, que m'importait? J'ai deux fois tout

perdu, deux fois recommencé. Une seule chose est vraie: il n'y a pas d'impossible. Et le monde est ouvert. J'étais toujours seul, vous savez. Les femmes? Pourquoi s'embarrasser longtemps des femmes? Mais il y a eu vous, petite douceur, vous qui ne ressemblez à aucune autre femme. »

Souvent, à l'aube, elle l'accompagnait à cheval jusqu'à ses terrains du désert. Parmi d'arides escarpements noirâtres, elle a vu jaillir du sol pierreux, couler en minces suintements, ce pétrole, source de convoitises des peuples. L'air était imprégné de cette odeur mauvaise de lampe renversée! Là, à l'état naturel, sorti de la terre, elle en a compris la puissance, mieux qu'auprès des puits déjà exploités, aux arbres de fer montant vers le ciel. Et il semblait aussi à Nicole être plus près de sa force à lui, le roi de ces déserts aux trésors disputés.

Mais de brusques accès de violence sauvage, despotique, le secouaient. Un soir, un de ses amis de Baghdad, officier, son meilleur camarade de guerre, était venu dîner à l'oasis. Gaieté, insouciance, du champagne, des souvenirs évoqués. Le soir, on avait demandé à Nicole de chanter. Elle fredonne une vieille chanson française de son enfance: « Rose, la jolie rose du rosier blanc. » L'officier la complimente. Elle voit le visage de Sir Edward décomposé, crispé de jalousie. Elle a peur. Elle dit:

— Je ne chanterai plus. Je suis un peu lasse. Bonsoir.

Et, très vite, elle remonte à sa chambre.

Trois jours après, l'officier télégraphie pour annoncer qu'il reviendra en avion. Sir Edward, très pâle:

— C'est pour vous qu'il revient. Il était pourtant mon ami, mon frère. Mais je ne veux plus le voir. C'est fini. Il n'entrera plus ici.

Et, sans écouter les protestations de Nicole l'assurant qu'elle est complètement indifférente à cet homme, il quitte la pièce.

Le lendemain, elle le questionne tendrement. Son beau visage grave de médaille romaine devient méchant.

— Oui, je suis dur, inflexible, pour moi comme pour les autres. Vous seule êtes ma douceur, mon jardin

d'étoiles. Je ne veux pas que d'autres viennent chercher à vous voler.

Elle le calme, elle l'apaise par des mots qu'on dirait à un enfant.

Une nuit, on entend au loin une forte rumeur, mêlée à l'habituelle plainte des chacals du désert, de vrais cris humains. Nicole écoute. Cela vient du village kurde, de l'autre côté de la rivière. Des coups de feu espacés. Encore des cris. Nicole est debout. Le maître donne des ordres, en bas. Elle l'entend.

Elle descend.

— Tenez-vous prête, dit-il. Peut-être faudra-t-il combattre, si c'est une attaque des Kurdes. Je puis vous cacher dans un souterrain du palais.

— Me cacher! s'exclame Nicole. C'est assez peu mon genre. Je suis trop curieuse, vous savez. Je veux voir ce qui va se passer.

— Dans ce cas, voilà votre carabine. Et je vous assure que, moi vivant, ils ne vous auront pas.

Cela, au milieu des allées et venues anxieuses des serviteurs, courant pieds nus, très agités. Et cette chaude nuit, et ces étoiles, et tous les parfums ardents de l'oasis qui démentaient une possibilité de lutte tragique. Mais les coups de feu lointains s'espacèrent, petite bataille entre nomades de passage.

Rien ne fut tenté cette nuit-là contre le palais du maître.

Chaque jour apportait du nouveau. Un matin, après des heures et des heures de course au désert, ils virent surgir, au bord du fleuve, Babylone, c'est-à-dire des amoncellements de pierres, ce qu'une prodigieuse chose détruite peut avoir de plus décevant. Comment réaliser que là fut la cité immense de Sémiramis, ses tours, ses jardins suspendus?

Rien. Dans une poussière qui brûle les yeux sous l'atroce réverbération blanche, monter, descendre des éboulis de pierres, redescendre longtemps, et trouver enfin, très bas, un vestige de longue rue dont les murs sont

encore décorés d'étonnants chevaux en brique vernissée, intacts. Là seulement lui est apparue une bribe de ce que pouvaient être les splendeurs de la ville légendaire. Mais devant cette Babylone-chaos, elle a regretté les étranges ruines titaniques entrevues dans le désert d'Irak, un temple de la Lune mêlé à un géant tumulus de terre. Et ce qu'on lui a dit être la Tour de Babel, dont ce qui reste suggère encore quelque chose d'anormal, de surhumain, sorti vraiment de la nuit des âges.

Un autre jour, ils allèrent à Ctésiphon. Du désert surgit un arc formidable, dans lequel s'encadrait le ciel d'émail bleu sombre: l'entrée du palais des rois sassanides.

Tout se résume dans cet arc de pierre défiant l'équilibre, tendu vers l'azur... Solitude totale qu'anime le cri des éperviers tournoyant dans l'air chaud.

Le maître lui expliquait le luxe insensé des souverains de l'ancienne Perse. Il refaisait pour elle l'histoire des grandes dynasties détruites... Elle se sentait noyée dans l'air vibrant, plongée elle-même en un royaume d'éblouissantes visions...

Un soir, ils avaient été invités à une fête de soldats dans un camp d'une petite ville irakienne. Une vaste cour, l'obscurité piquée de torches, une musique sauvage, des cris gutturaux; Nicole et ses amis sont sur une sorte d'estrade au centre de la cour. Autour d'eux bondissent les félins danseurs, de plus en plus excités par la musique, par l'arak (cette eau-de-vie arabe qui grise rapidement), par la paie qu'ils ont reçue. C'est un peu effrayant.

L'officier lui montre un groupe de soldats à l'écart des autres, dont les cris sont différents, les visages plus fermés.

— Ce sont des Yézidis, madame. Ils appartiennent à la secte qui pratique le culte du démon. Ces Yézidis sont parqués, en grande partie, dans les montagnes, près de Mossoul, haïs, persécutés par les Musulmans. A la caserne, je suis forcé de faire veiller à leur sécurité.

Les danseurs, ivres de bruit, ivres d'arak et de hashish,

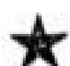
tourbillonnaient de plus en plus sauvagement, levant vers le ciel nocturne de sombres visages haletants.

Sir Edward entraîna Nicole. Il était temps de regagner l'oasis. Appuyée sur son grand bras, elle se sentait en repos, préservée de tout danger.

Elle ne pouvait plus rien souhaiter, princesse des vieux contes! D'attentifs serviteurs aux larges turbans blancs, aux pieds nus, épiaient ses moindres ordres. On prévenait ses désirs. Des chasseurs partaient dans la montagne, lui ramenaient de nouvelles gazelles vivantes, qu'elle parait de colliers comme leurs sœurs et laissait courir dans la vaste demeure. Et les fruits de l'oasis, raisins de Chanaan en lourdes grappes, oranges, grenades, dattes sucrées, agglutinées, lui étaient présentés le soir, en hommage, sur d'énormes plateaux de cuivre.

Lui, le maître de tout, la regardait avec délices, avec dévotion. Ses lentes paroles évoquaient d'extraordinaires voyages; il lui racontait aussi la vie des plantes et les mœurs des animaux sauvages. Appuyée sur ce cœur, elle sentait battre les pulsations d'un fervent amour. Il la conduisait dans ce « pays du romanesque », dangereux pays, le seul où depuis son enfance elle pût respirer à l'aise. Elle était pour lui la fée, la nymphe des forêts et des sources, plus irréelle qu'une femme. Et rien ne pouvait émouvoir davantage le cœur toujours enfantin de Nicole, pétri de songes...

Elle s'attachait à lui... Elle ne prévoyait rien, vivant dans le présent, l'immédiat de cette féerie.



Huit heures du soir sur le toit du palais arabe. Une cigogne, perchée sur une patte, surveille son nid, appelle d'un cri grinçant son compagnon, qui musait alentour, et arrive à tire d'ailes. Des martins-pêcheurs effleurent la rivière, du même bleu-vert que leurs plumes. C'est le calme du crépuscule dans l'oasis. L'odeur des orangers vient jusqu'à eux, porté par le vent faible. Les palmes bruissent mollement. Sur le vieux pont ar-

qué passe une caravane. Des étendards verts décorent le chameau de tête. Tintement des lourdes cloches de bronze.

Le Maître étend le bras :

— Votre royaume, Nicole, si vous voulez. Acceptez-vous ?

Elle écoutait, silencieuse, immobile, les mains glacées. Elle ne répondait pas à la demande précise. Le mariage. On sortait donc du domaine chimérique, enchanté. On retombait sur la terre.

Alors, une voix s'éleva du fond d'elle-même : N'accepte pas ce don splendide, cette vie offerte. Ne te donne plus totalement. Ce serait de nouveau l'effrayant amour tyrannique. Recommencer. Lui aussi serait le maître de ton cœur, de ton corps, comme l'autre, épousé dans une fièvre d'enthousiasme, l'homme qui, pendant deux années, t'a fait connaître l'exaltation totale. Souviens-toi : il te laissait un jour; le monde s'assombrissait. Tu ne comprenais plus qu'à travers lui la beauté des pays visités et la musique, et les courses dans la campagne, et tes poètes familiers. Souviens-toi ; un soir, une de tes amies discutait avec lui d'une œuvre musicale. Il brillait, la fascinait, des yeux gris levés vers elle implorant l'approbation. Jalouse tout à coup, tu les aurais tués! Ton âme de petite fille farouche, il l'avait domptée. — Oui, se souvenir, se souvenir pour ne plus recommencer — Revois le jour où un télégramme t'a appris que l'avion qui l'amenait au Maroc s'était écrasé en Espagne; revois cette horreur, ces larmes, ce vide insoutenable, et en même temps, inconsciemment, ce sentiment de délivrance. Une petite lueur de délivrance. Après des mois de déséquilibre dans le plus sombre abandon inaccepté, s'être reprise à voir les choses avec ses propres yeux, ses yeux à elle. L'obsession cessait.

En elle, des choses criaient maintenant pendant cette minute où elle voyait tout : ç'avait été abominable, inhumain, ce vide, ce gris, ce néant des jours et des nuits et des mois privés de flamme. Intolérable. Mais n'était-ce pas intolérable aussi, cette obsession d'avant, ce be-

soin total, irrassasié d'un homme (cette perpétuelle soif que la présence même n'apaisait pas)?

Quelques êtres épris sans folie, oui, pour animer les heures. Des flirts comme Hervé qui, dès le départ, avait compté si peu. Mais ne plus se ligoter à une passion définitive. Fuir ce nouveau foyer d'incendie qui, cette fois, dévasterait tout en elle, elle le prévoyait trop!

Lui, qu'elle nommait son « grand silencieux », ne s'étonnait pas de son silence. Il croyait qu'elle méditait ses paroles, déjà consentante.

— Vous me répondrez demain, *my little one*.

Le lendemain, au réveil, dans sa chambre où passent d'impétueuses hirondelles entrées par les baies ouvertes, elle a réfléchi encore :

— Cette royauté, ce serait, à la longue, des chaînes. Laisser cela à l'état de rêve incroyable, s'évader. Elle sera dure, l'évasion. Avoir découvert ce qu'est un homme dans sa force primitive d'Adam : le Chef, le Maître. Etre la reine de ce roi magnifique! L'amour dans sa totale sécurité, enfin!

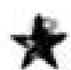
Ce débat lui faisait mal. Des larmes tombaient sur sa bouche, salaient ses lèvres.

— Que faire? Que répondre? Ce serait si bon de rester. Et pourquoi faire tant de mal à cet homme que j'aime?

Mais elle a agi comme une démente, sachant qu'il la tuerait s'il la surprenait. Elle a sauté d'une fenêtre basse du palais, pendant l'heure de la sieste où tout dort. Elle glisse le long des murs au-dessus de la rivière. Jamais elle n'oubliera le contact chaud, rugueux, à sa main, à sa joue, de ce mur de pisé contre lequel elle se colle. Elle s'est mêlée aux gens d'une caravane pour franchir le pont, elle est allée droit au bazar, ce bazar kurde qui lui a toujours été défendu par Sir Edward.

Une vieille auto pleine d'hommes irakiens entassés là dedans. Elle a payé une petite somme d'argent, demandant qu'on lui fasse une place.

Elle, la reine de l'oasis, elle s'est enfuie comme une pauvresse.



Passé la frontière persane avant Kasr-Chirin; elle s'est sentie vraiment évadée. Et tout alors a sombré dans une détresse sans limite.

Hagarde, elle ne savait plus lire en elle-même, elle se reprochait sa folie. Elle savait que « le grand silencieux » ne pardonnerait jamais, que même si elle le cherchait maintenant à revenir vers lui, il la repousserait comme une démente. Et Téhéran, les projets de séjour chez Muriel, c'était fini maintenant. Elle ne voulait plus aller retrouver ses amis. Quelque chose en elle se révoltait contre tout.

Elle ne voyait pas la route. Devant ses yeux en larmes se brouillaient les touchantes ruines de Kasr-Chirin, la ville qu'un empereur persan, amoureux de la chrétienne Chirin (1), avait pour elle fait construire.

Se brouillaient aussi la haute muraille montagneuse, les tournants, les lacets abrupts, les villes traversées. Et la nuit, elle la passa dans la cour d'un caravansérail, roulée dans son manteau sur de vieux tapis, comme ses compagnons rustiques.

A-t-elle dormi? Ou était-ce le cauchemar qui se poursuivait dans l'obscurité?

TROISIÈME PARTIE

A Kermanschah, deuxième étape, elle est allée trouver le cousin du gouverneur de la province, Sardar Nohzam, pour qui l'un de ses amis persans de Paris lui avait donné une lettre.

— Excellence, je voudrais rester ici. J'enseignerais le français à vos filles. Gardez-moi dans votre maison. Je désire demeurer dans cette ville qui me plaît. Je devais aller chez des amis à Téhéran, mais j'y ai renoncé. Je préfère rester ici. Votre ville est belle.

(1) *Chirin*, douceur.

Ses phrases étaient hachées, haletantes. Vraiment, une supplication passait dans sa voix.

Les Orientaux ne s'étonnent de rien. Sardar Nohzam s'incline avec toute la bonne grâce de sa race :

— Je suis très honoré, madame. Ma maison est la vôtre. On va vous conduire dans l'enderoun, où la princesse et mes filles vous considéreront comme leur sœur. J'écrirai à mon cousin, à Paris, et le remercierai de vous avoir donné cette lettre pour moi.

Il s'inclina encore.

Précédée d'un serviteur, elle sort. Elle traverse un jardin aboutissant à la maison des femmes. Elle entend un remue-ménage : grand émoi dans l'« endéroun (1) ». On s'habille pour recevoir l'étrangère. Elle regarde la pièce où elle a été laissée. Presque vide. Murs blanchis à la chaux, avec des niches où sont posés des bibelots européens d'un parfait mauvais goût. Quelques fauteuils laids, recouverts de soie brochée groseille, quelques petits guéridons à thé. C'est tout. Mais, sur le sol, mais sur les murs, ces tapis précieux : Turcomans, Kermans fleuris... L'œil de Nicole s'y complaît, charmé.

Où mène ce petit escalier intérieur? Quatre bonds, et la voici sur une terrasse, parallèle à des centaines de terrasses au-dessus des toits plats, inondés de soleil, déserts.

Kermanshah est là, dégringolant les pentes. En face d'elle, l'horizon est barré par l'énorme rocher de Beïstoun qui avance en proue sur la plaine, dominant les fertiles jardins, tout l'abondant paysage vert, traversé d'eaux courantes.

Ce rocher, elle sait qu'il commémore les victoires de la vieille Perse. Les livres lui ont appris que des inscriptions d'orgueilleuse gloire y furent gravées par Darius le Grand. Triomphes et destruction. Vanité de tout avoir possédé et ne plus rien être! et elle conclut, ironique : Tout comme moi!

...Mais elle entend qu'on la cherche en bas. Vite, elle redescend.

(1) Pavillon des femmes, dans les demeures persanes.

Sardar Nohzam est dans la salle.

— Je vais vous présenter mes filles et mes belles-filles, madame.

Dès l'appel du père, les jeunes femmes, qui devaient épier derrière une tenture baissée, apparaissent. Jolis oiseaux bruns en toilettes de soies vives à la mode de l'année précédente.

Nicole sourit à tous ces grands yeux doux, à ces lisses joues rondes très poudrées et fardées.

Timidement, elles tendent la main. Sardar Nohzam, avec cette charmante affabilité un peu protocolaire que connaissent bien ceux qui ont approché les Persans, dit :

— Voici vos nouvelles amies, madame. Je suis sûr qu'elles apprendront vite le français, avec un professeur tel que vous.

Il sourit en s'inclinant, les deux mains croisées sur le cœur.

Me voilà donc passée institutrice, se répète Nicole en riant sous cape, — riant pour cacher l'accablement de la grande décision prise.

Le repas, tardif, fut interminable. A minuit, elle s'endormait sur son sorbet et sur les assiettes de « chirinis (2) ». Ses yeux se fermaient malgré elle. Les jeunes femmes, raides et graves, la regardaient, étonnées. Elle demanda à aller se reposer. On la conduisit dans une pièce décorée, comme les autres, de beaux tapis anciens, murs blanchis à la chaux, petits objets usuels disposés sur les niches encastrées dans la muraille. Aucune table, aucun meuble. Dans un coin par terre, le « lit persan », fait d'un épais matelas posé sur le sol, recouvert d'une étoffe de soie piquée.

Elle supposait que les jeunes femmes lui diraient bonsoir au seuil de sa porte; mais, obstinément, elles restaient.

Nicole demanda si elle pourrait avoir un bain le lendemain matin. Elle se souvenait de ces bains de va-

(2) Petits gâteaux persans, très sucrés.

peur, pris à Damas, qui enlevaient subitement toute fatigue.

Elle glissa vite hors de sa robe, enfila un pyjama que les jeunes femmes vinrent regarder, toucher. Et, harassée, elle se laissa tomber sur le lit, s'endormit. Le lendemain, à l'aube, elle s'éveilla. Plusieurs paires de beaux yeux brillants étaient posés sur elle, guettant son réveil; les jeunes femmes de la maison étaient revenues dès le lever du soleil (heure des prières musulmanes), contempler cette chose étonnante : une « Farenghi (3) » qui vivra sous leur toit.

— Mauvais! soupira Nicole. Que vais-je devenir au milieu de ces collantes petites créatures aux curiosités de jeunes animaux familiers? Mais il ne faut pas les effaroucher au début. Je saurai bien ensuite calmer leur zèle.

Elle les pria de lui indiquer les bains.

Une vieille badgi (4) la fit descendre au sous-sol, où une autre, de peau foncée, s'empara d'elle, dans une atmosphère de vapeurs brûlantes lui savonna le corps, la malaxa, triturant ses membres, faisant jouer ses articulations et la laissant pendant une interminable demi-heure transpirer dans cette étuve. Elle en sortit reposée, détendue.

Nicole eut très vite deux amies, l'une, Zia, belle-fille du Sardar, douce petite créature jolie et tendre de dix-sept ans, aussi gosse que le poupon qu'elle berçait avec des mines de chatte, pleurant en secret l'absence de son jeune mari, qui terminait ses études en Europe.

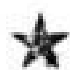
L'autre amie, une cousine de Zia, grande blonde très mince, Suédoise ramenée d'un voyage aux pays nordiques par le prince Ibrahim. Exécrée, au fond, par toute la famille, critiquée, pauvre créature isolée à qui on faisait durement sentir qu'elle était une intruse parmi les musulmans, elle comprit qu'en Nicole elle pourrait trouver une alliée. Peu à peu confiante, elle se raconta... Tout la blessait : ce mari, bel homme avantageux de

(3) Etrangère, Européenne.
(4) Servante persane.

quarante ans, qui la délaissait pour une concubine ambitieuse, ses cousines jalouses de son élégance naturelle, et son enfant élevé complètement à la persane, joli petit despote de six ans, gâté par tous et qu'on lui laissait voir à peine.

Le soir, elles montent sur le toit de l'endéroun. Kermanshah s'étend à leurs pieds. Les montagnes fauves, le rocher de Beïstoun, les champs de pavots, mer blanche et mouvante bercée par le vent léger du printemps. L'œil plonge dans les cours intérieures. On surprend les allées et venues des habitants, distraction des jeunes femmes. La vaste demeure du Sardar Nohzam est au centre de la ville, entourée de toutes les petites maisons en terre battue. Une grande porte aux revêtements de faïences, d'interminables murs très hauts en pisé. La demeure cache aux yeux des curieux, comme toutes les demeures musulmanes, la beauté de ses jardins, de ses pavillons. L'*endéroun,* maison des femmes; le *birouni,* pavillon des hommes, où ils reçoivent leurs amis.

Nicole s'est rapidement adaptée à ses habitudes nouvelles. Les repas l'amusent : ce « polo » de riz et de viande, préparé de vingt façons différentes et qu'on mange, assis à l'orientale, sur les tapis dont chacun est un poème de dessin et de couleurs. Elle comprend mieux chaque jour le langage iranien, très apparenté à l'arabe, et ses amies font de rapides progrès en français.



Elle faisait maintenant partie des membres d'une grande famille persane. On l'avait adoptée. Elle y occupait sa place, elle faisait vraiment partie de ces rouages, de cet ensemble qu'est une grande famille noble persane. Au même titre que les nombreux cousins, que les familiers, elle y avait son couvert à table, sa chambre dans la maison.

Elle admirait cette hospitalité féodale, ces coutumes, ces hiérarchies. Le respect du chef de famille, seul responsable. Quand le vieux père du Sardar, chenu et branlant sous son haut bonnet d'astrakan, entrait dans la

salle où se tenait son fils et ses petits-enfants, le Sardar restait respectueusement debout, ne s'asseyait que prié par le vieillard, ne parlait que s'il était interrogé.

Pour la fête de naissance d'une des jeunes femmes, il y eut grandes réjouissances dans l'*endéroun*. Des cousines d'une autre province sont venues, un peu campagnardes, naïves, effarouchées dans leurs toilettes demi-modernes, aux coupes invraisemblables, toutes très fardées, et les vieilles aux épais sourcils rapprochés, une ombre de moustache dessinée sur la lèvre supérieure, selon l'ancienne mode persane. Toutes ces femmes parées, couvertes de joyaux splendides, sont assises en rond. Devant elles, des petits guéridons supportent des pyramides de pâtisseries fades, auxquelles l'étiquette veut qu'on ne touche pas. Elles se regardent, figées, guindées sous leurs atours de cérémonie et leurs lourds bijoux, s'adressent l'une à l'autre quelque conventionnelle formule de politesse.

Mais surviennent les danseuses, en oripeaux dédorés, et les singes acrobates. Ce sont alors des fusées de rires enfantins et les « badgis » se mêlent à leurs maîtresses pour rire et s'extasier.

Pendant la fête, une des parentes, — matrone, grosse et moustachue, — prend un « Tar (5) » accroché au mur, joue et chante les éternelles mélopées populaires. D'une voix suraiguë, elle clame les hauts faits de Rôstam.

— Elle n'est pas vieille, chuchote Zia à Nicole, elle a eu beaucoup d'aventures amoureuses, dit-on. Vous savez, elle est un peu prohibée dans la famille, mais nous avons voulu l'inviter tout de même.

Le regard intelligent, extrêmement vif de la grosse chanteuse s'est posé sur Nicole avec sympathie. Celle-ci a souri et vient s'incliner devant la princesse en la félicitant.

— Merci, répond en français l'étrange grosse femme. Je connais votre pays, petite madame. Venez me voir demain, mais seule. Faites-vous accompagner par une *badgi*. Je vous raconterai comment je suis allée à Paris.

(5) Guitare persane.

Fidèle au rendez-vous donné et guidée par un étonnant vieux serviteur de comédie aux courbettes savantes, Nicole traversa tout un dédale de cours et de chambrettes, avant de pénétrer dans un affreux salon encombré de pacotilles européennes (ces salons, orgueil de tous les Orientaux, d'Alexandrie à Calcutta!) où trônait sur un fauteuil de bois doré la grosse princesse moustachue. Elle portait un « Tchadour-namaz (6) » rose-vif. Elle avait encore accentué le crayonnage de ses sourcils, joints au-dessus du nez, à la vieille mode persane, ce qui lui donnait un air féroce assez comique, contrastant avec ses manières joviales. Elle se précipita sur Nicole, l'embrassa abondamment, la fit asseoir sur une chaise basse, près d'elle.

— Ma chère petite, quelle bonne aubaine pour moi de vous avoir connue! Je m'ennuyais tant, au milieu de ces pécores sans cervelle. Mais vous, vous me comprendrez. Et vous saurez quel brasier couve encore sous ce sein!

Et en disant cela, elle frappait de son robuste poing une poitrine débordante en roulant des yeux enamourés.

— Je vous en prie, princesse, dit Nicole gentiment. Racontez-moi votre histoire. Je vous en serai bien reconnaissante. Vous avez compris que ma sympathie sincère vous était acquise.

— Merci, ma jolie. Oui, je vous raconterai tout et vous saurez alors la lamentable tragédie de l'« Etoile du Royaume ». C'est ainsi qu'on me surnommait à la Cour de feu de notre précédent souverain, quand il y avait encore en Perse une Cour brillante... mais passons!

» Je suis, comme vous le savez, nièce du grand Shah Nasser-Ed-Din. Elevée dans l'*enderoun* impérial, j'y appris, tout enfant, les bonnes manières, je connus les œuvres immortelles de nos poètes, j'appris à chanter en m'accompagnant sur le Tar. Mon oncle, qui avait une prédilection toute particulière pour moi (car on assure que mes reparties l'amusaient), daignait m'emmener quelquefois dans un de ses palais de campagne, avec

(6) Tchadour-namaz, voile d'intérieur.

l'une de ses épouses préférées. (Vous savez qu'il en avait quatre cents au moins, sans compter ses innombrables fantaisies de courte durée.) »

Et la grosse femme riait :

— Je n'étais pas bien grande, gamine de dix ans, mais je n'ai certes pas oublié ce déploiement de luxe, les tentes en merveilleuses étoffes de Boukhara, dressées pour les étapes, dans le désert. Les tapis les plus rares, les plus fins, garnissaient l'intérieur des tentes. Les plateaux sur lesquels on apportait le polo (7) quotidien étaient d'argent massif, comme les aiguières et le Khalian dont se servait Sa Majesté. Une troupe de serviteurs entourait ces tentes; les chevaux royaux, tout blancs, à la longue queue teinte en rose, étaient amenés, attendant dehors le bon plaisir du Schah, et quand il lui prenait la fantaisie de chasser, je voyais partir la cavalcade, les porteurs de faucons, les porteurs de fusils et mon oncle à cheval, imposant vieillard, les dominant tous de sa taille fière. Souvent, je suivais l'escorte, sur un petit poney.

» Je remarquais, quand nous traversions les villages où, inclinés, se tenaient les habitants, le coup d'œil scrutateur jeté par mon oncle sur les paysannes, qu'un édit obligeait à se dévoiler au passage du souverain. Et lorsque l'une d'elles semblait lui plaire, un ordre bref donné au Vizir de l'escorte, et je voyais bien l'expression enorgueillie de la femme, que les autres enviaient. Concubine d'un jour ou d'une semaine ou définitive, si elle avait su plaire! Peut-on savoir, avec ces puissants vieillards blasés! Cela, on me l'a expliqué plus tard, mais mes yeux d'enfant curieuse s'amusaient à des mines de coquetterie des paysannes au passage du souverain.

» Parfois, on s'arrêtait à quelques *farsaks* (8) de Téhéran dans un des nombreux châteaux qui jalonnent les étapes du Schah à travers son royaume. Parfois, on allait jusqu'à Koum, où mon oncle faisait ses dévotions à la célèbre mosquée d'or. Parfois aussi, on continuait

(7) Mets persan à base de riz et de viande.
(8) Un *farsak* mesure environ 6 kilomètres.

le voyage pendant plus de deux semaines, et soudain apparaissaient à mes yeux ravis, émergeant des fertiles vergers, les coupoles d'Ispahan.

» Ispahan, que nous nommons, en Perse : « Milieu du monde » ! Ah! jeune femme Nicole, ceux qui n'ont pas enivré leurs regards de sa contemplation ignorent ce qu'est le mot : beauté! Je l'ai revue depuis, et si précis étaient mes souvenirs d'enfant, que je suis allée droit à ce Palais des Quarante Colonnes, dont le reflet dans l'eau m'avait enchantée. Et le palais, plus petit, où je dormais pendant que les suaves rossignols se mêlaient au chœur des grenouilles. N'est-ce pas toujours ainsi dans nos jardins de Perse?... Le ruisseau qui traversait le jardin courait sur un lit de faïences bleues donnant à l'eau une transparence magique, comme dans le Palais du Schah à Téhéran, comme dans tous les palais de l'ancienne Perse.

» Les fêtes succédaient aux fêtes. Du haut de l'Ali-Kapou, mon oncle assistait aux réjouissances, aux cavalcades, aux parties de polo. (Vous savez, ma petite, comme le prouvent nos miniatures, que ce jeu de polo, si en honneur parmi vous, Européens, vient de la Perse et se pratiquait déjà sous Schah Abbas, à l'époque de votre Louis le Grand.)

» Je ne concevais l'existence dans mon pays privilégié que comme une féerie perpétuelle. Hélas! vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'était cette Perse-là, vous qui voyez maintenant un pays appauvri, sans faste, partagé entre les rivalités politiques anglaise et russe, partagé entre les partisans du Souverain en exil et ceux du Président du Conseil sorti de l'armée, ambitieux qui veut conquérir le trône. Cette Perse de 1925 (pour compter à la manière européenne) n'a aucun rapport avec celle que j'ai, moi, connue. Quel regret pour ceux qui approchèrent de près les anciens fastes!

» Mais revenons à mon histoire que vous désirez connaître.

» Un soir, comme la Cour rentrait d'une de ces ex-

péditions qui m'amusaient tant (je venais d'avoir douze ans), j'appris, par ma badgi, que j'étais fiancée :

» — Madelos Saltaneh. Un homme superbe! Tu l'épouseras dans deux ans, ma petite fauvette.

» Vous savez, Nicole Khanoùm, que l'étiquette persane, même encore actuellement, interdit aux fiancés de se voir avant les cérémonies du mariage. Tout est réglé par les familles et les mollahs. Le fiancé promet au père une somme plus ou moins importante, suivant sa fortune, somme qui lui sera rendue en cas de répudiation.

» Que je l'attendais, ce jour des noces où je verrais enfin mon époux, où je pourrais me montrer à lui, visage découvert!

» Eh bien! ma petite, s'exclama brusquement la grosse princesse, quand, après la cérémonie de la jonchée de riz répandue par mes sœurs sous mes pas, après le *oui* répondu timidement au Mollah dans une salle où se tenaient les hommes de la famille, je vis l'époux accepté : un vieil homme, au lieu du beau cavalier attendu, je me sentis glacée d'effroi, je m'évanouis. On crut que c'était d'émotion, on me fit revenir à moi, et le mariage se célébra quand même.

» Mais la déception avait été trop vive! Je ne pardonnais pas à ce vieux podagre de se réchauffer à ma jeunesse, suivant la barbare coutume orientale. Je ne pardonnais pas à mon père de m'avoir livrée à ce riche et puissant vieillard. Je résolus de me venger et de connaître enfin les plaisirs de l'amour avec un beau garçon. N'étais-je pas bien excusable?

» Sous le Tchadour, toutes les femmes ont la même apparence, et, quand je me promenais au Bazar de Téhéran, allais aux mosquées avec mes suivantes, nul ne pouvait deviner le nom de celle que dissimulaient ces voiles noirs. Ce précieux sentiment de mystère fait que bien des Persanes tiennent encore au maintien du Tchadour, si étouffant, mais si commode! »

La grosse femme riait d'un rire un peu polisson.

— Je vous étonne? je vous scandalise? Tant pis!

» Au cours de mes promenades, vers le bazar, je remarquai un jeune seigneur sur un cheval noir, splendide, coiffé du Khola (9) blanc des Tribus Bahktyaris.

» Mon cœur fondit dans ma poitrine. Quel regard de diamant! Quelle prestance! Quelle noble allure! Lui ne pouvait me voir, mais en soulevant de biais un coin de mon Tchadour, je remplissais mon œil de sa beauté et je résolus — ce qui parfois se pratique dans un pays où les femmes voient, dehors, les hommes qui, eux, ne peuvent les voir — de lui faire parvenir sous un nom d'emprunt une demande de rendez-vous.

» Le seigneur Bahktyari fut exact à ce rendez-vous que je lui avais fixé dans un mystérieux jardin fermé et toujours désert, aux environs de Téhéran.

» Je dissimulais ma robe de satin rose chair, brodée de perles de couleur, sous un modeste tchadour de laine, semblable à celui de ma suivante. Le Bahktyari était fort intrigué par sa conquête. Quand j'enlevai l'humble tchadour, ma beauté l'éblouit. Il mit ses mains sur son cœur et me compara à toutes les héroïnes de Saadi. Il me répéta le madrigal célèbre que dédia Hafiz à une Turque de Chiraz : « Pour un grain de beauté de » ta joue, je donnerais Boukhara et Samarkand! » Ravie, je l'écoutais, admirant l'éclat de ses ardentes prunelles. Ce langage, nouveau pour moi, me transportait de joie émue. Plusieurs fois, nous nous sommes rencontrés dans les allées de ce jardin frais, bordé de peupliers. Et vint un jour où il me poussa tendrement vers le pavillon fermé que gardait une femme guèbre, en costume étrange. Elle nous précéda, ouvrit une chambre. Sur ce qui s'est passé ensuite, ma chère enfant, je garderai le silence... Qu'il me suffise de vous dire, puisque je vous raconte mon histoire, qu'après des semaines de rendez-vous dangereux et de plus en plus passionnés, le roi de mon cœur me décida à le suivre, à tout quitter pour aller cacher au Ferenguistan (10) nos amours, impossibles en Perse.

(9) Bonnet persan.
(10) Pays étranger. Europe.

» Mais toutes les difficultés se dressaient devant nous. Une musulmane se faisait enlever! Et une princesse de sang royal, mariée! Nous savions que nous risquions tout, l'un et l'autre. Il fallait fuir, cependant; trop d'embûches nous menaçaient à Téhéran. Après des hésitations angoissées, nous convînmes de ceci : Sardar Jahanguir (tel était le nom de mon Bahktyari) rassemblerait une partie de sa fortune et m'attendrait dans un petit port du Turkestan, sur les bords de la Caspienne, en territoire russe. Moi, je devais, aidée par ma fidèle servante, revêtir un costume d'homme, celui de son frère, dont elle me laissait aussi les papiers.

» Donc, une nuit sans lune, je sautai le mur de l'endéroun. J'arrivai à franchir la porte d'enceinte profitant du sommeil du gardien, auquel le mari de ma servante avait versé un breuvage narcotique. Il faisait très sombre. Le palais de mon époux était situé hors des portes de la ville, à la limite du désert. Et je me souviens encore des plaintes des chacals se répondant en cette nuit chaude. Dans l'obscurité, cachée contre la muraille, je revêtis un costume de pèlerin de La Mecque, et je partis à pied, avec le mari de ma servante, jusqu'au village de Darban, où m'attendait un groupe de pèlerins allant à Méched. Il leur expliqua qu'une cruelle infirmité de l'enfance m'avait laissé muet, ce qui me dispensait de toute parole pendant les jours et les jours de ce périlleux voyage.

» Je savais que, dès l'aube du lendemain, on s'apercevrait de mon absence, on me chercherait dans toutes les directions, mais je savais aussi que ma servante dévouée, son mari et son frère ne me trahiraient pas et que personne ne songerait à me découvrir sous cet accoutrement de paysan pèlerin. Je pus gagner ainsi la mer Caspienne. Sur un bateau, dans le petit port, m'attendait, comme il était convenu, celui pour lequel j'abandonnais mon pays et m'élançais vers l'inconnu.

» En me revoyant, il me prit dans ses bras et nous nous livrâmes aux plus délirants transports. Qu'il était beau, jeune, courageux! Et qu'il me plaisait!

Le bateau nous déposa, après trois jours, sur la rive russe, à Bakou. Nous prîmes là un train allant vers la mer Noire et traversant le Caucase. Je voyais un train pour la première fois! Je savourais le confort nouveau de la cabine capitonnée de velours bleu où nous eûmes, bercés sur les rails, une nuit de délices.

» Après si longtemps, je la revois encore, cette nuit-là! Par le clair de lune, nous traversions des gorges de montagnes qui, en ce mois de juin, étaient couvertes de lis sauvages. Leur parfum que nous respirions au passage, par bouffées, je le sentirai toujours! Le train s'arrête souvent au cours de la nuit, en des petites stations de campagne. On entendait les rossignols. Leur chant, qui nous rappelait nos jardins de Perse, enfiévrait nos cœurs.

» Le matin, nous arrivâmes à Batoum, sous une pluie brûlante. Les arbres aux feuilles larges ruisselaient. Les arbres et leurs fleurs, qui ressemblaient à des magnolias, répandaient un parfum plus violent que ceux de mon pays. »

— Je connais, l'interrompit brièvement Nicole. Le Caucase au printemps, les lis sauvages, les rossignols!

La princesse la regarda sans étonnement. Rien, de cette mystérieuse Nicole Khanoum, ne pouvait la surprendre. Elle continua :

— Sur un grand navire, nous nous sommes embarqués le lendemain. Encore du nouveau pour moi, ce grand navire. Il faisait chaud. Nous restions allongés sur le pont. Aux escales, nous contemplions Trébizonde et ses minarets entre les cyprès sur les pentes de la montagne, Samsoun, Inéboli et la ville d'Héraclée. Le commandant du bateau me racontait que le fleuve Styx des Enfers prenait, suivant la légende antique, là sa source.

» Dans aucun port nous ne descendions. Nous craignions d'être arrêtés sur la côte musulmane. Nous craignions les poursuites de nos familles, de mon vieil époux, de nos deux pères, dont la colère devait être terrible. Pourtant, me semblait-il, qui aurait pu recon-

naître dans ce couple, revêtu d'habits européens, le seigneur Bahktyari et la princesse persane? Mon cher amant préféra ne pas nous aventurer à Stamboul, malgré notre désir de visiter la cité célèbre. Et c'est du pont du navire que je vis à ses côtés les hauts minarets des mosquées, les jardins du Sérail, les caïques glissant sur la Corne d'Or. Tout me paraissait une apothéose. Vous comprenez, Nicole Khanoum, si mon âme, délivrée de sa triste servitude et enivrée de passion, s'exaltait à la vue du Bosphore! De grands oiseaux blancs tournaient autour du navire en poussant des cris aigus, cris de liberté, de joie, comme ceux qui retentissaient en moi-même.

» Enfin, après une navigation de quelques jours encore et un court arrêt au Pirée, un aperçu lointain sur l'Acropole des Grecs pendant que le navire s'éloignait au soleil couchant, nous abordâmes aux côtes d'Italie, où nous voulions nous fixer.

» Nous pensions que dans ce pays, dont les livres européens nous avaient parlé comme d'un pays d'amour, nous serions seulement un couple d'amants perdu parmi tous les autres.

» Sardar Jahanguir loua, sous un nom d'emprunt, une petite villa à Sorrente, dans un jardin dominant la mer. On entendait le clapotis des vagues. Nous ne faisions que nous contempler, nous promener à pas lents et nous persuader, dans nos caresses ardentes, que ces joies dureraient toujours.

» Parfois, hélas! Nicole Khanoum, j'éprouvais une inquiétude en voyant s'assombrir les yeux de mon amant, mais, insouciante, je n'en demandais pas la cause. Un jour, plus d'un an après notre arrivée en Italie, il me dit en pleurant :

» — O, ma petite Mansour, j'ai une grave révélation
» à te faire. Notre argent est épuisé. J'ai écrit à mon
» père, mais que me répondra-t-il, lui que ma fuite au
» Farenguistan a dû mettre en fureur? Cependant, il se
» laissera peut-être toucher par mes supplications. Je
» le prie avec tant d'instances d'avoir pitié de deux

» amants fidèles qu'il consentira, je veux le croire, à » m'envoyer chaque mois les cinq cents tomans (11) que » je lui demande. »

» Je fondis en larmes, craignant amèrement qu'il en soit fait de nos tranquilles jours, maintenant qu'il avait fallu révéler au père de Jahanguir le lieu de notre retraite.

» Deux mois passèrent dans ces pénibles incertitudes.

» Un soir, en rentrant du jardin, j'entendis des voix au salon. Une servante italienne me dit qu'un étranger était venu demander le Maître et qu'ils causaient ensemble. Je me retirai dans ma chambre, en proie aux pires appréhensions. Enfin, au bout de trois interminables heures, Jahanguir entra et m'étreignit passionnément en pleurant :

» — Mansour, Mansour, ils veulent me séparer de » toi! Mon cruel père a envoyé ici mon frère aîné, aussi » impitoyable que lui. Il refuse de me donner un sou et » exige mon retour au pays Bahktyari dans nos tribus. »

» Je l'écoutais, épouvantée, croyant faire le plus horrible des cauchemars, et je m'enfonçais les ongles dans la main pour voir si j'étais éveillée.

» — Et toi, pauvre Mansour, mon frère dit que ton » père te reprendra et exige aussitôt ton retour. Ton » vieux mari t'a répudiée après ton départ, il a épousé » une de tes cousines. Consentirais-tu à retourner dans » l'enderoun de ta mère? »

» Nous nous regardâmes en sanglotant et un même cri : *Mais non, tout cela est impossible! On ne nous séparera pas. Plutôt finir des jours misérables!* Et, en courant, nous partîmes vers la mer, au bas du jardin. La barque détachée, nous y sommes montés pour nous précipiter ensemble dans les flots. Mais, Nicole, j'ai honte encore maintenant, j'ai honte de nous, de notre lâcheté! Au moment de faire chavirer la barque, Jahanguir m'a dit :

» — Nous sommes trop jeunes, trésor de mon âme, » et les beaux jours reviendront peut-être. » J'ai baissé

(11) Billet de banque persan, valant environ 10 francs.

la tête et voilà, Nicole, comment a fini misérablement notre roman d'amour.

» Mon père m'a accueillie, affectant de me pardonner, mais très vite, après m'avoir fait revenir, il m'a exilée ici dans l'enderoun d'une de ses sœurs, où il me semble que je suis prisonnière.

» J'aurais pu me remarier. Ah! non, tomber sous le joug d'un maître insensible, débauché et curieux de la réputation de vice qui s'attachait à moi depuis ma faute! Quel homme jeune et honnête eût demandé à m'épouser? Je n'avais plus qu'un pouvoir, le seul qui me restât : Dire non à mon oncle qui transmettait les offres de ces vieux prétendants infâmes.

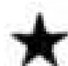
» Et j'ai vieilli ainsi, Nicole Khanoum. J'ai maintenant quarante-trois ans. Puisqu'on m'a séparée de l'objet de ma flamme et que, malgré toutes mes questions, on a refusé de me dire ce qu'il était advenu de lui, je ne désire plus rien des hommes. On m'accuse d'aventures secrètes avec de jeunes cousins qu'attire ma légende. Mensonges! Et pourtant, quel feu je sens encore en moi! »

Et, les yeux brillants, la princesse touchait son cœur.

— Votre amitié, chère Nicole Farenghi, a eu le pouvoir de me faire parler... Je ne connais pas votre vie, mais j'imagine que, si vous êtes venue vous cacher à Kermanschah, c'est pour oublier des souffrances et des joies passionnées. Me suis-je trompée?

— Non, ma chère princesse, répondit gravement Nicole. Vous avez deviné.

Et, prenant congé de sa nouvelle amie, elle sortit.



— Nicole, dit Zia, irons-nous ensemble à la mosquée? Je vous prêterai un tchadour. C'est absolument défendu, mais vous avez si envie de voir toutes les belles choses de notre Perse! Badgi ne vous trahira pas.

Elle chuchote quelques mots à la vieille édentée, qui sourit.

Nicole n'est pas très rassurée. Elle sait que si elle est

surprise, reconnue à la mosquée, dans cette ville où les mollahs sont puissants et donnent le ton aux fanatiques, elle peut être massacrée. N'importe! l'aventure est si tentante!

— Merci, Zia, je viendrai.

Il y a d'abord une répétition devant le miroir de la chambre. Zia lui montre exactement comment il faut glisser la main gauche dans l'intérieur du tchadour, sous le menton, pour retenir, de cette main invisible, les plis devant la bouche, et comment fixer d'abord le pitché par un ruban sur le front sous le tchadour, le visage entier restant ainsi invisible.

Elles ont choisi un vendredi, jour des dévotions musulmanes, où la foule est nombreuse à la mosquée.

D'abord, elles iront au Bazar pour habituer Nicole à marcher presque aveugle, à éviter les faux pas qui trahiraient une novice, une Farenghi!

Son cœur bat vite. La haute coupole jaune de la mosquée se rapproche... Pénétrer dans cette enceinte interdite, dont elle a beaucoup rêvé, c'est une émotion intense. Elles feignent de s'attarder aux petites boutiques en plein vent près de la mosquée, elles regardent les pierres dures talismans, gravées. La badgi discute les prix, en emporte une. Il faut avoir l'allure de bonnes campagnardes, qui vont faire leurs dévotions et qui s'intéressent à tout en venant dans la grande ville de la province. Il faut surtout se mêler à d'autres groupes de femmes, pour n'être pas remarquées. Ainsi elles pourront, grâce à l'uniformité du tchadour, flâner dans la grande cour d'entrée, près du bassin aux ablutions, parmi la foule qui écoute, bouche bée, le récit enflammé d'un splendide derviche haut de presque deux mètres, barbe épaisse retombant sur une robe bleue, longs cheveux bouclés s'échappant d'un bonnet cylindrique, vraie coiffure de mage assyrien. Nicole glisse des coups d'œil furtifs sous le pitché qui voile ses yeux. Elle pousse Zia vers un autre groupe entourant un volubile jongleur:

— Ce tour, je le fais au nom de l'Imam Réza. Qu'il

soit loué! Ce tour, je le fais au nom de l'Imam Ali. Louanges, louanges soient sur lui!

Les dures syllabes persanes sortent, précipitées, de sa bouche. La foule répond par des murmures d'invocations. Et, devant les yeux ébahis, apparaissent, s'envolent, disparaissent de suaves colombes blanches...

— Soyez généreux, mes frères, au nom des saints Imams!

Les chaïs de cuivre emplissent lentement la petite sébille.

Le jongleur, dont la verte ceinture de pèlerin de la Mecque et la barbe rouge passée au henné et les gestes habiles emplissent Nicole d'aise, continue ses tours de passe-passe assez stupéfiants, en invectivant le public trop peu généreux. La foule s'amuse de sa colère.

Dix scènes semblables se déroulent dans cette vaste cour. Les deux amies voudraient aller de l'une à l'autre. Mais la vieille badgi les arrête par un pan de leur tchadour, les invitant à plus de modération, et les pousse vers l'intérieur. Il est temps d'aller faire les prières.

Nicole se souvient des mosquées célèbres, trop publiques, d'Egypte, de Turquie, de Damas. Aucun recueillement. Des gens d'Europe, des touristes à Baedeker y circulaient à leur aise.

Ici, dans ce sanctuaire vide aux précieux tapis, aux nobles revêtements de faïences sur les murs, elle se sent pénétrée de la majesté nue, farouche, de ce grand dépouillement islamique.

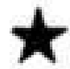
Assise sur ses talons, inclinée dans une attitude de prières, suivant les mouvements de Zia, elle joue parfaitement son rôle. Mais son cœur bat de plus en plus fort, d'appréhension. C'est si grave, ce qu'elles ont osé là!

Enfin, un signe de la badgi: il faut quitter la mosquée.

Elle va enlever le tchadour, reprendre ses vêtements européens près du Bazar, chez une cousine de Zia, que l'histoire de cette aventure périlleuse et secrète enthousiasme... On rit, on bavarde en buvant des tcharbats (12),

(12) Sirops.

en mangeant des chirinis (13). Et toute l'émotion est oubliée.



Souvent elle y pensait, mais brusquement elle en a la certitude, ce matin-là, au réveil:

— S'il faut partir un jour d'ici, je ne serai plus jamais chez moi ailleurs. Hors de cette vie, je serai maintenant désaxée. Oui, je ne serai plus jamais chez moi nulle part. Oh! comme je le sens à crier, tout à coup!

« Sur ce plateau de l'Asie Centrale, dans cette petite ville de terre battue où je suis venue échouer comme un coquillage que la mer rejette, j'ai trouvé l'apaisement. Rien ne vaudra plus pour moi que ces jours monotones et ces nuits chaudes sur les terrasses, où je crois toucher du doigt les étoiles. »

...Sous sa moustiquaire, elle entr'ouvre les yeux. Elle se soulève à peine. Les jeunes filles dorment sur le toit, près d'elle. Le soleil n'est pas encore levé. Les montagnes, là-bas, surgissent à peine de la nuit. Les branches des arbres proches se balancent doucement et, du toit jusqu'aux montagnes, cette mer blanche recouvrant tout: les champs de pavots.

D'avance, elle savoure la joie d'aller tout à l'heure, sitôt levée, courir dans la campagne proche, escalader les premières pentes et, là, respirer l'air léger du prime matin, voir les gouttelettes brillantes sur les églantines sauvages, sur les pavots.

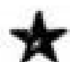
Déjà commencent les allées et venues dans la maison. La voix du muezzin a fait sortir tout le monde du sommeil. C'est l'heure des ablutions et des prières.

Dès sept heures, le sardar reçoit dans le birouni (14) les amis qui le viennent visiter et les nombreux quémandeurs. Nicole sait d'avance qu'en sortant elle va croiser le gros Mollah, assis en arrière sur son âne blanc, tout caparaçonné de pompons multicolores. Les belles invisibles darderont sous le pitché un coup d'œil mo-

(13) Gâteaux, bonbons.
(14) Birouni, logement des hommes.

queur. Et, campé sur son cheval, un jeune propriétaire du voisinage, assez gauche dans son veston européen, lui jettera au passage un regard incendiaire!

A l'heure de la collation matinale, chacun se retrouvera dans la salle des repas où, sur le tapis, sont posés: le samovar, les petits verres à thé, les minces feuilles craquantes de pain persan, les morceaux de fromage blanc entourés d'une large feuille et d'herbes aromatiques, les fruits de la saison, si frais sur les plateaux de cuivre.



Nicole était l'amie de tous les animaux plus ou moins déshérités dans cette ville musulmane. Elle protégeait le petit âne de la maison, gris rayé de noir, aux yeux d'une douceur, d'une résignation à faire pleurer. Il n'était pas soigné comme les ânes des mollahs.

Souvent, les lourdes charges de bois de chauffage qu'il devait porter sur son dos le labouraient de cicatrices qui attiraient les mouches. Nicole l'embrassait chaque jour sur son doux museau, au scandale des jeunes Persanes de l'endéroun. « Embrasser un âne, oh! Nicole! » Et de rire...

Il y avait aussi toute la tribu des chiens, les magnifiques lévriers du Sardar, prompts à la chasse, nerveux, aux mouvements précis et fiers. Ils se tendaient comme un arc pour le bond. Nicole en avait reçu deux en présent du Sardar, deux femelles aux longs yeux tendres, plaintifs: Fathi et sa fille Touby, au poil lisse beige clair, toujours allongées dans la chambre de Nicole en des poses de souple nonchalance, et brusquement la détente, le saut par la fenêtre, les courses folles dans le jardin, les jeux de cache-cache avec elle, derrière les arbres. Et quand elle sortait sans les emmener, ces gémissements, ces regards d'anxieuse passion!

A leur côté, Nicole s'étendait souvent sur les tapis: son repos préféré. Elle posait sa tête sur l'une de ses belles favorites qu'elle sentait trembler de joie, toute la fine musculature visible, vibrante sous le poil lisse.

Il y eut aussi tous les humbles amis: la tribu des

chiens errants. Nicole, apitoyée de voir les enfants leur jeter des pierres, emportait souvent au Bazar du pain qu'elle distribuait aux plus efflanqués, aux plus laids.

Un jour de neige, en décembre, elle trouva devant la porte-fenêtre de sa chambre toute une famille de nouveau-nés abandonnés là par leur mère. Comment était-elle entrée dans l'enderoun avec sa nichée? Comment son instinct l'avait-il avertie qu'il fallait les déposer à la porte de Nicole, amie des bêtes?

Nicole recueillit ces embryons d'êtres à demi gelés, les apporta près du poêle, les nourrit de lait. Deux survécurent: une petite femelle noire et un petit mâle jaune, bâtards affreux, mais des yeux d'une bonté, d'une intelligence infinies. Et ce fut « Noiraude », ce fut « Fioup-fioup ».

Touby, la lévrière noble, ne leur permettait pas d'habiter la chambre. Ils restaient sur le perron, sur la terrasse. Ils grattaient timidement à la porte, avec une plainte faible, quand ils désiraient apercevoir une minute Nicole, leur idole, leur tout. Quand elle sortait, ils lui faisaient, dehors, une escorte discrète. Ils savaient qu'ils étaient des humbles, qu'ils devaient rester un peu à l'écart dans le sillage de leur reine.

Nicole invitée chez une cousine de Zia, à deux farsaks de Kermanschah, pendant quelques jours, on vit arriver là, tard dans la soirée, une Noiraude boueuse, hagarde, affolée, qui était parvenue à retrouver sa trace. Ce fut une belle émotion et de belles caresses! Nicole garda dans ses bras, toute une partie de la nuit, la petite chienne fidèle, tremblante encore de sa fatigue et de sa joie.

Elle savait que les serviteurs persans haïssent les chiens, considérés comme « impurs », à l'exception des lévriers, qu'ils respectent parce qu'habiles chasseurs et animaux nobles. Et quand elle dut s'absenter en février une semaine encore, elle recommanda spécialement Noiraude et Fioup-fioup à l'un des serviteurs, laissant une somme d'argent pour leur nourriture. Quand elle revint, elle s'inquiéta de ne pas voir accourir à sa rencontre,

avec les deux lévriers, ses deux humbles petits amis. Elle fit appeler le serviteur.

— Abibollah, où sont les deux petits chiens?

— Khanoum, ils sont tombés dans le bassin après votre départ, en voulant boire. Ils se sont noyés.

Nicole regarda l'homme avec dureté.

— Tu mens, tu les as tués pour garder l'argent de leur nourriture. Va-t'en.

— Non, non, Khanoum, ils sont tombés.

L'homme sorti, Nicole fut prise d'un remords, d'une peine atroce:

— Ces petits, ils n'avaient que moi pour les défendre et, après les avoir recueillis, je suis cause de leur fin!

Elle se promit de continuer à nourrir les errants qu'elle rencontrerait, mais de ne plus les amener dans la maison, parmi ces serviteurs cruels.

Et pourtant, il y eut encore « Mouni-Mouna ».

Comme elle revenait un jour du Bazar, un petit chien noir et blanc à poils longs s'approcha d'elle, faisant des sauts jusqu'à sa main et tournant comme un derviche pour attirer son attention. Intriguée, elle le suivit. Le chien s'arrêta à quelques pas de là, près d'une boutique, derrière un pan de muraille écroulée où il avait caché ses petits.

— Bien, lui dit Nicole, je vois! Je donnerai à manger à ta nichée.

Le petit chien noir et blanc jappait, remuait la queue. Il était tranquille maintenant. Et, chaque matin, Nicole apportait la nourriture des petits.

Un jour, Mouni-Mouna vint au devant d'elle, la queue entre les jambes, les yeux tristes. Elle tira presque Nicole par sa robe pour la conduire à sa cachette. Vide. Le coin était vide.

Le marchand de grains qui, de sa boutique, voyait chaque jour Nicole nourrir les petits, lui dit:

— Khanoum, les petits chiens voulaient traverser la rue. Une voiture les a écrasés. J'ai nettoyé cette place pour que vous n'ayez pas le triste spectacle.

Nicole remercia le brave homme, regarda la chienne,

grave, dont les yeux presque humains se posaient sur elle:

— Ma pauvre Mouni-Mouna, te voilà seule maintenant. Viens!

Et Mouni-Mouna suivit Nicole jusqu'à l'enderoun.

Ce fut la troisième adoptée.



Bien qu'en apparence elle fût traitée comme les autres parentes, Nicole sentait une hostilité sourde autour de la jeune princesse blonde. Des regards mauvais se posaient à la dérobée sur cette intruse, cette Farenghi qui avait capté le cœur du fils aîné de la maison. Elle avait parfois l'impression que les filles du Sardar en voulaient à la Nordique de son teint de fleur, de ses yeux de pervenche, de ses cheveux en grappes dorées. On eût préféré que le prince épousât une musulmane, même de race inférieure.

— Nicole, Nicole, aidez-moi! Je sens qu'on cherche à me faire disparaître. J'ai peur! J'éprouve des malaises, des vertiges incompréhensibles.

Haletante, en larmes, la jolie blonde se tenait devant Nicole dans sa chambre où elle s'était précipitée dès l'aube, suivie d'une de ses servantes.

— L'horrible vieille, mystérieuse, que j'ai une fois rencontrée près de chez moi (on ne sait pas d'où elle vient), a encore répandu du lait bouillant sur le pas de ma porte en prononçant des paroles incompréhensibles... Et, vous savez, depuis que sa fille, qui remplit un emploi vague dans mon enderoun, m'a demandé de lui prêter un de mes tchadours de satin pour aller à une cérémonie et qu'elle me l'a rendu, empesté d'une horrible odeur, mon mari ne veut plus s'approcher de moi, il me fuit. Ecoutez ce que dit cette servante dévouée: « Il y a une terrible menace sur la princesse. Nous devons aller au Bazar ce soir consulter le sorcier. » Il faut que vous m'accompagniez, Nicole, je vous en prie. La badgi nous montrera le chemin.

Elle, toujours à l'affût des scènes curieuses, et d'ailleurs sincèrement apitoyée:

— Mais certainement, ma chère Astrid, je vous accompagnerai.

Trois ombres trottinantes, en tchadour, grimpent, redescendent les étroites ruelles qui mènent au Bazar. La servante tient dans ses bras un gros paquet: le tchadour suspect, qu'on va montrer au sorcier.

Devant une petite maison de pisé semblable à toutes les autres, la vieille frappe au heurtoir. Elles pénètrent dans une étroite cour à l'habituel bassin, aperçoivent dans une chambre plusieurs femmes voilées hermétiquement qui attendent et les examinent de biais en soulevant un peu le pitché. Sous l'anonymat du tchadour, toutes sont, comme Nicole et son amie, inconnaissables.

— Elles viennent presque toutes, dit la badgi, chercher des philtres pour faire disparaître une rivale ou ramener à elles l'époux infidèle.

La badgi murmure quelques paroles et glisse une pièce de cinq krans (15) au gardien de l'entrée. Très vite, elles sont introduites dans le petit réduit où se tient, au fond, accroupi sur ses talons, l'homme qu'elles sont venues consulter. Il s'incline cérémonieusement:

— Salam-alekoum, Khanoums!

— Salam-alekoum, Agha, répondent-elles.

C'est un petit vieillard chafouin à la longue barbe rougie par le henné, aux yeux aigus qu'il cache sous de larges bésicles.

Il examine les deux jeunes femmes. La badgi lui explique le but de leur visite, lui tend le tchadour suspect. Il le palpe lentement, le renifle, le palpe encore, le secoue devant lui, puis, relevant la tête:

— Graisse de loup, affirme-t-il.

Et la badgi prend l'air terrifié parce qu'elle sait ce que cela veut dire.

— Ta rivale, Khanoum, est sous ton toit, reprend-il. Tu as nourri un serpent. C'est elle qui veut te faire disparaître pour prendre ta place. Elle a enduit ton tcha-

(15) Monnaie d'argent valant à peu près 1 franc.

dour de la graisse d'un loup fraîchement égorgé, ensuite elle a fait nettoyer les taches suspectes, mais l'odeur est restée et c'est cela qui éloigne de toi ton époux, ton seigneur, parce que tu es devenue pour lui une chose repoussante dont il a peur. Et, lentement, tu dépériras. Et chaque nuit devant ta porte sera répandu du lait bouillant pour augmenter la menace.

La jolie princesse blonde avait blêmi de peur.

— C'est vrai que je sens d'horribles brûlures à l'estomac depuis quelques jours, et spécialement le matin quand je m'aperçois qu'a été répandu le lait sur la terrasse où s'ouvre ma chambre.

« C'est vrai aussi que mon mari me regarde avec une expression d'effroi et de haine, comme si je n'étais plus, à ses yeux, une femme, mais un animal redoutable. »

Le sorcier dodelinait de la tête, les yeux fermés.

— Je puis te délivrer, Khanoum. Je suis plus fort que ceux qui t'attaquent. Laisse-moi ton tchadour. Je l'enduirai d'un philtre qui ramènera ton époux vers toi.

Et, prenant dans un coffret, posé sur le tapis devant lui, un petit sachet de couleur brunâtre:

— Et porte ceci sous ta robe, Khanoum. Ton époux reverra ta beauté. Tu me remercieras.

Nicole écoutait ces mots persans, un peu psalmodiés d'une voix plaintive. Tous ces mots, elle les comprenait maintenant; elle se sentait vraiment fondue dans ces choses nouvelles auxquelles elle participait. Et la gravité, l'assurance calme du petit vieillard la mettait en sympathie avec toute cette scène étrange.

Le vieux la regardait et, comme elles allaient se lever, rabattant les pitchés sur leurs visages:

— La Khanoum veut-elle que je consulte pour elle les dés?

Il fit sauter, puis aligna, renversa quatre lourds petits dés de cuivre. Il examinait, comptait, retournait les dés.

— Khanoum, toi, la Farenghi qui a passé la mer pour venir en Iran, de nouvelles surprises te sont réservées, ton sort n'est pas fixé ici.

« Je te vois suivant à cheval des troupeaux. Tu es dans

une tribu, tu es dans la caravane... Le chef te parle... Oh! comme il te parle, Khanoum! Comme il te louange!

— Il n'y aura plus de chef, il n'y aura plus de caravanes! Tout s'est arrêté ici, crie Nicole impétueuse, en se levant.

Elle bondit vers la porte, n'attend pas son amie effarée.

— Khoda hafes choma, Khanoum, dit solennellement le vieil homme.



Février. Voici le cœur de l'hiver, les épaisses neiges. Un vent glacé souffle de la montagne. Les Persans serrent frileusement contre eux leurs abas (16) en laine de chameau. Les serviteurs ont installé un brasero de cuivre dans la pièce où ils se tiennent; là bout du matin au soir l'eau dans le grand samovar. On prend du thé à chaque heure.

Et pour toute la famille commence le règne du « corsi ».

Nicole avait d'abord été peu désireuse de se glisser avec les autres autour de cette table basse, sous les épais tapis de Kashmir, et à sentir ses pieds et ses jambes peu à peu grillés par le brasero caché sous la table, pendant que visage et épaules restent exposés au froid de la chambre. Puis elle se plia à cette habitude nouvelle et bientôt la trouva agréable. Ne devenait-elle pas un peu plus persane chaque jour?

C'était maintenant le grand silence de l'hiver. Plus de caravanes passant à travers la ville. Finis, les clairs tintements des cloches!

Les marchands de fruits ne promenaient plus, en ville, sur des plateaux de cuivre, que des pommes rouges et des betteraves cuites.

Le grand silence de l'hiver. Les passes bloquées par la neige. Les courriers n'arrivant plus. Aucune communication avec le reste du monde... Une tristesse pesait sur les jeunes femmes de l'enderoun. Elles étudiaient

(16) Sorte de manteau.

assidûment leurs livres français. Jamais autant qu'en ce froid hiver Nicole n'eut de si attentives élèves.

Enfin, un jour du début de mars, la température s'amollit, on entendit le pépiement des premiers oiseaux, les premiers bourgeons apparurent aux arbres. Une détente douce... un air attiédi... et dans toute la ville, toute la maison, on commença les préparatifs du Novrouz (17).

Les pièces de l'enderoun et du biroum sont recrépies en blanc, en rose, en bleu, les tapis soigneusement brossés, les vilains fauteuils européens du salon de cérémonie, où l'on n'entre presque jamais, recouverts à neuf d'une soie de tons criards, aussi clinquante que les fauteuils mêmes!

Les serviteurs sont habillés de sardaris (18) neufs à boutons rutilants. Toute la famille, depuis les vieux parents jusqu'aux marmots, essaie des vêtements nouveaux. Et les jeunes femmes, Zia et ses cousines, ont fait venir de la capitale des crêpes de Chine, des crêpes Georgette de couleurs tendres dont elles confectionneront elles-mêmes avec beaucoup d'adresse de pimpantes toilettes souvent décolletées (car en Perse les robes du soir se mettent en plein jour pour les visites de cérémonie dans les enderouns), copiées sur *Femina* et *Vogue*, qu'elles dissimulent, en ville, sous le tchadour.

Les dames d'une société plus modeste se précipitent chez les couturiers du bazar qui leur vendent d'étonnantes robes de satin ou de velours brodées de verroteries, de paillettes, hiératiques et raides comme des châsses.

Tous les gens du bazar, jusqu'aux plus pauvres hammals (19), ont des sardaris neufs. On s'endette, on se ruine pour une année. Mais tout le monde veut être beau afin de célébrer dignement, le 21 mars, Novrouz, fête du printemps, premier jour de l'année persane!

Les échoppes des grainetiers du bazar sont entourées de tchadours caquetant, femmes qui viennent acheter

(17) Le 21 mars, fête du printemps et de l'année, en Perse.
(18) Longue redingote plissée.
(19) Portefaix.

les nombreuses variétés de fruits secs destinés à composer ce soir « l'adjil ». Ces coutumes immuables charment Nicole, joyeuse de participer à la fête de famille. Elle est allée dans la campagne cueillir avec Zia des branches d'aubépine et des herbes nouvelles; elles en parsèment la nappe blanche sur laquelle est posée l'adjil entre des bougies allumées. Rite important: ainsi toute l'année l'abondance régnera dans la demeure.

En cette veille de Novrouz, tard dans la soirée, est allumé le traditionnel feu de branchages autour duquel bondissent les enfants.

Le matin de la fête, les notables commencent, dès sept heures, leurs visites. On va faire « salam » chez le gouverneur. On échange les vœux de birouni en birouni.

Le peuple se porte en foule à la campagne, à pied ou sur les vifs petits ânes, eux aussi caparaçonnés de neuf. Les familles se suivent en file pour aller, hors les portes de la ville, manger les graines de pastèques, les pistaches et les traditionnelles salades vertes de novrouz que vendent, en chantonnant les mérites de leurs denrées, les marchands ambulants.

On rit, on se congratule, on joue du tar, on chante. Chacun est insouciant, joyeux! Voilà le printemps! Et voilà le jour où le roi Djemchid créa la Perse, dit la légende. Et voilà renaître les antiques traditions zoroastriennes que l'on retrouve au fond de multiples coutumes persanes...

Dès la fête célébrée, c'est l'interminable série des visites d'enderoun en enderoun, dans les plus beaux atours, visites qui s'échangeront pendant plus de quinze jours. Il faudra entendre et répéter les mêmes phrases de félicitations, de compliments, devant les mêmes minuscules tasses de thé très sucré, les mêmes pyramides de gâteaux, les mêmes tcherbets glacés!

RENÉE FRACHON.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Correspondance générale de J.-J. Rousseau collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome vingtième, Armand Colin. — Noëlle Roger: *Jean-Jacques, promeneur solitaire*, Flammarion. — Marguerite Reichenburg: *Essai sur les lectures de Rousseau*, Philadelphie. — Pierre Grosclaude: *Jean-Jacques Rousseau à Lyon*, Lyon, Impr. Bosq frères, M. et L. Riou. — Mémento.

Un événement considérable s'est produit ces temps derniers: l'achèvement de la publication de la **Correspondance générale de J.-J. Rousseau,** dont le tome vingtième et dernier vient de paraître. Cet événement, pourtant d'ordre littéraire, ne semble pas avoir beaucoup ému la critique, préoccupée de célébrer la gloire de quelques bateleurs de la plume; il a laissé également dans un parfait état d'indifférence une population que la T. S. F. et le sport passionnent au degré suprême. Regrettons-le sans nous en étonner.

Nous n'en sommes pas moins, à cette heure, malgré la double incuriosité du public et de ses guides intellectuels, en possession d'un document de première importance, et qui intéresse, à la fois, l'histoire tout court, l'histoire des mœurs, l'histoire des sciences, l'histoire littéraire, et qui apporte, sur la vie aussi bien que sur les écrits de Rousseau, d'éclatantes lumières. De ce document monumental ressort, en premier lieu, la merveilleuse sincérité d'un homme que l'on a trop souvent représenté comme un perfide, un illuminé, un demi-fou, et que cet homme, d'âme simple et droite, ne visait nullement à troubler l'ordre public, rêvait, au contraire, de le fonder sur des bases plus solides. On y peut découvrir, de plus, dans quels buts et sous l'influence de quels intérêts, se formèrent les cabales qui réussirent à transformer Jean-Jacques, devenu illustre, en persécuté, en nomade, en vaga-

bond hué et lapidé, ne rencontrant plus, sur la terre d'Europe, un toit où la tranquillité lui fût assurée.

Que Rousseau, déjà si gravement frappé au physique, ait été atteint au moral par le déchaînement de haines que suscitèrent ses écrits, qui songerait à s'en étonner? Cependant, même au plus fort de ses tribulations, ulcéré par les trahisons, les violences et les lâchetés de ses anciens amis, il n'entretenait point en lui l'esprit de vengeance. Il bataillait de la plume, tentait inutilement d'établir la loyauté de ses actes et la légitimité de ses idées et souffrait. Son existence se déroula comme une longue tragédie à peine traversée de quelques effusions du cœur, vite tournées en déceptions. Aucun être ne connut, au milieu d'une telle gloire, de telles amertumes. Sans ses contacts avec la nature, qui apaisaient et illuminaient son âme, sans ses rêves et ses imaginations, Rousseau eût été le plus misérable des humains.

Sa *Correspondance* répond, d'un ton victorieux, aux imputations malveillantes et aux salissures de ses innombrables ennemis contemporains. Elle ruine aussi les thèses fallacieuses que maints critiques tentèrent et tentent encore d'échafauder pour détourner des admirateurs posthumes d'écouter ses sages admonitions. N'ayant pas été écrite pour la galerie, elle est un témoignage dont il faudra tenir compte. Dans la grande querelle que suscite le « cas Rousseau » cent cinquante ans après la mort de l'écrivain, il serait plaisant de voir que ce témoignage spontané continuât à être passé sous silence.

Nous avons maintes fois précisé, en des chroniques antérieures, que Théophile Dufour, directeur des Archives et de la Bibliothèque de Genève, rousseauphile déterminé, colligea, pendant un demi-siècle, le plus souvent sur les originaux autographes, les lettres de Jean-Jacques composant la *Correspondance* susdite et que cet admirable érudit mourut sans avoir la satisfaction de les publier lui-même. M. Pierre-Paul Plan s'est chargé, avec une parfaite intelligence, un merveilleux savoir et un grand désintéressement, d'assurer cette publication et de la compléter de ses propres trouvailles.

L'ouvrage définitif nous apporte 4.148 lettres, non compris les documents annexes rejetés en appendice. Il triple le nom-

bre de celles que Musset-Patay, en 1824, assembla dans son recueil. Il contient de plus une importante iconographie de Rousseau et de ses correspondants, iconographie enrichie de portraits inédits conservés dans des collections particulières.

Son tome vingtième porte, en frontispice, une curieuse sanguine inédite de Ph. Caresme, empruntée au cabinet Allard du Chollet et représentant Jean-Jacques à la fin de sa douloureuse carrière; en cette sanguine le visage de l'écrivain, amaigri et traversé de rides, traduit l'anxiété et la mélancolie.

Les lettres réunies dans ce tome s'échelonnent sur une période de huit années (1770-1778), période au cours de laquelle Rousseau habite Paris et meurt sous les riants ombrages d'Ermenonville. Elles sont en nombre plus réduit qu'à l'accoutumée. M. Pierre-Paul Plan ne croit pas cependant à un ralentissement de l'activité épistolaire du philosophe. Selon lui, les lettres écrites pendant ce laps de temps ont dû disparaître par la faute de correspondants insoucieux de les conserver.

On peut s'étonner qu'aucune de ces lettres ne fasse allusion aux lectures des *Confessions*. Rousseau entreprit ces lectures pendant l'hiver de 1770-1771 devant un auditoire enthousiasmé. Il les interrompit sur l'injonction de M. de Sartine, lieutenant de police, celui-ci obéissant aux prières de Mme d'Epinay. Il dut subir cet arbitraire scandaleux avec indignation. Fit-il confidence de ses sentiments à l'un de ses amis? Cela semble probable. La confidence reparaîtra peut-être un jour.

Le recueil Dufour-Plan contient diverses pièces d'un vif intérêt, la lettre, par exemple, à Lamoignon de Malesherbes où Jean-Jacques commente les manœuvres de ses ennemis et les circonstances de sa brouille avec les Luxembourg, les lettres aussi sur la botanique, adressées à M. de La Tourette, à Bernardin de Saint-Pierre, à Mme Delessert, à Lamoignon de Malesherbes, etc... L'écrivain paraît tirer de ses relations avec les curieux de plantes et les faiseurs d'herbiers un plaisir très particulier. Il est souvent l'hôte de M. de Jussieu au Jardin des Plantes. Herboriser dans la campagne le repose d'écrire ses discours justificatifs et de copier inlassablement, pour vivre, de la musique. Les plus agréables parmi les lettres sur la botanique sont, sans conteste, celles où Rousseau

se fait l'initiateur à cette science de Mme Delessert et de sa fille; un sentiment de tendresse les anime. Or, l'écrivain ne l'éprouve, à ce moment de sa carrière, que pour de rares êtres au nombre desquels il ne compte point les gens de plume. Dans un billet daté de 1776, à la présidente d'Ormoy, bas-bleu dont on possède un méchant roman: *Les Malheurs de la jeune Emilie*, Rousseau prie cette dame « de ne plus l'honorer de ses visites ».

Il ne ferme pas cependant tout à fait sa porte aux étrangers et aux inconnus. Il est bien plus sociable, malgré la défiance que lui inspirent les traîtrises des hommes, qu'on ne le prétend d'ordinaire. Il reçut le prince de Ligne sans savoir à qui il avait affaire et se laissa apprivoiser tout de suite par sa gentillesse. Le recueil Dufour-Plan reproduit la généreuse lettre que le subtil épicurien lui adressa, après sa visite, pour le décider à prendre retraite indépendante et paisible en ses jardins de Belœil.

Nous souhaitons vivement que l'éditeur de la *Correspondance* de Jean-Jacques ajoute, aux textes qu'il a imprimés avec tant de soin, une table générale des noms propres et des matières. Sans cette table, la consultation de cette *Correspondance* restera malaisée. Nous n'ignorons pas que chaque volume est accompagné d'un index des noms cités, mais ces index partiels compliquent plutôt qu'ils ne facilitent la tâche du travailleur obligé de voir de nombreux tomes avant de rencontrer le personnage dont il cherche la présence dans la vie de Rousseau. De plus, il advient fort souvent que ledit travailleur s'enquiert de faits plutôt que de personnages. Où et comment découvrira-t-il ces faits dans le formidable dédale des lettres? La table analytique que nous réclamons sera-t-elle faite? On ne nous le précise point. Certainement, M. Pierre-Paul Plan ne demanderait pas mieux que d'entreprendre cette lourde et délicate besogne (1).

En même temps que paraissait le vingtième volume de la *Correspondance*, sortait d'une autre librairie parisienne un très curieux volume de Mme Noëlle Roger: **Jean-Jacques,**

(1) A l'heure où nous corrigeons les épreuves du présent article, nous lisons, dans le *Journal des Débats*, une lettre de M. Pierre-Paul Plan informant les lecteurs de la *Correspondance* qu'il prendra l'initiative de dresser et de publier (à ses dépens?) la susdite table.

promeneur solitaire. Mme Noëlle Roger nous a, jusqu'à l'heure présente, plutôt habitués à lire d'elle des romans où le fantastique côtoie le scientifique, romans d'un très vif intérêt et d'une très belle langue. Qu'elle se transforme brusquement en historienne, et en historienne de Rousseau, comment s'en étonner? Mme Noëlle Roger est fille de Théophile Dufour. Elle a dû, ce semble, durant toute son existence, aux côtés de ce père érudit, vivre dans la familiarité du philosophe et, par suite, apprendre à le vénérer. Théophile Dufour disparu, elle a veillé avec application sur la *Correspondance* et c'est, en définitive, grâce à elle que celle-ci a vu le jour dans les conditions les plus favorables. Les « rousseauistes » doivent à Mme Noëlle Roger grande gratitude.

Nous avons la conviction que Mme Noëlle Roger, en écrivant son livre, a souhaité faire, au nom des gens de cœur, réparation à Rousseau des torts qui lui ont été portés. Elle examine, en utilisant intelligemment la *Correspondance* et maints autres documents dignes d'attention mis au jour au cours du temps, les événements marquants de la vie de son héros et démontre de la manière la plus formelle que celui-ci fut une victime, et de son destin funeste, et de la perfidie des hommes. Son livre n'est pas un plaidoyer. Seuls des esprits prévenus le pourraient considérer comme tel. Des faits y sont exposés clairement et des conclusions en découlent. Parvenue à la page 240 de ce livre, à l'heure où Rousseau vient de subir la félonie de David Hume, Mme Noëlle Roger résume en traits frappants la carrière sentimentale de l'écrivain. Les détracteurs acharnés de ce dernier liront avec profit cette page. Elle les invitera peut-être à plus de tolérance.

Tout au long de son travail, fourmillant d'excellents « morceaux », écrits avec une fermeté et une souplesse de style remarquables, Mme Noëlle Roger donne de Rousseau « naturiste » des images vraiment lumineuses et empreintes d'une grande poésie. Le chapitre le plus nouveau, ou peut-être le plus audacieux, de ce travail, concerne les enfants de Jean-Jacques. Mme Noëlle Roger doute que ces enfants aient jamais existé. Ce doute, dit-elle, n'est appuyé sur rien. Elle accumule cependant les arguments qui tendent à consolider sa thèse. Il faut avouer que ces arguments offrent une valeur et que

l'argument médical (placé en appendice du volume) n'est pas le moindre.

Promeneur solitaire, Jean-Jacques le fut toute sa vie. Souffrit-il de la solitude matérielle? On ne le voit guère. Il souffrit plutôt de la solitude de l'âme et du cœur. Peut-être, dans son état trop souvent délirant, provoqué par son mal incurable, ne sut-il pas toujours comprendre quelles affections lui étaient dévouées, et les conserver. Sur la tombe sinistre du Panthéon où repose le fougueux admirateur du soleil, des arbres et des fleurs, une nouvelle amie s'est penchée; elle est compréhensive, pitoyable, pleine de ferveur. Rousseau n'est plus le « promeneur solitaire ».

Il possède d'ailleurs, à cette heure, à travers le monde, bien plus de « sympathisants » que de zoïles et de diffamateurs. Pas un lieu du monde où l'on ne lise encore avec agrément sa *Nouvelle Héloïse;* pas un lieu du monde où les doctrinaires de la politique ne lui doivent et ne reconnaissent lui devoir les éléments essentiels de leurs théories. Pas une Faculté aussi où des jeunes gens ne s'efforcent de le mieux entendre et d'apporter une pierre au monument que la postérité lui élève.

En Amérique, les admirateurs de Rousseau sont légion. L'un d'eux, Mlle Marguerite Reichenburg, vient de publier, à titre de thèse doctorale, un **Essai sur les lectures de Rousseau.** A proprement parler on savait assez bien déjà quels ouvrages, au cours des années, avaient contribué à la formation intellectuelle du philosophe et surtout à la formation de sa sensibilité; mais aucun travail d'ensemble n'avait été consacré, à notre connaissance, à ce problème.

Mlle Reichenburg prend Rousseau à l'instant où il sort de la petite enfance et passe, en compagnie de son père, ses soirées plongé dans les romans, néfastes au gré de M. Seilleire, d'Honoré d'Urfé et de Madeleine de Scudéry; elle l'accompagne ensuite dans toutes les étapes de sa vie, notant les indications bibliographiques qu'elle peut tirer des dires de l'écrivain ou des propos des gens qui l'ont approché, ou encore des érudits ou critiques qui ont étudié son existence intime. Elle est parvenue ainsi à dresser une *Table des ouvrages possédés, lus ou mentionnés par Rousseau* composée

de près de sept cents numéros. En d'autres tables, elle montre que son héros s'intéressa à des livres de toutes nationalités et de toutes langues anciennes et modernes, qu'il ne dédaigna point les écrits du moyen âge et d'aucun des siècles postérieurs, qu'il fit pourtant ses auteurs favoris des écrivains du XVIIe siècle et que, tout naturellement, il absorba la plupart des ouvrages parus de son temps. Les lectures religieuses et surtout les lectures scientifiques furent très fréquentes dans sa vie. L'homme, en définitive, ne semble pas s'être complu dans les frivolités. Il avait alimenté sa pensée de tout ce qui lui était nécessaire pour fructifier.

Il nous reste, et nous le regrettons, peu de place pour signaler, comme elle le mériterait, une thèse de M. Pierre Grosclaude portant le titre: **Jean-Jacques Rousseau à Lyon.** Son auteur, s'inspirant des *Confessions,* de la *Correspondance,* de maints documents tirés d'archives ou de travaux locaux, s'efforçe de donner des précisions sur les séjours que Rousseau fit, au cours de sa carrière, dans la grande ville régionale.

En réalité, cette ville paraît avoir joué un rôle assez important dans la vie de l'écrivain. Rousseau y connaît tout d'abord, en 1730, des impressions assez fâcheuses. Il y survient derrière les grègues du musicien Le Maître et s'en échappe, fortement impressionné par la crise d'épilepsie de cet ivrogne invétéré. Il y revient en 1731, faute d'avoir retrouvé Mme de Warens. Il y couche à la belle étoile, au bord de la Saône, en un lieu que M. Pierre Grosclaude est parvenu à situer.

Jusqu'en 1739, Rousseau se rend maintes fois à Lyon, se familiarise tout à fait avec cette cité morose, y noue des relations. Le 26 avril 1740, chassé de la maison de Mme de Warens par la présence impérieuse de Wintzenried, il s'y fixe en qualité de précepteur des enfants de M. de Mably. Ce séjour surtout compte dans sa carrière, au dire de M. Grosclaude, qui l'étudie avec beaucoup de soin. Rousseau, à la vérité, ne réussit point dans sa tâche, mais celle-ci, accomplie avec conscience et réflexion, lui permet de concevoir une théorie primitive de l'éducation des enfants dont les idées, mises au net dès ce moment, se retrouveront dans l'*Emile.*

A Lyon, toujours en 1740, ou bien aux alentours immédiats de cette date, Rousseau connut maints personnages curieux, le prévôt des marchands Perrichon, l'intendant Pallu, Charles Bordes, en compagnie duquel il pratiqua (assez fâcheusement pour son génie) l'art de rimer, enfin l'abbé de Mably. Les ouvrages de ce dernier l'impressionnèrent vivement et transformèrent pour un temps ses idées. Plus tard, il en réfutera l'argumentation.

A Lyon, Rousseau témoigna d'un cœur sensible au charme de Suzanne Serre, jouvencelle de mœurs assez libres et qu'il voulut épouser. M. Grosclaude fournit sur leur idylle des précisions pleines d'intérêt. En 1768, nouveaux voyages de l'errant, alors célèbre, dans la ville sympathique. De concert avec les Boy de la Tour et M. de La Tourette, il se réjouit, ce qui ne lui arrive guère, d'herboriser à la Grande Chartreuse. En 1770, il contracte à Lyon amitié avec Horace Coignet qui met en musique et fait représenter les scènes lyriques de *Pygmalion*.

L'ouvrage de M. Pierre Grosclaude fourmille de détails de tous genres sur la société lyonnaise; il présente surtout le mérite d'éclairer des faits restés confus et de préciser des dates. Les historiens du philosophe en tireront d'utiles renseignements.

Mémento. — Revues: *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, janvier-mars 1934. De M. L. Riscle: *Le vieux Chilly*. — De M. J.-P. Palewski: *Mme Pourrat à Louveciennes*. — De M. P. Deslandres: *Bibliographie de Seine-et-Oise*.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

André Piot: *Chœur des Jeunes Hommes*, Floury.

Que de critiques déclarent morte la poésie! Ils y mettent une évidente satisfaction. Ils n'ont point la passion, ils n'ont point le goût de la poésie. Peut-être ne se sentent-ils pas très sûrs d'eux-mêmes? Ils se méfient. A quoi reconnaître qu'une poésie est bonne ou qu'elle n'est pas bonne? Quel critérium? D'ordre moral? Insuffisant; les décisions psychologiques y sont cachées bien plus qu'en un roman ou une pièce de théâ-

tre. A quoi se référer? Philosophie? Non. Observance des règles traditionnelles? Elles sont contestées; on les a furieusement bousculées; ne sont-ce les médiocres qui précisément s'y reprennent? Tant de livres en vers réguliers ne s'ouvrent que sur des platitudes et des banalités. A l'autre extrémité, peut-on comprendre rien aux partis pris d'extravagance, de brutalité, de désordre qui apparaissent dans les écrits des dadas et des surréalistes? Se débrouiller au milieu de ces dédales est impossible. « Ariane, ma sœur », j'estime plus expédient de ne pas me risquer au Labyrinthe; je ne me fie pas à ton fil.

La poésie n'existe plus. Tenons-nous-en à cet axiome préservateur. Le public est depuis si longtemps déshabitué de lire les poètes qu'il sera flatté d'apprendre qu'il y perdrait son temps, qu'il n'y a plus de poésie simplement parce qu'il n'y a plus de poètes. Les ingénus qui croient encore à la poésie, qui l'aiment, qui la lisent, soutiennent, il est vrai, une opinion toute contraire, mais n'est-il pas de leur intérêt de donner à penser qu'ils rencontrent quelque joie dans le domaine stérile qu'ils sont seuls à parcourir et à vanter? Leur opinion est de peu de poids.

Je donne la mienne pour ce qu'elle peut valoir. Des quinze années écoulées depuis que le *Mercure de France* m'a confié la rubrique des poèmes, il n'en est pas une seule où ma sympathie admirative, mon attention émue ou surprise ne se soient pas attachées — sans compter les poètes dont le renom déjà était acquis — à plusieurs productions de jeunes, de nouveaux venus, de poètes ignorés, à mon avis, injustement.

Depuis un an, depuis octobre 1933, je relève des noms d'aînés: Henri de Régnier, Philéas Lebesgue, Tristan Klingsor, Théo Varlet, Touny-Lérys, diversement honorés peut-être, mais qui tous devraient éveiller des souvenirs de respect pour le moins en le cerveau des lettrés; André Payer a produit un livre d'exquise sensibilité; Raoul Boggio, remarquable une fois de plus par la pureté de ses évocations intimes et de ses grandes et pures images; Paul Palgen, troublé d'exotisme et de force expressive; le puissant, mystérieux et attachant Jules Supervielle, Le Dantec, Henry Dérieux, Mme Cécile Périn, Mme Jeanne Marvig, André Berry, Hart,

le cher poète français de l'île Maurice, Pierre Lagarde, raffiné, soucieux d'exactitude; Noël Jeandet, dont le symbolisme approfondi et saisissant s'accommode de tant de discrétion; Mme Delétang-Tardif, Raymond Jacquet, le tout jeune et lucide Roger Richard. Ne serait-ce assez pour une anthologie, s'il n'y avait à rappeler encore la révélation surprenante de Makhali-Phâl, d'origine et d'inspiration khmer; Patrice de la Tour du Pin, qui crée une atmosphère de légende, de beauté, de grandeur, à son gré; le délicieux Robert Houdelot, et enfin, le plus récent, non certes le moindre: André Piot, avec son livre, splendidement édité par la librairie Floury, **Chœur des Jeunes Hommes, poèmes, 1914-1934,** c'est-à-dire, oui! poèmes de guerre, écrits pendant la guerre, relus, revus plus tard, avec les réflexions, « les résonances », dit l'auteur, de quinze, seize, vingt ans plus tard.

Ces poèmes, — ce poème, en vérité, est dédié « à ceux de l'autre monde »: portique d'honneur à des êtres chers, disparus, et aux « morts du 8-9, mes frères d'armes ». C'est la passion, la mise en croix, non d'un homme-dieu, de générations, de toute une jeunesse qui se sacrifie, qui périt pour une idée, se donne toute, un instant doute et se reprend à l'amour de la vie, puis se ressaisit, se dévoue à nouveau, meurt ou triomphe. Et lesquels, des morts ou des triomphants, sont, hélas! en leur chair, en leur idéal, en leurs espoirs, en leur amour et leur foi, les moins sacrifiés?

Argonne, nuit de garde, Vauquois 1915; la Mine; Montée en ligne; la Fille morte. Quelque chose d'une simplicité abrupte dans ces poèmes, avec une signification enclose par-dessous, de vouloir qui accepte, de douleur qui s'aveugle, d'espoir qui s'est épuisé. Seconde partie: *Somme,* et tout de suite, hommage à l'héroïque Alan Seeger, abattu, le 1er juillet 1916, à Belloy-en-Santerre, deux vers de lui en épigraphe:

I have a rendezvous with Death
At some disputed Barricade...

In memoriam, le plus viril, le plus sobre et vibrant hommage; *Remembrance,* plus haute encore: « puisque le prime avril ranime l'églantine, tandis qu'à Bellinglise, sous les

shrapnels, l'exquise alouette se délivrait de ses hymnes subtils, Alan Seeger,

> Ah! tu pus bien railler la sinistre parade
> De Death, la Mort, postée à l'âpre barricade
> ....
> Ce ne fut pas la Mort qui t'accueillit, à l'heure
> Où, t'évadant du corps, cette indigne demeure,
> Tu poursuivis sans lui ton élan radieux,
> Sûr de ne point faillir au rendez-vous des dieux!

Salonique. Tour du Parc. Je voudrais tout citer. Tout est grand. Mais l'ensemble importe, la construction, la place des effets non tant calculée que nécessaire. *Craonne,* cet admirable morceau: *Le 16 avril,* cette marche exténuée, résolue de tous ces hommes, qui ne croient plus, mais qui vont, qui s'avancent, qui marchent — 1917 — dans la conviction résignée que ce peut être là, enfin! le dernier effort où s'estompe la fin de leur devoir présent!... la Paix! « le seul rêve pourtant qui leur restât encore ». Et soudain cet exhaussement, si simple, jusqu'à l'épique:

> Jeanne d'Arc vint de Reims en ces lieux autrefois.

Puis des morts, des dérisions d'attaque et de défaite, une aile défaillante, qui hésite, manque à sa tâche, une trahison peut-être! des feux allumés, le désastre, un charnier... Ah! l'amertume, le dégoût, l'horreur de cette abjection, et de cet entassement incessant de cadavres, de pauvres et jeunes cadavres, pour rien, pour rien! Et, à l'arrière, à l'arrière: oh! je ne sais rien de plus poignant, de plus tragique, pas un éclat de voix, pas un geste excessif, que ce poème entre tous: Danse loin du Front; Théâtre des Champs-Elysées, 1917, et ce rythme double soutenu à travers tout le poème:

> Chut!... Cette almée, aux pieds vifs, aux bras blancs
> (Rose thé fléchie ou livrée au vent)
> Qui glisse
> Sur l'estrade, ainsi sur l'eau qu'un mouvant
> Calice...
> Feu son frère dort là-bas,
> Mort dans quelque affreux combat.

Dans l'enclos des croix, les gars
L'ont mis sans cercueil ni draps.

La scène, où jouent des reflets roses, l'ivoire animé du fin galbe nu...

Feu son frère a dû la voir
Rire en son poudreux miroir,
En quittant ses crêpes noirs
Pour un peplum clair ce soir.

Un bond soudain. Le ballet s'accélère...

Puis ce sont les déserteurs repris, ramenés, chaînes aux poings, moins désespérés d'être voués à la mort peut-être que les autres. Du moins ont-ils joui d'un semblant de sourire à la vie; ils ont vécu, ne fût-ce que d'espoir, deux jours! Et le poème qu'il faudrait tout citer, plus de cent vingt vers, en l'honneur de Guynemer: Guynemer, mort? Non pas; Guynemer enseveli dans les cieux, accueilli dans son vol par l'Ange, Guynemer qui seul osa ce que tous avaient conçu. S'assimilant au sort des plus purs chevaliers,

Cette guerre avilie, il la divinisa.

Les Vieilles de Noyon, la Retraite anglaise, et enfin! enfin *La Seconde Marne,* juillet 1918, retour au même bord: il y a quatre ans, comme on était ardent, confiant, grand par l'espoir, la conviction, et jeune! Cent ans ont passé... Il y en a bien eu des victoires, pauvres victoires mutilées, tronquées, trompées, désarmées, perdues en fumées, et tout l'impitoyable Destin, toutes ces plaies, ce sang, les horreurs, l'ennui, les trahisons, la prison, les morts! Et puis c'est la méditation des chefs, la tactique à son premier élan, l'épreuve, l'élan, le courage renaissant, Gouraud qui entreprend, Foch qui calcule et décide, le grand voyant,

Unique répondant du Destin qui décide

Mangin qui épie le moment d'agir, tous, tous dans le vent flairent la suprême victoire, et du chœur hésitant, une d'elles, la plus grande, la plus belle, l'héroïque entre toutes, se lève, s'ébranle, se meut. Le chef, de la voix, du geste, la suscite, lui désigne le chemin, commande: Va!

Il me faudrait signaler enfin *l'Entrée en Belgique*, énergique, triomphal flottement des drapeaux unis, emmêlement joyeux des cœurs de France et de Belgique, accueil qui à ces ensevelis des tranchées, à ces boueux, à ces gueux, aux poilus rendait le sentiment insigne entre tous, et perdu, l'orgueil! — *Le Jour de Colère*, 6 février 1934, encore tout haletant de fierté et de douleur, — et cette conclusion prodigieuse, ce poème formidable, intime à la fois et souverain, *Accord final*, en vers de dix-huit syllabes: toute la vie, le passé, le renoncement, l'amour, l'aspiration suprême à l'extase, à la sérénité: « Assez combattre, assez aimer, assez souffrir », accession sur la hauteur parfaite des « huit Béatitudes », grandeur de l'Homme — et grandeur de ce livre!

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Bernard Barbey: ***Ambassadeur de France*****, Librairie Stock. — Maurice Genevoix:** ***Marcheloup*****, Flammarion. — Edouard Peisson:** ***Gens de mer; Une femme*****, Bernard Grasset. — Tristan Bernard:** ***Visites nocturnes*****, Albin Michel. — Romain Rolland:** ***L'enfantement*****, Albin Michel. — Han Ryner:** ***Bouche d'or, patron des pacifistes*****, A. Messein. — Mémento.**

Il y a, dans le roman de M. Bernard Barbey, **Ambassadeur de France**, une remarque à la fois fine et juste; c'est celle-ci que les intellectuels français d'aujourd'hui se laissent trop accaparer par l'actualité. « Les travaux des contemporains, les échantillons épars qui nous viennent de l'étranger, une aimable mixture de tous les arts », dit M. Barbey, voilà ce dont ils font leur nourriture. Ils négligent les classiques et leur attitude, à cet égard, « est plutôt féminine », ajoute-t-il. On ne s'étonnera pas, après cette constatation, de trouver très peu virils les personnages d'*Ambassadeur de France*, des gens de lettres ou touchant à la littérature... Doué de talent, mais d'humeur misanthropique, l'écrivain Frédéric Alliscamps a dû se séparer de sa femme, d'accord avec elle, pour aller vivre auprès de sa mère, dans le Jura. Il espère, en recouvrant le calme qui lui manque à Paris, se reprendre d'amour pour Irène dont il a lassé la patience et dont il s'est lassé... Irène, abandonnée à elle-même, a cédé à un directeur de revue, un certain Hugues Raucas, qui n'est guère plus maître de ses nerfs que le mari qu'il trompe. Il a pour admi-

nistrateur à *Lutetia* (c'est le nom de la revue aux destinées de laquelle il préside) l'honnête Mario Lastègue. Un homme qui sort du peuple, mais qui n'en est pas pour cela mieux d'aplomb. Qu'un chagrin lui arrive, on le verra, tout désemparé, réclamer la tendresse d'Irène — rien que sa tendresse — et souhaiter le doux appui de son épaule... Irène, au surplus, ne semble avoir, dans le récit de M. Barbey, d'autre rôle que celui de consolatrice. Elle aurait bien besoin, elle-même, d'un solide soutien; mais elle fait de son mieux, et entre Frédéric et Hugues, sans parler de Mario, ne s'acquitte pas trop mal de sa tâche ingrate. A quelques accès de révolte près... A quelques crises de pitié, surtout... L'une de celles-ci sera fatale à Frédéric. Ayant renoué avec lui, vaincue par l'appel de détresse qu'il lui jette, Irène ne parvient pas — malgré son tact et sa gentillesse — à rendre à l'homme célèbre en qui la jeunesse voit un directeur de conscience laïque, la confiance en soi et la dignité morale qu'il n'a plus, qu'il n'a peut-être jamais eue... L'ayant surpris, un jour, dans un établissement de bains médiocre où il s'abandonne comme une épave à la tiédeur de l'eau, elle ne sait pas lui cacher la commisération attristée qu'elle éprouve... Il s'ouvre les veines dans sa baignoire, comme Pétrone (un genre de mort qui semble convenir aux époques de décadence...). Où est, demandera-t-on, « l'ambassadeur de France », dans tout cela? En Suisse, chez Mme de Cronus, dans une de ces Thébaïdes littéraires, comme on sait qu'il en existe, ici, près d'Auxerre, notamment, et où l'on se livre à des parlotes, entre gens de plume, pour le plaisir de se congratuler mutuellement. L'ambassadeur (tout spirituel) est, en l'occurrence, le directeur de *Lutetia* qui fait aux invités de la noble dame une conférence — ou plutôt une causerie — sur l'infortune, sur l'infortune sentimentale, bien entendu, des femmes d'écrivains... Il est on ne peut mieux placé pour en parler... Tel que je l'ai résumé, le roman de M. Barbey paraît assez misérable. Mais c'est la faute de ses personnages — c'est-à-dire de ses modèles. La substance en est délicate, il est vrai; et le ton parfait. *Ambassadeur de France* (qui atteste un réel talent) pourrait porter ce sous-titre: « ou l'envers des écrivains ». Tous les écrivains sont-ils aussi faibles, cependant,

que semble le croire M. Barbey? S'ils savent mal ordonner leur vie, est-ce manque de caractère ou seulement de sens pratique?...

Cette terre de l'Orléanais qu'il a si pittoresquement décrite, et dont il a peint les habitants avec tant de relief, M. Maurice Genevoix nous la montre, aujourd'hui, secouée par une espèce de révolution, dans **Marcheloup,** son nouveau récit. Nous sommes à la fin du siècle dernier, à la veille de ce 1900 que la génération actuelle s'est plu à décrier, mais qui marque bien, tout de même, un changement décisif dans la vie du monde. Le machinisme fait son apparition dans le village auquel l'auteur de *Raboliot* a emprunté le titre de son roman. Chambarcaud, dont le fils, Pierre, un garçon intelligent, fait ses études, a inventé une machine à fabriquer les sabots. On vit ,ici, de les creuser et tailler... Il en fera, lui, cinquante ou soixante paires par jour, avec un homme et deux bons compagnons finisseurs. A trois, ils accompliront la besogne de dix sabotiers en chambre. « Vendre moins cher, payer mieux le travail... » Parfait! Mais les dix sabotiers sans travail? Les sept, si l'on veut, en admettant que les trois autres soient pris parmi eux? Et le danger de la surproduction, de l'encombrement du marché?... Pour donner une tâche rémunératrice à tous, il faudrait faire moins travailler tout le monde; donner plus de loisirs aux ouvriers; ne pas trop fabriquer, non plus... Mais c'est l'aveugle égoïsme qui mène le monde. L'expérience a prouvé la chose, à présent. Au temps de Chambarcaud, on pouvait croire que si on luttait contre les pauvres gens, entêtés dans leur routine, c'était pour leur apporter « un peu d'espace, un peu d'aisance ». On le disait, du moins, avec une apparence de bonne foi. Au vrai, l'ambition l'a emporté sur la générosité. Qu'est-ce qu'être ambitieux, pour la plupart des individus? Se réaliser? S'affirmer? Régner? Pas toujours. Non; pas même cela. Vivre, selon l'expression courante. Jouir du luxe... Vain désir! Mais à qui fera-t-on admettre que les grands industriels, les grands brasseurs d'affaires sont des philanthropes, et qu'ils ont l'intérêt des hommes en vue quand ils développent leurs entreprises, les étendent sans tenir compte des respectables intérêts qu'ils lèsent? Ce n'est.

comme Napoléon, quand il multipliait ses conquêtes, qu'à la *libido dominandi* qu'ils obéissent. Ils tentent, après coup, de justifier leur insatiabilité avec des mots creux... De là, le danger de tout nouveau moyen d'extension de sa puissance que le progrès fournit à la bête verticale. Celle-ci n'est pas digne des conquêtes qu'elle doit à son élite. A moins que la science ne soit elle-même un mal; le mal en soi, comme il est écrit dans les Saints Livres... Mais sur quel terrain me voilà engagé! C'est la faute de M. Genevoix, dont le roman est un peu trop chargé d'idéologie... Chambarcaud rencontre, en le vieux Ferrague, attaché au passé, cramponné à la tradition, un adversaire redoutable. Ferrague l'estime, certes. Mais, pour l'abattre, accepte la complicité d'une odieuse mégère, la Mérance, qui torture son mari infirme... Une faute, commise par la fille de son adversaire, fournit au vieil homme l'occasion de la chasser du pays. Chambarcaud ne tient pas, cependant, sa défaite pour définitive. Son fils, Pierre, non plus, qui jure qu'il reviendra en maître, à Marcheloup. Avec une autre invention, je pense, que celle de la fabrication des sabots, car, du train dont marche la civilisation, ce genre de chaussures est menacé de disparaître... Le vigoureux roman de M. Genevoix aura donc une suite: la conquête de Marcheloup. Ferrague sera mort, dont la figure imposante évoque celle du Job des *Burgraves;* et qui vaticine de façon digne de Victor Hugo. Mort, Chambarcaud père le sera aussi, probablement. A l'instituteur quarante-huitard qui pousse le jeune Pierre « à s'instruire », un magister marxiste aura succédé... Attendons.

Un bon récit maritime, voilà ce que nous donne M. Edouard Peisson, l'auteur de *Parti de Liverpool,* avec **Gens de mer.** M. Peisson connaît parfaitement ce dont il parle, et il en parle sans grandiloquence ni recherche de l'effet facile. Son héros, qui commande pour la première fois, a la charge d'un *schooner* à cinq mâts et à machines auxiliaires. Mais on charge mal, en Amérique, les grains qu'il doit transporter, et la tempête, en déplaçant sa cargaison, le couche sur le flanc... Comment se tirera-t-il de cette sale affaire? S'en tirera-t-il seulement, sain et sauf, tandis que sa femme mettra au monde un enfant? Tel est le drame; et ce drame est celui

— toujours si émouvant pour nous — de l'effort, de la lutte de l'homme contre les éléments et contre la matière. La persévérance et l'héroïsme du jeune capitaine, effrayé par sa responsabilité, sont traduits par M. Peisson avec une sobriété forte. Si l'on a, cependant, quelque mal à le lire, c'est qu'il emploie beaucoup de mots techniques. Mais notre embarras résulte de notre ignorance. Il est vrai qu'on n'a guère le temps, aujourd'hui, de lire un livre en consultant, sans cesse, les dictionnaires spéciaux.

La grande simplicité que je viens de reconnaître à M. Peisson, on la trouve dans son nouveau roman: **Une femme,** qui ne traite pas, celui-là, de choses maritimes, quoiqu'il se passe à Marseille. En effet, la malheureuse qui s'exprime à la première personne dans le récit de M. Peisson a été abandonnée sans un rouge liard par son mari, avec ses deux enfants, dans ce port de mer. Le gaillard, un aventurier, avait assez d'elle, et s'en est débarrassé comme d'un colis encombrant. C'est affreux. Pas le moindre rayon de lumière dans la destinée de cette victime, autant de l'égoïsme de l'homme que de l'absurdité des lois sociales. Elle n'a d'autre ressource que la prostitution. Du reste, son histoire ne finit point. Il n'y a pas de fin à la misère humaine dont l'héroïne de M. Peisson — une petite bourgeoise désarmée — me semble la vivante incarnation.

Un autre que M. Tristan Bernard aurait fait une chose atrocement macabre de l'histoire que narre ce spirituel écrivain dans **Visites nocturnes.** C'est qu'il n'y aurait pas répandu le même humour. Humour nonchalant, mais à base d'observation très fine, et souvent pénétrante. Un mari jaloux, une femme honnête et charmante, l'ami... Et, dans la solitude d'un château éloigné de Paris, le crime. Des intérêts s'y mêlent qui pourraient en aggraver l'horreur. Mais point; et la curiosité du lecteur est habilement tenue en haleine. Dire de M. Tristan Bernard qu'il connaît son métier de conteur — et que ce métier est, aussi, celui d'un homme de théâtre — serait superflu.

L'*Annonciatrice* de M. Romain Rolland, dont c'est, ici, la deuxième partie: **L'enfantement,** est elle-même la quatrième subdivision de *L'âme enchantée.* Toutes les églises exigent

des in-folios proliférant, des cases interdépendantes, des architectures de papier — hélas! Ce volume clôt le cycle, nous annonce-t-on. C'est un cycle analogue à celui de la Vierge Marie dans l'histoire chrétienne. Par la femme, forte de sa sagesse, non seulement les corps mais les âmes sont engendrées à la vraie vie. Sur son fils et sur sa bru, mal attelés dans le mariage, se quittant puis se reprenant, elle exerce une action en conformité avec le cours des choses. On trouve, ici, des pages où la griffe d'une maîtrise assez fantasque a laissé sa trace. Il ne faut pas exiger de M. Rolland un canon classique. Mais le canon, à la mesure de sa foi (ce contenant où le contenu trouve son exacte enveloppe), il ne le réalise pas. Et que cette Vierge-Mère, à mission d'écraseuse du dragon bourgeois, est agaçante! Toutes les perfections et quelques autres, de surcroît, elle les a! Le dogmatiste amoindrit l'artiste, l'artiste brouille d'esthétique l'éthique de son partenaire. Mauvais attelage, aussi; ce n'est qu'une constatation; sur toutes les fortes personnalités ayant à faire concourir même couple, comme on dit en mathématiques, à un résultat pré-donné, on a toujours constaté mêmes oscillations.

Le vieux messianisme de M. Han Ryner m'a paru assez fade dans **Bouche d'or, patron des pacifistes.** C'est un essai de reconstitution de la vie et des doctrines de Dion Chrysostome, de rhéteur devenu stoïcien, grâce à Epictète. M. Han Ryner en fait un autre Jésus, avec une arrière-pensée de concurrence. Jésus (pour les rationalistes) se formait peu à peu dans les âmes. Fruits de la culture antique, Dion comme Epictète (bien qu'esclave) lui ont donné une dernière récolte: la période des Antonins, fausse paix bourgeoise, assommée d'ennui. Je vois bien, au cours de ce livre-biographie des concours de foule, des tavernes, le fameux camp sur le bord du Danube; mais point ce qui y couvait pour l'avenir, la saveur des grands changements du front de l'humanité.

MÉMENTO. — De la politique-sociologie, montons à la philosophie; ce n'est pas monter toujours vers la clarté. Très obscurs, très surréalistes et quand on s'est piqué les doigts à décortiquer leur écorce, ne vous payant pas d'une amande très savoureuse, sont *La procession enchaînée* par M. Carlo Suarès (Correa); *L'indiffé-*

rence perdue par M. Pierre Neyrac (Gallimard) et *Le chiendent* par M. Raymond Quenean (Gallimard). Ce dernier, au moins, se penche vers nous: sur une impossible histoire de trésor, représenté par une porte, laquelle n'ouvre sur rien, il évoque l'acide décor des banlieues pour petites gens, leurs petits travers, et il l'illustre d'une orthographe à la façon du père Ubu (les messieurs sont des *meussieux*, la T. S. F., la *Teuseufeu*, une chose sûre, une chose *surécertaine*) qui en fouette le comique sombre. Mais les deux premiers ne nous enseignent pas grand'chose qu'on ne sût déjà, ni n'en fournissent une représentation plus impérieuse ou plus raffinée — qu'il s'agisse de se connaître en se renonçant, comme dans *La procession enchaînée*, ou de se libérer de tous liens sociaux, familiaux, affectueux pour réaliser pleinement en soi la vie, comme dans *L'indifférence perdue*, dont l'auteur espère qu'avec son livre « aux pensées diverses et infinies et discontinues », on pourra « faire des hommes ». L'infini et le discontinu du fond de chaque être, le vocabulaire, hélas! n'est pas créé qui les rendra saisissables aux autres êtres; *casa persona es un mondo*, et chacun de ces mondes cos est monstre à ses frères.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jacques Duclaux: *Traité de chimie physique appliquée à la biologie*, tome I, Hermann. — Marcel Boll: *L'atomistique* (Les atomes et les molécules, structures électroniques, capillarité et osmose, les colloïdes, la catalyse), Collection « Hippocrate », Le François. — Pierre Lecomte du Noüy: *Méthodes physiques en biologie et en médecine*, J.-B. Baillière.

Nous nous proposons de signaler aujourd'hui trois ouvrages, qui s'efforcent de consolider le pont jeté entre la physicochimie et la biologie, et qui constituent, si l'on veut, des « prolégomènes à la biologie future ».

Le premier est dû au fils de l'illustre Emile Duclaux (1840-1904), Jacques Duclaux, qui succéda à Eugène Gley (1857-1930) dans la chaire de biologie générale du Collège de France. Jacques Duclaux publia précédemment plusieurs livres d'intérêt général, tels que *La chimie de la matière vivante* et *Les colloïdes*. Son nouvel ouvrage, **Traité de chimie physique appliquée à la biologie,** dont le premier tome vient de paraître, présente cette particularité intéressante qu'il est à la fois mis en vente en totalité et par chapitres:

Comportant une pagination spéciale, chacun pourra être acquis

séparément; chacun aussi sera tenu au courant des progrès réalisés.

Comme introduction, l'auteur a reproduit sa leçon d'ouverture, faite le 8 décembre 1931, sur l'analyse physicochimique des fonctions vitales:

Le monde matériel se divise en deux domaines très distincts, l'un dans lequel l'homme commande, l'autre dans lequel il doit presque se contenter d'obéir (p. v). Il y a une opposition absolue entre la puissance de l'homme dans certains domaines, et sa faiblesse dans d'autres, qui sont peut-être ceux où il aimerait le plus être le maître. La différence ne vient évidemment pas d'une infériorité des physiologistes par rapport aux ingénieurs, mais de ce que leur tâche est incomparablement plus difficile (pp. VI-VII). L'homme nous apparaît comme une machine naturelle, très perfectionnée, mais ne mettant en jeu que les mêmes forces qui font rouler une pierre ou qui soulèvent les vagues. Demander à l'homme de comprendre la vie, c'est demander à une machine d'expliquer la cause qui la fait mouvoir, par exemple demander à une automobile de décrire l'usine où elle a été construite. Pour nous, la tâche correspondante apparaît comme au-dessus de nos forces, et le seul conseil, que puisse donner la raison, est d'y renoncer. Mais alors, nous sommes obligés d'admettre que les choses sont ainsi, par l'effet d'une intelligence plus forte que la nôtre et dont il est interdit de connaître les desseins, et cette solution est encore moins acceptable. Se contenter de tout rapporter à la sagesse infinie d'un créateur est une solution de désespoir à laquelle l'homme ne pourrait souscrire sans signer sa propre déchéance (p. XX).

Les cinq chapitres, dont l'ensemble constitue ce premier tome, ont pour titres: étude de l'eau et des solutions; viscosité; rigidité, thixotropie, coacervation; capillarité; suspensions et émulsions. On ne saurait trop en louer l'ordre et la précision; nous disposons là d'une riche documentation, complétée par de judicieuses bibliographies.

§

Au moment même où Jacques Duclaux rédigeait son ouvrage sur le plan de la recherche scientifique, nous faisions paraître, indépendamment, un petit volume, **L'atomistique,** qui se place délibérément au point de vue de la diffusion, ou, mieux, de l'initiation. Destiné en principe à compléter

les connaissances souvent sommaires des biologistes et, à plus forte raison, des médecins, cet « exposé élémentaire » de cent et quelques pages nous semble convenir également à tout esprit curieux, qui, sans grand effort, désire se rendre compte des phénomènes physicochimiques, qui conditionnent les êtres vivants.

Après coup, en comparant les deux livres, nous avons constaté sans étonnement que les faits, qu'un biologiste emprunte à la physicochimie, sont également ceux qu'un physicochimiste destine à la biologie! Nous débutons par deux chapitres sur *la structure de l'atome* et sur *la constitution des molécules*, où nous faisons allusion aux nombres quantiques et où nous précisons l'électrovalence et la covalence. A propos de *l'état liquide*, nous parlons de la capillarité, de la viscosité, de l'osmose. Le chapitre suivant traite de *l'état colloïdal* (suspensoïdes et émulsoïdes). La fin de l'ouvrage s'applique à donner une idée d'ensemble de la *réaction chimique:* équilibres, chaleur de réaction, affinité, interprétation électronique, vitesse de réaction et catalyse, fermentations, hormones et vitamines.

De nombreux tableaux, 82 figures (photographies et dessins au trait), un index alphabétique, aident à la compréhension du texte, qui ne comporte ni équations chimiques, ni formules mathématiques.

Nous n'avons pas manqué de faire appel — toutes les fois qu'il en était besoin — à l'électron, voire aux quanta. Ces deux théories ont d'ailleurs respectivement pour domaines l'électricité et le rayonnement; et, pour achever le tableau du monde inorganique, il conviendrait de leur consacrer, à l'une et à l'autre, des développements aussi étendus que ceux qui constituent le présent exposé (p. 136).

§

Pierre Lecomte du Noüy est chef de service à l'Institut Pasteur. Son ouvrage, qui date de quelques mois, est destiné à combler une lacune d'ordre pratique: en décrivant les **Méthodes physiques en biologie et en médecine,** il rend un signalé service aux jeunes chercheurs, encore inexpérimentés.

Non seulement il leur parle, comme nous le faisons, Jac-

ques Duclaux et moi, de capillarité et de viscosité, mais il donne des détails précis pour l'organisation des expériences (thermostats, mesure des densités); il développe l'étude des solutions (concentration, cryoscopie, conductivité, concentration des cations hydrogène, solutions tampons, dialyse), ainsi que les méthodes optiques (réfractométrie, colorimétrie, spectrophotométrie, polarimétrie, photométrie). Le premier chapitre et deux appendices rappellent des notions de mathématiques, qui servent couramment à l'interprétation des faits expérimentaux.

Livre pratique, certes, indispensable pour la connaissance de techniques, dont quelques-unes ont été rénovées par l'auteur lui-même. Mais également livre de mise au point pour tout lecteur qui veut se familiariser avec la philosophie des méthodes applicables à une étude *quantitative* de la vie.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Fernand Nicaud: *La Séparation de la Politique et de l'Etat* (*dédié aux victimes du 6 février* 1934), Eugène Figuière. — Georges Roux: *Révolution* (*dédié à ceux de mes camarades qui demain tomberont pour qu'il y ait une France nouvelle*), Nouvelles éditions latines, 21, rue Servandoni. — Robert Francis, Thierry Maulnier et Jean-Pierre Maxence : *Demain la France* (*dédié aux morts du 6 février, premiers témoins de la prochaine révolution, tombés sous les balles d'un régime antinational, antisocial et inhumain*). — René Bergerioux : *France... en avant!* Librairie Firmin-Didot. — Georges Viance : *La France veut un chef!* Flammarion. — René Capitant: *La Réforme du Parlementarisme*, Librairie du Recueil Sirey. — Mémento.

Tous les livres dont on vient de lire les titres ont un lien, ils ont été écrits sous le coup de la soirée du 6 février 1934. Peu d'événements ont été plus importants dans notre histoire politique contemporaine que cette fusillade. Au pouvoir, de tristes politiciens élus par l'argent de Stavisky, qui était le nôtre, mais volé, refusant de faire la lumière sur ce vol et cette affectation électorale. En face, d'anciens combattants demandant seulement que cette lumière soit faite. Et les politiciens faisant tirer sur eux: une vingtaine de morts et dix fois plus de blessés! Si notre Constitution avait prévu une véritable haute-cour, les Frot, Cot et autres Daladier, sans oublier les Léon Blum et autres, vrais auteurs psychologiques de la fusillade, seraient sous les verrous. Mais ils

n'y sont pas, et ils espèrent même rescalader bientôt le pouvoir, et alors recommencer. Doux pays! comme disait Forain.

Donc, de toutes parts, se sont élevés les mêmes cris: Qu'est-ce que c'est que cette politique de politiciens et ce parlementarisme de staviskistes fripouillards et fusilleurs? Et de partout ont surgi des projets de réforme de la Constitution, quelques-uns très remarquables, tous très dignes d'examen, mais que le manque de place ne me permet pas malheureusement d'étudier comme il le faudrait.

Un de ces livres, celui de M. Fernand Nicaud, me semble à signaler, tout d'abord à cause de son titre qui, à lui seul, est un programme, et un excellent programme: **La Séparation de la Politique et de l'Etat.** Ce dont nous crevons, en effet, c'est de politique, de la politique politicienne des partis, dont vivent seuls lesdits partis et surtout leurs meneurs. Et ce serait le salut que de dépoliticianiser la France! Mais comment le faire? Personne n'ose s'élever contre cette absurdité qui veut que le pays ce soit le petit groupe des politiciens, courtiers électoraux en bas, produits électoraux en haut, et tout ce qu'on propose c'est de changer de politiciens! Mais en vérité ce n'est pas assez, et même les grands citoyens comme Clemenceau, Poincaré et Doumergue, auxquels le pays a fait appel, n'ont rien sauvé, parce qu'ils n'ont pas su, pu ou voulu dépoliticianiser la France! Peut-être parce qu'ils avaient été eux-mêmes trop longtemps politiciens, et n'avaient pu se désintoxiquer du poison avalé.

M. Fernand Nicaud propose de remplacer notre Chambre et notre Sénat par trois Parlements, un des intérêts spirituels, un des intérêts juridiques, un des intérêts économiques, et cette proposition n'est pas mauvaise. Mais n'est-il pas à craindre, d'abord, que l'esprit politicien ne s'introduise encore dans ces trois assemblées? et ensuite que celle des trois qui tiendra les cordons de la bourse, ce sera sans doute le Parlement économique, ne réduise à rien les deux autres? Et puis, les meilleures réformes sont celles qui bouleversent le moins les choses. Gardons nos cadres, gardons nos vieilles outres (et quelles outres!) mais versons-y un vin nouveau! D'autant qu'auxdites outres on peut joindre de sub-

tils flacons et d'alliciantes bouteilles où les bons citoyens trouveront à se désaltérer sans danger.

Bien ambitieux également, trop ambitieux même, le livre de M. Georges Roux qui s'intitule, tout simplement, **Révolution!** Successivement l'auteur étudie les *Facteurs actuels de révolution* (beaucoup de critiques, souvent justes mais trop souvent aussi aigres) et les *Problèmes de demain* (beaucoup d'idées, souvent excellentes, mais trop souvent incomplètes). Et c'est en lisant des livres de ce genre si pleins de substance qu'on regrette de ne pouvoir en disserter à loisir. Je prends seulement un exemple, pour appuyer ce que je disais de l'incomplet des vues de l'auteur. M. Georges Roux étudie dans son chapitre XIV le *Problème de la Dépopulation*, et successivement il propose des remèdes pour quatre sous-problèmes, celui des tarés, celui des étrangers, celui des juifs et celui des cadres dirigeants; et sur tous ces points il dit d'excellentes choses avec une grande indépendance et même hardiesse d'esprit, car bien rares sont les publicistes de nos jours qui auraient osé aborder certains sujets qu'il traite, mais il laisse de côté le surproblème, l'archisurproblème de la population, celui de la natalité, dont il ne dit pas un seul mot. Et cela est véritablement effarant! Ignorerait-il le mot terrible du grand savant Charles Richet: « La question de la repopulation n'est pas la plus importante, c'est la seule! »

Voici encore **Demain la France,** un livre chaleureux, émouvant même, de Robert Francis, Thierry Maulnier et Jean-Pierre Maxence, trois de ceux qui, le 6 février, étaient sur la place de la Concorde pour réclamer justice, lumière et propreté, et qui ont été récompensés par des balles de revolver et de mousqueton! En vérité, on comprend la colère des bons citoyens. Crier : « A bas les politiciens! » (depuis quand manifester sans armes et sans bousculades est-il un crime?) et être mitraillé par ces politiciens! Donc, tour à tour, nos trois auteurs étudient d'abord la France à l'extérieur et puis la France à l'intérieur, et alors le Nationalisme, l'Etatisme, le Libéralisme, l'Intellectualisme, le Révolutionnarisme. Et sur toutes ces questions très délicates et complexes, je n'en disconviens pas, nos trois jeunes gens, repré-

sentants, ils s'en font honneur, de la *Jeune droite* (républicaine et non royaliste, si j'ai bien compris), disent des choses très ardentes et souvent très justes. Et sans doute on pourra en discuter certaines; leurs critiques contre la Démocratie valent contre la démocratie frelatée des politiciens mais non contre la vraie démocratie, gouvernement du vrai peuple et non du peuple des profiteurs et des voleurs, mais dans l'ensemble leur programme est très beau et très juste. Seulement point de recours à l'insurrection! Notre république n'a pas besoin de bouleversement ni renversement, mais d'assainissement et assagissement.

Encore un livre d'ardeur d'un autre jeune, René Bergerioux, **France... en avant!** L'auteur demande la réunion d'une Assemblée constituante. Ah! contentons-nous d'améliorer la Constitution, d'ailleurs à peu près inexistante, que nous avons (amélioration que j'étudie depuis bien longtemps et que je vais exposer prochainement dans un livre, *Au pays des leviers de commande*). Et il demande la substitution d'une économie organisée à une économie marxiste, ce qui est très juste, et même à une économie libérale, ce qui est alors plus discutable, car la question justement est de savoir si l'organisation résultant de la libre activité économique n'est pas préférable à celle de tous les plans quinquennaux et décennaux, même émanant de corporations forcément artificielles et intéressées, et presque forcément ignorantes et tyranniques.

Toujours un livre de grande réforme, **La France veut un chef,** de Georges Viance. Cet auteur aussi parle de l'agonie du parlementarisme libéral, mais comment ne voit-il pas que ce que nous avons c'est le contraire du parlementarisme libéral? Ce qui agonise ou ce qui devrait agoniser (car les fléaux ont la vie dure), c'est le faux parlementarisme faussement libéral, cette domination de politiciens socialisants soutenue par les purs socialistes pires qu'eux encore, car si nos unifiés étaient au pouvoir, ils ne se contenteraient pas de quelques dizaines ou centaines de pièces au tableau!

Ce qui me semble caractériser tous ces jeunes auteurs dont je viens de parler, c'est un mélange de magnanimité et un peu de puérilité, ce qui est à la fois délicieux et impatien-

tant. Réformer une constitution, mais c'est à la portée de tout le monde! On taille, on coud, on colle, le papier souffre tout. Un chef! Oui, mais quel chef? France, en avant! Oui, mais dans quelle direction? Et ainsi de suite. Tel de ces jeunes bien intentionnés anathématise le capitalisme. Oui, mais de quel parle-t-il? De celui qui spécule, escroque et fait des krachs? Mais ce n'est plus le capitalisme, ça. Et puis, quoi! une société ne peut pas plus se passer de capital qu'un corps d'organes, et il n'y a pas de société plus capitalistique que le communisme russe. Il faudrait donc que tous ces jeunes gens connussent mieux la question ,eussent étudié et médité davantage, et ne crussent pas qu'il suffit de proclamer la Vertu pour la faire régner, ni d'ordonner aux rouages de fonctionner pour qu'ils fonctionnent!

Oui, mais d'autre part ces jeunes gens voient net et pensent souvent juste, tandis que parfois des spécialistes très savants, des professeurs de droit constitutionnel, voient confusément et pensent injustement. Voilà M. René Capitant, professeur à la Faculté de droit et des sciences politiques de Strasbourg, qui dans un livre, **La Réforme du Parlementarisme,** à côté de très bonnes idées exposées et dans le meilleur esprit du monde, propose, comme décisives, des améliorations insignifiantes ou dangereuses: suppression du Sénat, effacement de la Présidence, usage à forte dose de la dissolution, maintien du deuxième tour aux élections et refus de la représentation des minorités. On se frotte les yeux! La représentation proportionnelle est ce qu'il y a de plus simple, de plus logique et de plus juste, et ce grave maître de droit public n'en veut pas! En vérité, c'est bien la peine de tenir une chaire de science politique dans une de nos facultés officielles pour ne voir ni les avantages de la représentation proportionnelle ni les saletés et faussetés du second tour.

Donc, que nos jeunes ignorants soient remplis d'orgueil! Ils ont raison et ce sont les vieux savants qui ont tort (peut-être M. René Capitant est-il jeune lui aussi, qu'il me pardonne!). Et que tous, vieux savants mais racornis, jeunes ignorants mais pleins d'ardeur magnanime, attendent, pour le lire, cet ouvrage, *Au pays des leviers de commande,* dont

je parlais, et qu'ils trouveront être d'un jeune très vieux ou d'un vieux très jeune!

Mémento. — Alexandre Israël: *La Dissolution. Pourquoi, Comment.* L'auteur, en bon politicien, ne se doute pas qu'il commet une escroquerie en donnant un titre d'actualité à un livre qui ne parle que de la dissolution prononcée en 1877 par le maréchal de Mac-Mahon. Dans les quelques lignes finales qui seules portent le titre « Pourquoi. Comment », il se prononce contre le droit de dissolution donné au seul président de la République, il exige la permission, comme aujourd'hui, du Sénat, citadelle inexpugnable de nos politiciens. — A.-C. Ayguesparse: *Magie du Capitalisme,* Editions Labor. Des sonneries. On y apprendra que le capitalisme a deux visages: la crise et la guerre. — Georges Friedmann : *Problèmes du machinisme en U. R. S. S. et dans les pays capitalistes,* Editions sociales internationales. D'autres sonneries. Où l'auteur a-t-il vu que la bourgeoisie (sans doute l'économie libérale) reniait les progrès dus à l'emploi des machines? Elle condamne seulement l'esclavage machiniste auquel les communistes russes condamnent les pauvres diables de là-bas. — A. Habaru: *Le Creusot, terre féodale. Schneider et les marchands de canons,* L'Eglantine. Encore des sonneries. (Et l'on s'étonne que les sourds augmentent!) L'auteur s'imagine-t-il que, si nos fabriques d'armes cessaient d'en fabriquer, la paix serait assurée? Certainement, la guerre éclaterait tout de suite!... Mais, dira-t-il, si toutes les fabriques de tous les pays en faisaient autant? On se battrait à coups de pic et de couteau, voilà tout. — Louis Audard: *Une Mutuelle de la Paix. Dans la discipline des Nations contre la guerre aérochimique et bactériologique,* Baudinière. Voici qui est plus sérieux, car enfin fermer le Creusot sera peu de chose si on ne ferme pas tels instituts scientifiques de Berlin. L'auteur a raison de s'élever contre les atrocités que préparent certains gouvernements, mais s'il ne trouve pas d'autre remède que la volonté d'amour et la discipline des nations, il n'aura pas beaucoup avancé la question. D'autant qu'un institut privé, secret et bien organisé, peut se moquer de la discipline des nations. — Duc de Levis-Mirepoix: *Vieilles races et temps nouveaux, fouilles historiques de l'ancien empire austro-hongrois,* Editions Maurice d'Hartoy. Notes favorables à cet ancien empire dont on peut, en effet, regretter certains aspects. Malgré tout, il est juste et bon que les peuples soient maîtres de leurs destinées et les Habsbourg sont justement tombés pour n'avoir pas respecté et aimé leurs peuples et leur avoir imposé la guerre la plus odieuse et la plus sanglante qui ait été. Ceci, jamais les Tchèques, Polo-

nais, Transylvaniens et Croates ne le pardonneront à ce vieux croque-mort de François-Joseph. — Les numéros de l'*Espoir français* continuent à être judicieux et substantiels. N° 24: « Paysan, méfie-toi du socialisme! » N° 27: « Le Mur des lamentations », avec cette pensée de Louis Forest: « Si, depuis deux mille ans, au lieu de pleurer, chacun avait apporté une pierre, il y a longtemps que le mur serait reconstruit. » — *La Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* commence une intéressante étude de Fernand Boverat sur les encouragements matériels à la natalité. Partout, sauf en France, la natalité, un moment fléchissante, reprend. Berlin présente une augmentation mensuelle de naissances de 50 % sur l'année précédente; et, pour le premier trimestre 1934, l'Italie une augmentation de 20 %; son excédent de naissances atteindra probablement le demi-million, quand le nôtre, défalcation faite des étrangers, sera déficitaire.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Fernand Payen, ancien bâtonnier : *Le Barreau; l'Art et la Fonction*, Grasset. — Mémento.

L'ouvrage de M. Fernand Payen, **Le Barreau,** n'est pas, nous dit-il, destiné aux avocats, mais au public, « qui connaît très mal et méconnaît le Barreau ». Il faut donc lui apprendre que les avocats de notre pays, passionnés d'idéalisme comme notre pays lui-même, « ont eu de tous temps le noble souci d'idéaliser leur profession »; qu'ils « ont fait d'elle en quelque manière un sacerdoce », poussant « quasi jusqu'à l'héroïcité les vertus de leur état »; qu'ils « ont toujours tenu à honneur d'être non seulement des hommes indépendants, mais les plus indépendants des hommes », travaillant, luttant pour assurer non pas leur fortune, « c'est une idée qu'on ne peut pas avoir chez nous », mais simplement leur existence; que...

Hélas! sous cette fanfare, c'est une oraison funèbre que sonne, en quelque manière (pour employer son expression), l'honorable bâtonnier. Ces belles phrases sont un peu le linceul de pourpre dans lequel Renan recommande aux âmes pieuses d'envelopper leurs dieux morts. Au moment où M. Fernand Payen assure qu'aucune institution de France n'est

restée plus noblement fidèle à un grand idéal que le Barreau, le voici qui déclare sans transition:

Le Barreau est un édifice qui se transforme..., d'aucuns disent qui s'effrite. Il faut conserver pour les historiens à venir l'image fidèle de ce qu'il fut pendant cinq siècles, de ce qu'il commence à ne plus être. C'est la justification — ou l'explication — de ce livre.

Qui s'effrite; qui commence à ne plus être... — Dans un chapitre où il résume l'histoire du barreau de Paris jusqu'à la Révolution, M. Fernand Payen cite ce passage du discours d'un avocat à la veille du décret de septembre 1790, qui supprimera son ordre :

Les Parlements vont disparaître et seront remplacés par des tribunaux chétifs de première instance... Chacun de ces tribunaux, qui couvriront la surface de la France, deviendra le foyer d'un nouveau barreau. Ces barreaux seront meublés d'une quantité prodigieuse d'hommes qui, sans aucune idée de nos principes et de notre discipline, aviliront nos fonctions honorables et les dégraderont de leur noblesse. Cependant, ces mêmes hommes continueront à s'honorer du nom d'avocat... Le public confondra ces avocats de circonstance avec les avocats de l'ancien régime...

Cette prophétie, démentie grâce au rétablissement de l'Ordre en 1810, serait-elle en train de s'accomplir? Si l'on n'a point peur de mettre le doigt sur la plaie tout en tenant à ne pas risquer d'être injuste, il faut déjà distinguer dans le Barreau deux barreaux : l'un qui continue de contribuer largement à faire de notre Thémis civile une déesse respectable, et sans doute — de l'aveu même des juristes étrangers — la première justice civile du Monde; l'autre qui, de par le comportement d'une minorité de moins en moins faible, est responsable largement de l'imbécillité de notre Thémis répressive, devenue la risée du Monde.

Minorité de moins en moins faible, et d'autant moins faible qu'on s'adresse à un barreau comprenant un plus grand nombre de membres. Car un ordre des avocats tel qu'avec un peu d'imagination, mais en s'appuyant sur un fond de réalité indéniable, M. Fernand Payen estime que l'Ordre des avocats fut, ne peut être que l'expression d'une élite morale

rigoureusement disciplinée; un corps qui exige la sélection attentive des meilleurs. Oui, la profession d'avocat est belle sur le papier, très belle! il n'en est pas de plus belle... parce qu'il n'en est pas de plus difficile. S'approcher d'être un magistrat idéal est moins malaisé qu'approcher la réalisation de l'avocat idéal. Et ces barreaux, voués par définition à l'état aristocratique, les voici soumis de plus en plus à la loi du nombre; de plus en plus et avec de moins en moins de garanties.

En quarante ans, le nombre des avocats parisiens a augmenté de 113 %! Ce pourcentage vous expliquera bien des choses, si vous apprenez aussi qu'en ces quarante ans le nombre total des affaires civiles, criminelles et correctionnelles, a augmenté de 17 % seulement.

On dit volontiers (remarque M. Fernand Payen) que toute profession doit nourrir son homme. Oui, à condition que le nombre des hommes qui veulent vivre de la profession ne s'accroisse pas indéfiniment, ou que la profession elle-même soit extensible.

Or, la profession d'avocat s'accroît indéfiniment et elle n'est pas extensible, à moins de s'étendre sur quels terrains! Eh bien! chaque jour voit grossir le noyau qui l'engage sur ces terrains-là. Pour que ce noyau cessât de grossir, il faudrait que l'accroissement du barreau diminuât. Or, il augmente dans de formidables proportions.

N'est-ce pas effarant de penser que, dans la seule Faculté de droit de Paris, le nombre des étudiants de première année a *doublé* entre 1926 et 1932?

Et M. Payen remarque encore que, de plus en plus, le barreau de Paris est envahi par des avocats d'origine et d'éducation étrangères; que, dans les quatre ans qui précèdent octobre 1933, quarante étrangers naturalisés depuis quelques semaines ou quelques mois ont *dû* être admis à plaider devant les tribunaux parisiens.

§

Notre distinction des deux barreaux ne se dégage pas de l'ouvrage de M. Fernand Payen. Mais on en dégagerait l'idée que, s'il n'y a toujours qu'un Barreau, deux sortes d'avocats

le composent. L'une, à laquelle tout le livre est consacré, moins un chapitre et quelques passages; l'autre qui, outre ces quelques passages, motivés par ce que l'auteur se contente d'appeler « divers incidents », fait l'objet du chapitre intitulé *L'Avocat, homme politique*. Cependant, avant d'être un scandale d'avocats parlementaires, l'affaire Stavisky est un scandale d'avocats tout court. Car, si l'escroc a fait appel à une légion de défenseurs députés, sénateurs, ministres et gardes des sceaux, il s'est aussi adressé à des défenseurs non parlementaires, trouvant chez ceux-ci un « dévouement » aussi entier que chez ceux-là. De plus, ce que nous connaissons des dessous judiciaires de l'affaire Stavisky nous permet de croire que les avocats parlementaires de l'escroc ont employé pour obtenir ses mises et son maintien en liberté, pour aboutir à sa non comparution aux audiences, à la prescription de certains de ses délits, — ont employé non pas des moyens ne pouvant appartenir qu'à des avocats hommes politiques, mais des moyens dont dispose tout avocat, politique ou non, à la condition qu'il soit malhonnête. Qu'ils ont agi non pas en *influençant* parquet et juges par leur qualité de parlementaires, hier ministres et qui le seront demain, mais en les *trompant*, mais en abusant de l'excessive disposition — excusable hier, inexcusable aujourd'hui — des magistrats à satisfaire au désir des avocats, aussi bien parlementaires qu'avocats tout court. Tous ont obéi à une maxime générale aux hommes avides, qu'ils soient avocats ou clients, électeurs ou bien élus: à savoir que l'argent n'a pas d'odeur. Tous, pour obéir à cette maxime, ont appliqué une doctrine qui n'est certes pas enseignée dans les « colonnes », mais qui malheureusement n'y est pas combattue: que l'inculpé doit être défendu jusqu'à la gauche (comme l'on disait au régiment), envers et contre tout, y compris l'intérêt social le plus essentiel et la vérité la plus patente; défendu avec le même « dévouement », quoi qu'il ait fait et qu'il soit le pire des gredins ou le plus innocent des inculpés; défendu d'autant plus ardemment qu'il mentira avec plus d'ardeur et d'invraisemblance. *Défendu comme il se défendrait lui-même,* fût-ce en fournissant des certificats médicaux frauduleux ou en supprimant les pièces de son dossier. Doctrine qui, même

prise dans son expression la moins sophistique et dans son exécution la moins immorale, eût fait se cabrer les avocats de jadis (1).

§

M. Fernand Payen verrait volontiers interdire à tout parlementaire de rester ou de devenir avocat. Il proteste cependant contre l'opinion que la présence à la barre d'un avocat parlementaire puisse *influencer* les juges. Je souhaite qu'il ait toujours raison. En tout cas, il est un fait dont nous sommes sûrs, M. Payen et moi, c'est que 99 fois sur 100, le client qui prend un avocat politique le choisit parce qu'il est convaincu que sa présence à la barre et que son action, tant à la barre qu'ailleurs, influenceront le juge. Ce qu'il y a de grave dans le cumul de la qualité de parlementaire et de la qualité d'avocat, c'est de permettre à l'avocat parlementaire non pas tant de peser sur le juge que de peser sur le client; c'est d'avantager, aux dépens des avocats qui ne sont point hommes politiques, aux dépens des vrais avocats, l'avocat-homme politique et de l'avantager d'autant plus sûrement qu'il sera un politicien plus malhonnête.

« Combien voit-on d'avocats qui *ne se font un cabinet* qu'au lendemain d'une élection législative, laquelle n'a pourtant accru ni leur savoir ni leur talent! Combien en voit-on qui ne plaident jamais, mais fréquentent assidûment les couloirs du parquet ou de l'instruction! » s'écrie M. Fernand Payen. Ajoutons: combien qui fréquentent peu le Palais, mais à qui leur qualité d'avocat permet de fréquenter les ministères; à qui leurs clients demandent non pas de défendre leurs intérêts dans les prétoires, mais dans les bureaux des ministères *et dans les bureaux de leur propre ministère!* Combien de parlementaires à qui leur qualité d'avocat constitue un moyen d'appeler *honoraires* ce qui, s'ils n'étaient pas avocats, s'in-

(1) Pour voir où nous en sommes tombés, il suffira de comparer le silence de Romiguières refusant à l'audience, et en conclusion des débats, de plaider pour son client Bastide (*Aff. Fualdès*, 1818), et laissant ce misérable mentir tout seul, au luxe de « grands avocats » que trois individus aussi abjects et d'une culpabilité aussi patente que les assassin de l'encaisseur Despres purent se payer. (*Cour d'ass., Seine*, 9-15 mars 1928.)

Huit, pas un de moins, et dont aucun n'était à l'époque — plusieurs depuis le sont devenus — des parlementaires (V. *Les grands procès de l'année 1928*, par Géo London.)

titulerait *recel!* L'affaire Oustric, avant l'affaire Stavisky, fut là pour le dire.

Voilà la raison pour laquelle le cumul devrait être interdit. M. F. Payen ne présente que pour mémoire contre cette interdiction un argument avancé par certains de ses confrères, renards à qui le « tournez-vous de grâce » du Fabuliste conviendrait bien. Il ne nous raconte pas que cette mesure interdirait le barreau à Gambetta, à Waldeck-Rousseau, à Poincaré!! Mais, observe-t-il, l'interdiction du cumul se justifierait par un argument de droit: un parlementaire n'exerce-t-il pas un mandat, voire un mandat rétribué? Et les règlements des conseils de l'Ordre ne défendent-ils pas d'accepter aucun mandat, et à plus forte raison un mandat rétribué? N'interdisent-ils pas qu'à côté de la profession d'avocat on vive, encore, d'une profession rétribuée? Un officier, un prêtre, un médecin, un journaliste professionnel, un commerçant, un bureaucrate, ne se voient-lis pas fermer la porte du Barreau?

L'ouvrir à un parlementaire est une injustice qui serait grossière, même si nous ne savions pas ce que tant et tant d'avocats-hommes politiques firent, font et feront avec leur robe.

Mémento. — Jean Lemoine : *Le régime des Aliénés et la liberté individuelle.* (Libr. du Recueil Sirey.) Avant la loi du 30 juin 1838, un internement pour cause d'aliénation mentale exigeait un jugement d'interdiction. Aujourd'hui, il suffit d'un certificat médical motivé, et dont la vérification du bien-fondé est ordonnée par une série de mesures qui, si elles ne sont point désobéies, rendent d'une extrême rareté les internements arbitraires. L'auteur a maléficié d'un de ces cas extrêmement rares. Interné à la requête de sa femme sans avoir jamais été, assure-t-il, le moindrement fou, son internement a duré onze ans. Et certes son livre (M. J. Lemoine est d'ailleurs connu comme un érudit de l'histoire littéraire et sociale du xviie siècle) dénote un cerveau parfaitement en ordre. Mais serait-il nécessaire de revenir « dans toute la mesure compatible avec l'organisation actuellement existante » au régime antérieur à 1838? Je pense au contraire que le loyal et très documenté réquisitoire dressé par l'auteur contre le régime actuel assurera l'acquittement dudit régime par ceux qui pourraient douter de son innocence, je veux dire de sa sage efficacité.

— Edmond Bocquet : *La protection pénale des Animaux dans les législations française et étrangères* (Sirey). Bonne compilation sur une matière qui n'avait jamais été rassemblée. L'auteur, après un regard sur le passé, résume les textes en vigueur chez toutes les nations du monde, donne les textes français, puis, s'inspirant des desiderata des congrès zoophiles et de ses idées personnelles, propose quelques modifications à notre législation française, qu'il juge faiblarde. — Paul Vienney : *Armes légales de l'Ouvrier* (Ed. soc. intern., 24, rue Racine). C'est un manuel très clair, très sûr, des principales questions de droit intéressant la classe ouvrière; un excellent guide dans le labyrinthe des lois sur le travail. — *Le procès d'Oscar Wilde*, par Hilary Pacq, traduit de l'anglais par Maurice Bec (Gallimard). Renvoyé le 23 avril 1895 devant les assises, Wilde y comparut du 26 avril au 1er mai, date à laquelle les jurés ne purent arriver à un accord. L'affaire dut donc être jugée une seconde fois, et du 22 au 25 mai. L'ouvrage rapporte les débats d'une façon assez concrète et détaillée pour soulever notre dégoût, qui va sans cesse croissant, mais en même temps pour nous éclairer sur une procédure d'assises dont la nôtre s'imagine s'être inspirée, alors qu'elle en offre une caricature grotesque, aussi lamentable dans ses résultats que l'autre est excellente. — Anne Léo Zévaès : *Damiens le Régicide* (Nouv. Rev. Critique). L'auteur reconnaît que Damiens fit ce qu'il fallait pour débarrasser la France de Louis XV; elle reconnaît que son prétendu (prétendu notamment par Voltaire) canif constituait une lame respectable, et qu'il frappa fort. Mais l'épaisseur des vêtements que, le 28 mars 1757, le Roi portait à cause du froid lui valut une blessure superficielle. Damiens n'en subit pas moins, après une procédure indépassablement odieuse, « le supplice le plus affreux que l'humanité ait jamais enregistré ». Emporté par cette disproportion entre la conséquence de l'attentat et le châtiment; faisant état de la médiocre qualité morale de la victime manquée, ainsi que de ses fautes lourdes; notant dans son récit (puisé, semble-t-il, aux plus sûres sources), la belle tenue du condamné devant les juges et le bourreau, l'auteur déclare que Robert-François Damiens mérite d'être réhabilité et « glorifié par l'histoire ». Cette conclusion — quoi que l'on puisse penser — n'altère point le mérite de l'ouvrage, d'autant plus intéressant que, sauf un compte rendu paru au lendemain du procès de Damiens, aucun livre ne lui a (d'après l'auteur) encore été consacré. — James Z. Sleeman : *La Secte secrète des Thugs* (Payot). Sectateurs du culte de la déesse Bhovani ou Kali qui, dans la religion brahmane, représente le principe de destruction et d'anéantissement, les Thugs,

en trois siècles, étranglèrent plusieurs millions de victimes. Leur organisation fut détruite entre 1820 et 1840 par le major général sir W. H. Sleeman. Ce soldat et magistrat de génie méritait un biographe mariant Kipling à Edgar Poe. Il est loin de le trouver dans la personne de son petit-fils, mais celui-ci, utilisant des archives de famille et les principaux documents connus, explique très bien la difficulté de la tâche à accomplir et grâce à quelle intelligence et à quel courage elle put être menée à bien. — Pierre Jacomet : *Avocats républicains du second Empire* (Ed. Denoël et Steele). Biographie de Jules Favre, biographie de Gambetta, considérés comme les deux acteurs les plus marquants. — *La Vie juridique des peuples: Espagne* (Delagrave). C'est le cinquième volume d'une collection qui entend exposer les différentes branches de l'arbre du droit chez les principales nations. Cette botanique s'opère chaque fois en huit chapitres intitulés : « La Constitution et le régime politique. L'Administration et les Finances. Recours contre la puissance publique. Les infractions pénales, leur répression, leur réparation. La famille, la propriété, le travail. Les relations d'affaires. Les procès entre particuliers. La vie internationale. » Chaque fois, ces chapitres sont dus à des juristes choisis parmi les plus éminents de la nation intéressée.

MARCEL COULON.

ANTHROPOLOGIE

L. S. B. Leakey: *Adam's Ancestors, an Up-to-date Outline of what is known about the Origin of Man*, London, Methuen and Co, in-18, ill.

Le titre du livre de M. Leakey, **Les Ancêtres d'Adam,** est heureusement corrigé par le sous-titre. C'est en fait une mise au point, d'après les découvertes les plus récentes, de ce qu'on sait de l'Homme préhistorique, en admettant qu'Adam soit le symbole de l'émergence de l'Homme dans l'Histoire. Je rappelle que l'auteur s'est assuré une renommée internationale par sa découverte dans l'Afrique Orientale de fragments de deux squelettes humains appartenant nettement à l'espèce *Homo Sapiens, l'Homme de Kanjera* (crânes) et l'*Homme de Kanam* (mâchoires). L'examen de ces fragments par un groupe d'anthropologistes anglais réunis à Cambridge en 1933 a, dit-il, « ouvert un chapitre nouveau dans l'histoire de nos premiers ancêtres ». Dans ces conditions, la mise au point générale qu'il a tentée, en se fondant sur la découverte, elle aussi révolutionnaire, des hommes fossiles de la Chine du

Nord, a des chances de posséder une autorité de beaucoup supérieure à bien d'autres publications récentes de simple vulgarisation.

La mâchoire de l'Homme de Kanam serait le fragment vraiment humain le plus ancien qui ait été découvert jusqu'ici; les animaux fossiles, la géologie et quelques outils de pierre trouvés en même temps situent cet Homme au Pléistocène Inférieur, donc approximativement à côté de l'Homme de Java (*Pithécanthropus* de Dubois), de l'Homme de Pékin (*Homo Sinensis*) et de l'Homme de Piltdown (Angleterre). L'Homme de Kanjera, représenté par les fragments de deux crânes qui se complètent, serait plus récent, et à situer dans ce que M. Leakey nomme le Pléistocène Moyen, qu'il crée en enlevant une partie à l'ancien Pléistocène Supérieur; les outils trouvés dans les deux stations sont de type Chelléen. Or, leurs caractères font de ces témoins une branche de l'Homme actuel, alors que la plupart des autres Hommes fossiles en sont très éloignés, par exemple l'Homme de Néanderthal. Sans doute, on a trouvé en Europe des fragments humains contemporains de la période Chelléo-Acheuléenne, mais dans des conditions trop souvent mal étudiées, surtout au point de vue géologique. L'auteur conseille de reprendre l'étude des fragments découverts dans le Pléistocène Inférieur et dans son Pléistocène Moyen qu'on tendait à éliminer parce que leurs caractères étaient «trop humains» pour cadrer avec les théories en vogue lors de la découverte.

Il y a donc, dans notre connaissance, un hiatus vraiment considérable, puisque le premier Homme se situe maintenant au Pléistocène Inférieur et les autres vrais Hommes fossiles à la fin du Pléistocène Supérieur. Au point de vue culturel on saute ainsi du Chelléen (ou tout au moins du Chelléo-Acheuléen) à l'Aurignacien et au Magdalénien tout au plus, le classement de certains fragments à la fin du Solutréen restant hypothétique, sinon peut-être pour les Hommes fossiles de Moravie. Je renvoie à l'exposé de l'auteur pour le relevé des trouvailles anciennes et récentes qui se classent dans l'Aurignacien; mais je dois insister sur sa discussion du crâne de Piltdown, dans le Sussex. Il le regarde comme «le plus proche connu de l'*Homo Sapiens* moderne»; les

conditions de la découverte le situent tout au commencement du Pléistocène, et peut-être même à la fin du Pliocène; les outils sont manufacturés, mais atypiques et grossiers. Bien qu'on discute de l'exactitude des diverses reconstructions tentées, il est au moins certain que l'arcade sourcilière n'est celle, ni de l'Homme de Java, ni de l'Homme de Pékin, ni de l'Homme de Néanderthal, etc., mais nettement de l'*Homo Sapiens* actuel. Sans doute, la mâchoire et les dents rapprochent cet Homme des Anthropoïdes, alors que la mâchoire et les dents de Kanam sont nettement humaines. Donc, on ne peut dire que l'un est l'ancêtre de l'autre. Mais, en définitive, M. Leakey les regarde comme contemporains.

La plus grande partie du livre est nécessairement consacrée à la description des civilisations lithiques. Comme la littérature française est très riche en ce domaine, je n'y insiste pas. L'important pour l'auteur était de montrer les concordances de certains types anthropologiques humains et de certains types de civilisation. Il faut tenir compte aussi des périodes de glaciation et interglaciaires, qui rendaient à un endroit ou un autre la terre habitable ou non. Les concordances sont réduites en tableau pp. 157-158, non seulement pour l'Europe mais aussi pour l'Asie et l'Afrique (avec intercalation de la civilisation nouvellement dénommée *Clactonienne*, dont la réalité ne me paraît pas démontrée). En Afrique, la civilisation lithique qui correspond aux Hommes de Kanam et de Kanjera est dite *Oldowane*. En Asie, la plus ancienne, celle de l'*Homo Pekinensis*, est dite *Choukoutienne*; elle a persisté jusqu'à la fin du Pléistocène moyen de Leakey.

Le lecteur voudrait sans doute quelques dates. L'auteur situe l'apparition du Métal à 5.000 ans environ avant J.-C.; le Magdalénien à 15 ou 20.000 ans en arrière; entre le Magdalénien et la fin du Chelléen, il suppose « une très longue période » plus ou moins équivalente à celle allant de la fin du Chelléen aux origines de l'Homme, qu'il évalue à un demimillion d'années. Ce sont des approximations; mais je ne comprends pas bien sur quoi l'auteur se base pour affirmer que pour passer d'un type de civilisation lithique à un autre il faut de très longues périodes et qu'en ces matières l'évolution soit lente. L'étude de n'importe quelle station, même

néolithique en surface, prouve la coexistence de tous les types; et parmi les atypiques, on trouvera des types quand on en aura assez ramassé pour les placer en série.

Mais là n'est pas le problème important que suscite ce livre. En attendant la publication détaillée des trouvailles africaines orientales, on doit admettre l'exactitude des propositions générales de M. Leakey. Or, comment dans ces conditions se situe la théorie de l'Evolution? Si vraiment l'Homme le plus ancien connu est déjà l'*Homo Sapiens*, comment classerons-nous les autres Hommes à caractères les rapprochant plus ou moins des Anthropoïdes (forme et insertion de la mâchoire ,orbite, inclinaison du front, bosse occipitale, etc.)? Dans ses *Hommes Fossiles*, Boule avait bien montré que les races préhistoriques caractérisées ne peuvent se situer selon un arbre généalogique rectiligne ni par rapport aux Anthropoïdes, ni par rapport à l'Homme actuel, ni par rapport à eux-mêmes. Il s'ensuivrait que ces Hommes seraient des types aberrants ou régressifs de l'Adam de Kanam et de Piltdown. Je ne crois pas que l'application de l'Ologénèse de Georges Montandon résoudrait la difficulté; d'ailleurs, Montandon reproche aux évolutionnistes de limiter l'évolution à un point sans oser aller plus loin en arrière.

Oui, mais si, comme dans ce cas, on se trouve en présence de types inclassables en série, mais se situant sur un même plan avec une balance de caractères communs et de caractères différentiels, suffira-t-il de déclarer qu'on a affaire non pas à des Hommes mais à des Hominoïdes, tout comme les quatre Grands Singes sont dits Anthropoïdes, car ils sont inclassables, eux aussi, en ligne évolutive droite, mais constituent des types différenciés?

Jusqu'ici, on acceptait la chose faute de mieux; et, en somme, on se contentait de classer sans que cela nous touche directement. Mais M. Leakey introduit un élément qui cette fois nous touche ainsi: il nous apporte une antiquité, au moins africaine orientale, peut-être aussi anglaise, qui détruit net toutes les théories d'expansion des races humaines à partir du Pamir ou d'une zone asiatique ou océanienne et nous oblige à supposer:

1° Ou bien qu'il y a eu divers essais d'Hommes, dont seul le nôtre a survécu;

2° Ou bien qu'il n'y a eu au début que *Notre* espèce et que les autres « Hommes » fossiles ne sont que des aberrations ou des croisements avec des Anthropoïdes, ou un effet du hasard...

Et, dans les deux cas, la théorie de l'Evolution ne joue plus.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Général Mordacq: *Les Leçons de 1914 et la prochaine guerre*, Flammarion. — Général Loizon : *La manœuvre d'aile et la manœuvre défensive*, Berger-Levrault : *La fin de la Nation armée*, id. — Ch. de Gaulle : *Vers l'armée de métier*, id. — Cte de Lignières: *Souvenirs de la Grande Armée*, Edit. Roger. — F. Guittard: *Souvenirs du Premier Empire*, Edit. Guittard. — G. Pastre : *La défaite d'Armide, Iéna*, Berger-Levrault. — M. Dupont: *Nos vieux Houzards*, id. — Henry d'Estre: *Bourmont* (Plon). — W. Sérieyx: *Le Général Fabvier*, Tallandier. — V.-A. Salaün: *La Marine française, de 1870 à nos jours*, Edit. de France. — Claude Farrère: *Histoire de la Marine française*, Flammarion. — Mémento.

On parle de la guerre prochaine comme si on la désirait vraiment. Voyons donc ce que les techniciens disent à ce sujet. L'étude du général Mordacq, **Les leçons de 1914 et la prochaine guerre,** présente un double intérêt. Il nous faut exprimer d'abord le regret qu'elle s'accompagne d'affirmations téméraires, d'omissions volontaires, d'insinuations tendancieuses, comme celle qu'on relève dans la phrase suivante :

> Le peuple français, qui désire sincèrement la paix, malgré les inconvénients et les turpitudes actuels du régime parlementaire, a la phobie de tout régime personnel, et cela parce qu'il n'a pas oublié Sedan et Rethondes.

Il y a quelque chose de choquant dans le rapprochement de ces deux noms, pour ne pas dire plus. Mettons cela sur le compte de cette légèreté d'esprit dont M. le général Mordacq parle lui-même avec une juste sévérité (1). En tout cas, Foch, contre qui est dirigée cette pointe, n'a jamais exercé un pouvoir personnel, en dehors de la conduite des opérations militaires, et Dieu sait s'il a mis de l'huile dans les rouages. Au surplus, M. le général Mordacq devrait être le dernier à

(1) P. 209.

ignorer le traitement réservé au maréchal par Clemenceau et son entourage, à la veille de l'armistice. Ces réserves faites, il y a dans cette étude d'excellentes conclusions qu'il faut retenir : *a*) Les gouvernements, depuis la guerre, n'ont rien fait pour perfectionner l'organisation des troupes de réserve; *b*) Le rôle des flottes alliées ou ennemies a été nul, en dehors de l'action des sous-marins et des petits navires; *c*) Il n'y a pas une stratégie terrestre et une stratégie maritime; une seule politique doit diriger la guerre, d'où nécessité d'un ministère de la Défense Nationale; *d*) Le ministère de l'Air, qui devait apporter ordre et méthode à notre aviation, n'a abouti qu'à la désorganiser.

Ajoutons, pour finir, que M. le général Mordacq écrit en ultime conclusion : « Au fond, la guerre, dans les conditions actuelles, serait un véritable acte de folie. »

L'étude de M. le général Loizeau, **La manœuvre d'aile et la manœuvre défensive,** est purement technique. Elle cherche à fixer un point de doctrine, d'un grand intérêt aujourd'hui, en montrant que les manœuvres qui ont eu tant de succès dans le passé, en se basant sur le principe de l'économie des forces, seraient utilement employées dans l'avenir, malgré le prodigieux développement du matériel. Cette consciencieuse étude eût gagné à être plus resserrée.

Un anonyme, dans un opuscule, **La Fin de la Nation armée,** expose les raisons qui militent aujourd'hui en faveur du retour aux armées de métier. Cet opuscule vaut bien de gros livres. Dans quelques pages, avec autant de clarté que de concision, on peut suivre l'évolution de notre statut militaire depuis le XVIe siècle. L'argumentation de l'auteur est irréprochable. Ce petit livre devrait être aujourd'hui entre les mains de tous les Français.

M. Ch. de Gaulle, dans une étude : **Vers l'Armée de métier,** témoigne de vues moins saines. Il demande, en effet, à superposer une armée de métier au système de la nation armée. Que doit être, dans sa pensée, cette armée de métier?

Six divisions de lignes, motorisées et chenillées tout entières, blindées en partie, armée propre à créer l'événement... Chaque division comprendrait une brigade fortement blindée, roulant à

travers champs aussi vite qu'un cheval au galop, armée de 150 canons de moyen calibre, de 400 pièces plus petites, de 600 mitrailleuses, franchissant les fossés de 3 mètres de large, gravissant les talus de trente pieds de haut, culbutant les arbres de 40 ans, renversant les murs épais de 12 briques, écrasant tous réseaux, grilles ou palissades. Voilà de quoi l'industrie peut doter aujourd'hui chaque division... Etc.

Ajoutons « deux régiments d'artillerie, par brigade, équipés pour lancer, en un quart d'heure, à 10 km. en avant du front de combat, 100 tonnes de projectiles », soit, pour les 6 divisions, 1.200 tonnes de projectiles par quart d'heure. On est gêné pour apprécier, avec la courtoisie qu'on voudrait, des idées qui voisinent l'état de délire. Disons simplement que M. de Gaulle a été devancé, il y a nombre d'années, par le Père Ubu, qui était un grand tacticien, lui aussi, avec des idées modernes :

...Quand nous serons de retour de Pologne, disait-il, nous imaginerons, au moyen de notre science ou physique, et aidé des lumières de nos conseillers, une voiture à vent pour transporter toute l'armée.

Heureusement, les Etudes Napoléoniennes sont toujours en faveur. Citons-en quelques-unes: **Les Souvenirs de la Grande Armée et de la Vieille Garde Impériale** du comte de Lignières, pleins de détails savoureux et de précisions sur des faits encore ignorés; une contribution plus modeste, **Souvenirs du Premier Empire,** par Florentin Guittard, caporal à la Jeune Garde, récit naïf et dénué d'apprêt où l'on nous conte, entre autres aventures, l'histoire d'un chef de bataillon sodomite, que Guittard dut repousser de sa baïonnette; **La Défaite d'Armide** de M. Gaston Pastre, qui a renouvelé et rajeuni toute l'histoire de la campagne de 1807, et où l'on voit qu'il existait déjà un couloir polonais à travers la Silésie prussienne. A ces études, on peut rattacher **Nos vieux Houzards,** de M. Marcel Dupont, l'histoire de nos cinq régiments de hussards pendant les guerres de la République et de l'Empire, histoire que beaucoup liront avec quelque mélancolie, au moment où la motorisation va détruire ce qu'on a appelé si longtemps l'esprit cavalier.

De même, l'étude si fine, si nuancée, si pénétrante, de

M. Henry d'Estre sur **Bourmont,** ce mauvais garçon d'une société pourrie, successivement chouan, suppôt de Fouché, déserteur des armées impériales, pour finir maréchal de France, sous la Restauration, avec, comme couronnement de carrière, la prise d'Alger, où il se révéla un chef complet, d'une haute intelligence et plein d'humanité, ce qui prouve qu'un homme nanti, investi, comblé d'honneurs et de dignités, peut arriver à se dépouiller de tout son passé.

Le Général Fabvier, vieux soldat de l'Empire et dernier représentant romantique des luttes d'autrefois, a tenté M. W. Sérieyx, qui lui consacre un livre enthousiaste. Peut-être l'auteur a-t-il perdu toute objectivité en présence de son héros. Pour mieux nous le dépeindre, il nous dit : « Il portait en lui le dynamisme d'un boulet de canon. » Ce qui m'a rappelé un officier général qui, ayant à noter un officier, le déclarait : « Brave comme un boulet de canon, dont il a d'ailleurs toute l'intelligence. » Fabvier vaut mieux. L'histoire de sa carrière est prodigieusement mouvementée, et, à mon avis, sa conduite sous la Restauration, où il fut aux prises avec les pires vilenies, dépasse en intérêt le rôle qu'il devait jouer pendant la Guerre de l'Indépendance Grecque, qui devait lui valoir l'immortalité.

Citons enfin, du colonel L. Blaison, le récit d'un curieux épisode, mal connu, qu'il intitule, un peu énigmatiquement : **Un passage de vive force du Rhin français en 1848.** Il s'agit d'une Légion d'intellectuels et d'ouvriers allemands qui partit de Paris, au lendemain de la révolution de 1848, pour propager en Allemagne les idées révolutionnaires.

§

Nul ne semblait plus désigné que M. le vice-amiral Salaün pour retracer l'évolution de **La Marine française de 1870 à nos jours.** Officier d'un savoir professionnel très étendu, que ses pires ennemis n'ont jamais contesté, admis très jeune à devenir le conseiller militaire de M. Pelletan et représentant des couches nouvelles de la marine (nous ne mettons aucune ironie à le dire, car il rendit de grands services à ce moment); plus tard, chef du cabinet militaire de plusieurs ministres civils, dont il eut la confiance, avec raison, ajoute-

rons-nous; enfin, par deux fois, chef d'Etat-major général, après avoir été directeur de la guerre sous-marine en 1917, il eut, pendant de longues années, toutes les raisons et tous les moyens, l'appui parlementaire ne lui ayant jamais fait défaut, de diriger l'évolution de la marine dans les voies rationnelles qu'indiquait l'expérience. Il n'en a rien fait. A mesure qu'il s'élevait sur les échelons de la hiérarchie, tâtant le vent, en excellent marin qu'il était, précautionneux, prudent à l'excès, il brûlait peu à peu ce qu'il avait défendu autrefois, pour se rallier à un conformisme étroit et exclusif, dans lequel il a fini.

Son livre n'est qu'une énumération sèche des programmes de construction des cuirassés de la marine française, de 1870 à nos jours. Cela seul compte pour lui. Aucune pensée élevée, aucune critique, aucun essai de doctrine, ne viennent relever cette énumération. Il passe sous silence l'œuvre géniale de notre grand ingénieur E. Bertin, qui fut obligé d'aller offrir ses services au Japon; il renie son ancien bienfaiteur, M. Pelletan, en écrivant :

Il eut le tort de croire que le sous-marin, nouveau-né, avait déjà atteint un degré de perfection suffisant pour le classer immédiatement comme arme principale.

Il y avait cependant là le germe d'une vue saine, que la guerre a justifiée.

En ce qui concerne son rôle pendant la guerre, il n'y a rien que de terne ou de tendancieux. Ainsi, il ne craint pas d'écrire, comme résultat de l'expérience acquise :

Un écueil à éviter serait celui qui consisterait à retomber dans les mœurs du passé, en considérant le chef du cabinet militaire comme une sorte de chef d'état-major personnel du ministre...

Or, c'est à lui seul que ces lignes peuvent s'appliquer. Chef du cabinet militaire de MM. Gauthier et Augagneur, il est, en grande partie, responsable des opérations désordonnées de nos forces navales au début de la guerre, dont M. le vice-amiral Docteur a tracé un tableau si vif dans son *Carnet de bord*. Serait-il besoin de rappeler le renvoi du vice-amiral Pivel, qui n'eut comme successeurs, à l'Etat-major général,

que des officiers généraux du cadre de réserve, plus commodes à manier?

Dans tout ce livre compact, il n'est qu'un moment où M. le vice-amiral Salaün marque une véritable émotion : celui où M. André Tardieu crée le ministère de la Défense nationale, qui ne doit, hélas! pas avoir de lendemain. Empêtré dans ses préjugés de caste, M. Salaün n'y voit qu'une perte de prestige, qu'il refuse de sacrifier aux intérêts supérieurs de son pays.

L'Histoire de la Marine française, par Claude Farrère, paraît en fascicules, joliment illustrés (le 5ᵉ a paru au moment où j'écris). Elle s'annonce pleine de promesses. Son auteur la veut à la fois « véridique, impartiale et passionnée », trois termes qui ne s'accordent guère. Mais nul doute qu'il ne réussisse à passionner ses lecteurs. Pour le reste, il suffit qu'il soit de bonne foi. Les événements de mer échappent, en effet, le plus souvent à tout contrôle. Le sens professionnel peut seul réussir à corriger des excès d'imagination ou des rapports officiels, trop souvent intéressés.

MÉMENTO. — Pierre Leconte: *Répertoire des navires de guerre français* (chez l'auteur, Cherbourg). Ouvrage qui rendra de grands services aux chercheurs: plus de 3.000 noms de navires français ou francisés après capture, avec leurs états de services. — A. Chatelle; *L'Effort belge en France pendant la guerre* (F. Didot), luxueuse publication, avec abondance d'images, vient de recevoir un prix de l'Académie, ce qui peut dispenser d'un supplément de fleurs. — M.-A. Lichtenberger, en utilisant les sources canadiennes, anglaises et françaises, a écrit un récit très objectif et agréable à lire: *Montcalm et la Tragédie Canadienne* (Plon). — Voici, d'un anonyme, une analyse des ouvrages du Docteur Banse: *La nouvelle doctrine de guerre allemande.* Le Lieut.-colonel Henry Mélot, dans son ouvrage *La guerre allemande,* traite le même sujet. Ces deux auteurs, en nous donnant une traduction du livre de Banse au lieu d'une simple analyse, auraient répondu d'avance à nombre d'objections qu'on peut leur présenter. — Lt-colonel A. Moreau: Psychologie du combattant dans *La Guerre de Demain* (Edit. Le Rouge et le Noir), où l'on nous révèle le rôle des glandes endocrines devant la ruée des chars de combat. — Signalons, pour terminer, une réédition du *Bernadotte et Napoléon* de Léonce Pingaud (Plon).

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue de Paris : **Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont; expliqués par M. Albert Thibaudet.** — *La Revue Universelle, Revue des Deux Mondes* : **sur le maréchal Lyautey.** — *La littérature internationale* : **l'adhésion de M. André Gide au communisme expliquée par M. P. Nizan. — Mémento.**

Entre le Parnasse et le Symbolisme, une révolution littéraire s'opéra, qui fut l'œuvre de ces cinq poètes : Mallarmé, Verlaine, Corbière, Rimbaud, Lautréamont. M. Albert Thibaudet, qui traite de cette révolution — **La Revue de Paris,** 15 août — déclare qu'elle « a jusqu'ici plus détruit qu'elle n'a édifié ». Ces « Cinq » ne furent pas « un groupe, mais une constellation d'isolés », écrit avec bonheur le critique. Il a celui de véritables découvertes qui raviront les amis et les admirateurs de Mallarmé :

Mallarmé a vécu dans une disponibilité perpétuelle de poésie. Les propos, devenus célèbres, de ses mardis en étaient chargés. Les adresses de lettres, les cartons de ses dîners, étaient en vers. Il pouvait rimer avec opulence et inattendu n'importe quoi, et l'on se prend, eh oui! à regretter qu'il n'ait pas demandé sa subsistance, comme Ponchon, à une gazette en vers hebdomadaire. Pour bien comprendre Mallarmé, il faudrait en commencer la lecture par les *Vers de circonstance*. Le miracle est ici le degré auquel, refusant cette facilité qu'il possède avec surabondance et dont, dans le privé, il joue avec grâce, Mallarmé n'admet à l'écriture qu'un langage purifié, exempt même de la moindre allusion à un cliché possible. Si le cliché est le péché originel du style. Mallarmé semble s'être posé toujours le problème de l'Immaculée Conception.

De là ces vers difficilement obtenus par l'auteur, difficilement « compris » par le lecteur, ces vers où, selon le mot du poète, l'initiative est cédée aux mots, mais comme à des maîtres exigeants et redoutables qui planent dans une atmosphère de glacier, et qui, libérés de l'usage domestique, contractent sur les sommets une fraîcheur sauvage d'êtres naturels. La *Prose pour des Esseintes*, qui est l'Art poétique de Mallarmé, et peut-être aussi la plus pure poésie de la langue française, rend cette condition immédiatement sensible, intelligible d'un jet; respirable, comme une rose, d'une haleine. *Hérodiade* en est la tragédie, jouée, en un monologue unique, sous le masque doré du Parnasse; l'*Après-Midi d'un faune* en est l'idylle, de climat banvillien (elle faisait originellement une broderie sur la comédie de

Diane au bois) comme les premiers poèmes, ceux du *Parnasse contemporain*, respiraient dans un climat baudelairien; les plus beaux sonnets, le *Toast*, le *Cygne* héroïsent toujours cette situation du poète et cette condition du langage pur. La poésie de Mallarmé est non seulement lucide, mais translucide, n'est guère mobilisée et animée que par ce sujet unique, qui y passe et y joue comme un rayon dans les facettes d'un cristal : l'extrémité de la poésie, l'essence du langage, la forme sans matière de l'être verbal.

Sur Rimbaud, M. Albert Thibaudet écrit :

Toute sa vocation tient en un mot : solitude. Solitude familiale: il a puisé dans l'éducation qu'il a reçue, dans la compression qu'il a subie, la haine de sa famille, de ses compatriotes, de son pays, de tout le bazar social. — Solitude sentimentale : pas d'amour, mépris de la femme, rupture cruelle des deux seules amitiés vraies et dévouées qu'il ait suscitées, Izambard et Verlaine : « Ce qui fait ma supériorité, dit-il, c'est que je n'ai pas de cœur. » Oui, et à un degré aussi diabolique que Pierre Schlemihl n'a pas d'ombre. Le climat de la saison en enfer. — Solitude littéraire. Ses rapports avec le Parnasse prennent immédiatement la forme elliptique des rapports de Cambronne avec l'armée anglaise. Il ne fait équipe, école, qu'avec un seul poète, Verlaine. Or, que représente Verlaine de 1870 à 1880? Un déchet ignoré du Parnasse, un ivrogne et un raté sans lecteurs, qui, son père ayant laissé quelques sous non encore bus, fait imprimer à ses frais des plaquettes dont personne ne parle. Et ce ne serait rien : mais dans sa compagnie, Rimbaud apprend à le mépriser; s'il aima d'abord son admiration, il ne tarda pas à n'aimer que son argent. Le couvercle était bien mis. Nulle communication avec le dehors. Or, toute production appelle un lecteur. On ne produit pas dans cette solitude absolue, où les fantômes remplacent les hommes...

« Parmi les Cinq, Lautréamont seul représente l'oratoire », constate M. Thibaudet. Et après :

On peut discuter le contenu de *Maldoror*, le tenir pour objet de scandale, de risée ou de dégoût. On ne peut nier le phénomène de ce style, ni l'exclure des anthologies. Or, il n'y a pas d'exemple qu'une création de style, comme celle-là, aille en littérature sans création d'une vision neuve. Mais il semble aussi qu'il faille grandement tenir compte, chez Lautréamont, d'une

exigence verbale, irrépressible, de la vocation des mots pour les mots, d'un besoin d'écrire (les aliénistes disent: graphomanie) qui nous interdit de supposer qu'il eût pu, s'il eût vécu, renoncer comme Rimbaud : « Lorsque j'écris ma pensée, dit-il, elle ne m'échappe pas. »

... Il est certain que Lautréamont se trouve sur les limites de la folie, tantôt en deçà, tantôt au delà. Il écrit assez généralement en deçà. Et après? « A moi l'histoire d'une de mes folies ». c'est, par Rimbaud, l'exposé de sa tentative poétique. « Cela ne vous semble-t-il pas absolument insensé? » dit Mallarmé d'*Un Coup de dés*, à Valéry. La *Saison*, *Un Coup de dés*, *Maldoror*, sont des châteaux, en un style différent, du même *limes*, sur la même frontière : frontière de terre pour Rimbaud; frontière de ciel pour Mallarmé; frontière de mer pour Maldoror.

Voilà d'excellentes, de judicieuses formules.

§

MM. Jérôme et Jean Tharaud rapportent dans **la Revue Universelle** (15 août) trois traits de la carrière du maréchal Lyautey, choisis pour exprimer « trois aspects de sa physionomie morale ». On connaissait l'anecdote qui montre le grand chef demandant à un de ses officiers de renseignements de l'avertir aux premiers symptômes d'un déclin. Celle-ci, « qui donne de lui l'idée la plus profonde », écrivent MM. Tharaud, n'avait pas encore été recueillie, croyons-nous :

On venait d'enlever aux Berbères (c'était, je crois, le général Henrys) les positions d'Ito et d'Azrou qui commandent l'entrée de la forêt de cèdres. Lyautey était fort impatient de pénétrer parmi ces cèdres, dont il avait entendu faire des descriptions fabuleuses. Il fut un peu déçu de voir qu'à cette entrée de la forêt les grands arbres séculaires étaient fort clairsemés.

Naturellement, il avait amené avec lui, de Rabat, son directeur du service des forêts.

— Ces arbres, lui dit-il avec humeur, comme si c'eût été expressément la faute du malheureux forestier, ces arbres ne se reproduisent donc plus?

— Mais si, mon général. Seulement les chèvres mangent les jeunes pousses. Et puis, pour abattre ces arbres que leurs cognées ne peuvent entamer, les indigènes mettent le feu au pied. De là des incendies continuels...

— Bon. Il va falloir reboiser.

— Certainement, mon général.

— Et combien de temps faudra-t-il pour voir des arbres comme celui-là?

Et du geste il montrait un cèdre de moyenne grosseur.

— Une centaine d'années, mon général.

Cent ans! Autour de lui, on échangea des sourires qui voulaient dire : « Cent ans! à quoi bon?... »

Mais lui, foudroyant du regard ces gens de peu de foi, à la vue courte (*kurtzsichtig*, disait-il en allemand, je ne sais trop pourquoi car il ne savait pas l'allemand), dit au chef des eaux et forêts :

— Vous commencerez demain!

Dans la **Revue des Deux Mondes** (15 août), c'est M. le général Gouraud qui salue de la plume son ancien chef. Lisant ces pages, j'ai songé au début d'une conférence — admirable — de Mallarmé sur Villiers de l'Isle-Adam :

Un homme au rêve habitué va parler, ici, d'un autre, qui est mort.

Substituez le mot : action, au mot : rêve. Cela vous expliquera le mécanisme de ma mémoire. Le général parle de son aîné avec la noblesse du pair louant le preux :

Le Maroc de 1912! L'arrivée à Fez, la ville mystérieuse dont les hautes maisons dominent les rues étroites. Il y a six semaines, on s'y massacrait. Le général entre à Fez le 24 mai; il est logé dans le Dar Ménéhbi, au cœur de la vieille ville. Le lendemain 25, au matin, il remet ses lettres de créance au sultan Moulay Hafid. Le soir, la fusillade éclate dans les jardins : on croit d'abord que ce sont des coups de feu tirés sur des maraudeurs; mais les feux de salve et finalement le canon se font entendre. C'est un assaut des tribus insurgées contre le Sultan. Les vieilles murailles de Fez ne peuvent être défendues. Les coups de feu retentissent dans les rues de plus en plus près. Le général fait rassembler ses bagages avec un bidon de pétrole à côté. La nuit fut longue et sanglante. La situation resta critique jusqu'au 1er juin, où une action vigoureuse mit en déroute les insurgés, dégagea la ville et les alentours.

L'incendie à peine éteint à Fez se rallume à Marrakech, où des Français sont prisonniers du fanatique El Hiba. Mangin le bat, s'empare de la ville et délivre les prisonniers.

Tels sont les débuts tragiques du commandement du général Lyautey...

Moins de deux mois après son arrivée, célébrant à Fez la Fête nationale par la revue des troupes rentrant de colonne et le soir, au Dar Glaoui, il nous lançait ces mots : « Tous les Français doivent oublier ce qui peut les séparer ou les diviser, communier dans le même amour de la chère patrie, dans la même foi en ses destinées. » Il ajoutait : « Seules sont viables les œuvres dont le début a passé par l'épreuve. Les mauvais jours, les tornades, les cyclones, n'auront pas manqué à la première navigation du bâtiment dont nous formons l'équipage. Aussi est-ce en toute confiance qu'appelé par le gouvernement de la République au grand et périlleux honneur d'en tenir le gouvernail, je regarde les trois couleurs qui flottent à son mât. »

Maintenant, voici le témoignage de M. le général Gouraud sur le Lyautey de 1914 :

Et la Grande Guerre éclate.

Quelle secousse, quel danger pour l'œuvre naissante, pour le Maroc français, vieux de deux ans, en dehors de la Chaouia ! Le général Henrys et moi, nous vîmes le général Lyautey à Rabat le 2 août: il était admirable de calme, de perspicacité et de résolution.

L'heure décisive fut celle où le Gouvernement, dans la nécessité où il se trouvait de réunir la totalité de ses forces pour faire face à l'invasion, télégraphia au général l'autorisation d'abandonner le Maroc intérieur en regroupant ses troupes à la côte et de ne conserver la communication avec l'Algérie que si cela lui paraissait possible. Le général Lyautey répondit qu'il enverrait toutes les troupes qui lui étaient demandées, mais qu'il n'évacuait rien et conservait entière et intacte l'armature extérieure du Maroc.

Là fut le trait de génie qui restera dans l'Histoire.

En plein mois d'août à Fez, un notable ne disait-il pas : « Pour que le Maroc reste tranquille, il ne faut pas enlever un seul bataillon ? — Et le général envoya sur le front les deux vaillantes divisions marocaines. — Le notable ajoutait: « Pour que le Maroc ne bouge pas, il faut encore une autre condition, c'est que la guerre ne dure pas longtemps! » Imagine-t-on ce qui se serait passé si les bataillons, refluant sur la côte pour s'embarquer, avaient été suivis des tribus soulevées! Le Maroc pouvait sauter. Alors, qui sait si l'incendie n'eût pas gagné les autres pays de l'Afrique du Nord? En prenant sa clairvoyante et éner-

gique **décision d'août 1914, le maréchal a contribué directement à sauver la France.**

§

M. P. Nizan étudie « André Gide » dans **La littérature internationale** (n° 3 de cette année). C'est de la critique lucide. Elle pénètre l'œuvre et l'écrivain lui-même, avec sûreté. Sans doute, la sympathie d'idées facilite la compréhension du modèle par son exégète. Cette sympathie guide le commentateur, sans lui imposer de ces déformations si fréquentes lorsque la politique contamine un écrivain.

Voici M. André Gide dans ses premières oppositions à la bourgeoisie d'où il est issu et qui l'a formé :

Le débat qui l'oppose à sa classe se déroule dans les limites mêmes de sa classe : il ne combat encore que les édifices les plus hauts, les gréements spirituels de cette classe: il ne pense même pas qu'ils aient des fondations, une coque. Il ne la combat pas du dehors. Les livres succèdent aux livres: la renommée arrive peu à peu, et les ennemis. C'est ainsi qu'une vie se compose, c'est la paix. Gide aperçoit déjà un certain ordre de vérités dont il ne tirera que plus tard la conséquence et la conclusion; il voit que cette société, où le frappent surtout la famille et la religion, étouffe l'homme. L'homme n'est pas fait pour le sacrifice, pour la mutilation, pour le péché. L'homme est fait pour être heureux. Il pense premièrement: « Je suis fait pour être heureux. » Cette question posée depuis le commencement : « De quoi suis-je capable? » reçoit cette première réponse : « Je suis capable d'être heureux. » Ce bonheur est tout individuel, c'est la béatitude de l'homme solitaire. Il est tout terrestre: aucune force surnaturelle ne le secourt ni ne le menace. Ce bonheur est une affaire entre l'individu et la terre. Gide transpose quelques enseignements du paganisme: le monde antique, la Grèce lui semblent comporter des leçons cardinales. Il est délivré, il se proclame à lui-même cette nécessité, cette autorisation de bonheur comme une victoire sur les puissances religieuses. Il écrira, contre ses critiques catholiques, contre Massis ou Mauriac, une phrase qui atteste sa victoire :

« Ce qu'ils me reprochent, c'est de n'être pas douloureux... (1) »

Il est libéré de ses conflits chrétiens. Il est un homme assuré de sa place sur la terre.

(1) Pages de journal.

Ces lignes sont datées de Moscou, le 5 mars de cette année. Elles s'achèvent en ces termes :

Gide ne pouvait pas poursuivre jusqu'au bout, jusqu'à leurs dernières conséquences, ses critiques de la famille bourgeoise, de la religion capitaliste, sans arriver jusqu'à la position radicale qui met en accusation leurs fondements mêmes: il ne pouvait pas affirmer l'idée de l'homme qu'il avait conçue sans vouloir détruire les barrières, les chaînes réelles qui empêchent cet homme de se réaliser. C'est un long chemin que Gide a parcouru jusqu'au bout. Un homme qui fonde tout son art sur l'honnêteté de l'esprit et qui croit que les pensées qu'on a engagent à des démarches réelles, ne peut pas arrêter le développement de sa pensée. Cet arrêt le condamnerait à ses yeux mêmes. Cet arrêt serait une faille, une cassure qui le détruirait tout entier. Toutes les contradictions franchies et dépassées, Gide prend conscience de la contradiction finale, de la contradiction qui l'oppose à l'ensemble du capitalisme, de la contradiction qui le contraint à sortir de lui-même pour entrer dans le combat. Le jeune écrivain inquiet des « Poésies d'André Walter » reconnaît son visage essentiel dans l'homme d'aujourd'hui, qui se bat et qui parle pour la Révolution. Le conférencier distingué de la Cour de Weimar cède le pas à l'homme qui va trouver Gœbbels à Berlin pour lui dire, au nom des ouvriers français :

« Vous libérerez Dimitrov... »

Mémento. — *La Revue argentine* est née en juin, 18, rue des Pyramides, entre autres buts pour contribuer à une restauration du prestige français en Argentine, lequel, paraît-il, décroît. MM. E. de Narval et A. de Badet dirigent cette revue. Le vicomte de Lascano-Tegui y raconte ses souvenirs sous ce titre : « Elégance des temps endormis ».

Poésie (juillet). — « Visages de la poésie italienne ».

La Revue de Madagascar (juillet). — « Le tabac », par M. Paul Ménier. — « Nostalgie », poème de M. Raclison-Rasamœlyna. — « Les invertébrés », par M. H. Poisson. — « Soavololonapanga », conte malgache anonyme.

La Revue hebdomadaire (11 août). — « Henri Bremond », par M. Charles du Bos.

Cahiers du Sud (août-septembre). — « En relisant *Les Croix de Bois* », par M. Henry de Montherlant. — « Proust, snob et servile », par Mme Magdalena Petit.

Dante (juillet-août). — Deux lettres inédites de Stendhal consul. — « Instants italiens », poèmes de M. Robert Vivier.

La Revue de France (15 août). — Lettres inédites de Lamartine (1856).

Cahiers Léon Bloy (juillet-août). — « Louis Montchal », par M. J. Bollery. — « Prière pour les Bourgeois », par M. Alain Messiaen.

La Revue de Paris (15 août). — « Lyautey », par M. A. Maurois. — « Hindenburg », par M. le Général Niessel.

La Revue anarchiste (août-septembre). — Cosmos : « Réflexions sur Lénine ». — M. G. Styr Nhair : « Révision ou guerre ? »

Europe (15 août). — « Journal d'un homme de 40 ans », par M. Jean Guéhenno. — M. S. Pender : « Poésie et Révolution ». — « Jaurès », par M. J. Guéhenno. — De M. S. Triacel : « Une journée dans un camp de concentration hitlérien ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

T. S. F., « équipement national » et « théâtre d'Etat ». — L'époque des vacances est, pour les critiques, le moment d'examiner non plus chaque œuvre en détail, mais les tendances générales, de dresser une sorte d'inventaire de la saison et d'en tirer les conclusions utiles. Hélas! cette fois, il faudrait être doué d'un optimisme aveugle pour ne point s'alarmer: l'année 1934-1935 semble devoir être plus noire encore que l'année qui vient de finir et, si nous voyons aisément les menaces qui pèsent sur l'avenir prochain de la musique française, nous n'apercevons nulle part le moindre signe favorable... Dressons d'abord le bilan, actif et passif.

C'est à l'Opéra que nous devons presque tout l'actif: des œuvres nouvelles comme *La Princesse lointaine*, de M. G.-M. Witkowski, et comme *Rolande et le mauvais garçon*, de M. H. Rabaud, sont d'une qualité rare. Elles ont été montées avec un soin qui fait honneur à l'Académie Nationale de Musique. Des ballets comme *Rosalinde* et surtout *La Vie de Polichinelle* (un authentique chef-d'œuvre de chorégraphie et de mise en scène, dû à Mme Claude Séran, à MM. Nabokoff et Serge Lifar), se sont révélés très supérieurs aux créations des Ballets russes données pendant la même saison. Les spectacles de Mme Ida Rubinstein, sur cette même scène de l'Opéra, nous ont valu trois ouvrages nouveaux, dignes, à

des titres divers, d'admiration: *Perséphone,* de MM. André Gide et Igor Strawinsky; *Diane de Poitiers,* de Mme de Gramont et de M. Jacques Ibert; *Sémiramis,* de MM. Paul Valéry et Arthur Honegger. Enfin, des reprises comme celle de *Don Juan* — en tous points digne d'éloges — des représentations comme celles des *Maîtres Chanteurs* et de *Tristan,* avec M. Furtwaengler et les artistes de Bayreuth, ont été extrêmement brillantes.

A l'Opéra-Comique, au contraire, si les reprises d'*Angélique* de M. Jacques Ibert, de *Reflets,* ballet de M. Florent Schmitt, sont tout à fait louables, si, à la rigueur, la reprise du *Juif Polonais* de Camille Erlanger est justifiée, comment excuser des créations comme celle de *Tout-Ank-Amon?* Pourquoi avoir monté une cantate de Prix de Rome comme *Idylle funambulesque,* un oratorio comme *Marie l'Egyptienne,* alors que tant d'ouvrages intéressants et nouveaux attendent indéfiniment un tour qui ne vient jamais? Mais il serait inutilement cruel d'insister: l'Opéra-Comique est dans une situation si dangereuse qu'un miracle seul l'en peut sortir. Et nous ne sommes plus au temps de Joad...

La musique symphonique ne semble pas en meilleure posture que le théâtre lyrique. La disparition de Walther Straram laisse un grand vide, et ce ne sont point les quelques concerts donnés par l'orchestre que son chef éminent avait su grouper qui atténuent nos regrets. Les programmes, en effet, ont été tout remplis d'œuvres archiconnues et, n'était le prestige des chefs appelés à prendre la baguette, on ne voit point ce que ces manifestations pouvaient offrir d'intéressant.

Une même menace continue de peser sur les associations: elle vient de leur nombre même, de cette concurrence néfaste qu'elles se font en donnant leurs concerts les mêmes jours, aux mêmes heures. Il y a trop de concerts et cet excès nuit à la musique et continuera de lui nuire très dangereusement tant que le nombre des auditeurs n'aura point augmenté dans la même mesure. Cela semble un paradoxe, mais c'est pourtant une réalité: l'offre passe de beaucoup la demande. Or, comme à cause de cela les recettes sont, partout, insuffisantes, on tend de plus en plus à négliger la qualité, à répéter trop

peu, à ressasser les mêmes ouvrages sus — ou prétendus tels. Finalement on décourage le public au lieu de l'attirer.

Les grands espoirs que l'on avait fondés sur la radio — sur les produits de la taxe votée l'an dernier — ont-ils été réalisés? Il faut bien avouer que non. Là encore, au point de vue artistique, le passif l'emporte de beaucoup sur l'actif. Si la création de l'Orchestre National est louable, si les concerts qu'il donne sous la direction éclairée de D.-E. Inghelbrecht sont dignes des plus grands éloges, que de choses restent à faire dans ce domaine! Améliorer les programmes, entreprendre et poursuivre avec méthode et ténacité l'éducation du public, et puis comprendre enfin que limiter à la seule radiodiffusion la tâche à remplir, c'est faire preuve d'une impardonnable étroitesse. Tout se tient en cette matière, et on l'a dit déjà bien des fois, c'est toute la musique qui est en cause. La radio doit être au service de la musique et non la musique au service de la radio. Quand on voit — et, hélas! quand on entend — ce que l'on sert quotidiennement aux auditeurs français, vraiment on se demande parfois si l'on a pris à tâche de les abêtir. A côté de concerts comme ceux de l'Orchestre National, comme ceux du poste Radio-Colonial, à côté de retransmissions comme celles de l'Opéra, que d'ineptes rengaines! Dire qu'il existe tant et tant d'œuvres gaies et spirituelles, légères et comiques, qui pourraient alimenter les programmes pendant des mois (car il n'est pas question, bien entendu, de ne donner jamais que des ouvrages dits sérieux), et dire que nous sommes voués si souvent à la bêtise, quand ce n'est à l'ordure!... Et le malheur est qu'on n'échappe point à la contagion: il suffit, où que l'on soit, d'ouvrir ses fenêtres pour la subir. Par les chaudes journées d'été, c'est un fléau: dix postes braillent à la fois dans le voisinage, que l'on habite la ville ou la campagne. Il y a là quelque chose d'exaspérant, et qui, déjà, provoque une réaction très vive. Je signale à ce propos les articles de M. Fernand Vandérem dans le *Figaro*. Est-il impossible aux amateurs de T. S. F. de n'oublier point que les malades — ou même les travailleurs intellectuels, et, tout simplement encore, les amis du silence — ont droit au repos? Il faut à tout prix et au plus vite faire l'éducation des « usagers », réglementer

la radio, établir des sanctions, s'il est impossible de faire comprendre aux « sansfilistes » que le volume excessif du son nuit d'abord à la qualité de l'audition et qu'ils sont eux-mêmes les premières victimes de leur intempérance sonore. S'il est impossible de leur enseigner que le premier devoir de celui qui écoute à onze heures du soir un concert à grand orchestre — ou plus encore un solo d'accordéon — est de tenir sa fenêtre fermée, que la police intervienne. Il y a tout à craindre des moutons enragés...

Mais revenons au fond même de la question. L'argent nécessaire à la musique française pourrait être pris à deux sources. D'une part, la taxe sur les appareils récepteurs de radio, selon l'exemple des autres pays où la taxe a été appliquée avant de l'être ici et où l'on a admis d'emblée ce que l'on s'obstine à ne pas comprendre ici; d'autre part, les fonds votés pour l'équipement national. M. Jacques Ibert concluait ainsi une récente interview donnée à M. Pierre Michaut, qui l'a publiée dans l'*Opinion* du 1er août:

Souhaitons qu'on veuille bien songer que l'équipement national ne se borne pas aux routes, passages à niveau et palais d'expositions et que les seuls chômeurs dont il importe de se soucier soient les chômeurs manuels... Il faut aussi penser à la sauvegarde du trésor spirituel de la France, qui ne doit pas être seulement un lieu commun de discours de distributions de prix, et à la grande gêne de nos artistes, qui les décourage de leur mission et les éloigne de leur tâche..

Il est évident que la question de l'Opéra-Comique, par exemple, ne sera pas résolue par des demi-mesures: la salle devrait être fermée, démolie, ou louée à qui voudrait y installer un cinéma, une banque ou un bazar, car elle est impropre aux spectacles qu'on y donne, à cause de sa fosse d'orchestre, de sa scène et de ses dégagements insuffisants. Et puis, le public s'en est détourné et n'y reviendra sans doute point de si tôt. Là encore, je laisse la parole à M. Jacques Ibert:

D'abord les snobs ne vont plus rue Favart: le fait est acquis. Pourtant, leur concours est important; ce sont eux, le plus souvent, qui enlèvent le départ d'une œuvre. Si donc un jeune auteur donne une œuvre à l'Opéra-Comique et que les snobs n'y aillent pas

parce que c'est l'Opéra-Comique, il sera réduit à la seule audience du public habituel de ce théâtre. Or, on n'y voit plus non plus les jeunes gens, étudiants et élèves des grandes écoles qui, jadis, en étaient les grands habitués, ce public jeune et passionné, faisant des queues durant des heures entières. Ils sont accaparés par le sport, par le cinéma. Qu'on songe seulement à l'abondance et à la précision des notions qu'un jeune homme possède à présent sur la biographie et le travail d'une Garbo, d'un Maurice Chevalier, et qu'on pense à l'ignorance où il est quant à une Mme Lubin — illustre et magnifique cantatrice — ou une Mlle Germaine Hoerner, dont la voix est un prodige merveilleux... Henri Garat ou Meg Lemonnier sont autrement familiers à la jeunesse, non pas seulement populaire, mais même studieuse. Il reste donc le public proprement dit; mais il est sans grand discernement: l'éducation qu'il a reçue ne lui a pas formé le goût. Si donc les snobs et les jeunes gens lâchent le jeune compositeur et si le public trop mou ne le soutient pas, son œuvre tombera dans l'indifférence...

Le remède? Que l'on fasse en France ce que l'on fait partout ailleurs; qu'à côté de l'Opéra, beaucoup plus largement doté qu'il ne l'est, et ne vivant plus seulement du mécénat de son directeur, soit créé un théâtre lyrique populaire. Car le vieux répertoire est, à l'heure présente, usé, et un répertoire nouveau, propre à remplacer les ouvrages démodés, ne peut se constituer sans ce secours indispensable, puisqu'il importe non seulement de créer les œuvres, mais encore de refaire l'éducation d'un public abêti par ce que l'on appelle le sport (et qui n'a rien à voir avec le véritable sport), le cinéma et certaine forme de théâtre flattant les goûts les plus bas.

Il suffirait pourtant de vouloir...

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Marie-Louise Berger : *Mes Espagnes*, Hachette. — Maurice Dumolin : *Le Château de Bussy-Rabutin*, Laurens.

Le volume de Mme Marie-Louise Berger nous transporte au delà des Pyrénées, dans les diverses régions de la péninsule espagnole. Son titre, d'ailleurs, **Mes Espagnes,** *Aragon, Castille, Andalousie,* évoque par cette seule énumération les parties historiquement les plus intéressantes du pays. C'est

en 1931 que Mme Marie-Louise Berger, ayant décidé une simple promenade de délassement, fut vivement frappée par le caractère des régions qu'elle a parcourues.

D'autres voyages suivirent, sans lui faire éprouver aussi intensément les premières impressions ressenties, mais lui permettant de mieux observer et de compléter sa documentation. C'est par Jaca que débute le récit; puis, c'est Saragosse, au siège mémorable, dont une belle tour, datant de 1504, fut détruite en 1887. Les Aragonais aiment le droit, mais sont de caractère difficile, aussi durs à dompter que les eaux de l'Ebre qui traversent la ville. Remplaçant la chapelle primitive du Pilier, une nouvelle église remonte au XVIIIe siècle; elle n'a rien de remarquable, sauf les jolies coupoles qui la surmontent. A l'intérieur se trouve une Vierge miraculeuse, que l'on habille chaque jour et qui possède des parures et des joyaux de grand prix; elle est intimement mêlée à l'existence de la population. La *Séo,* c'est-à-dire le siège, le foyer, c'est la cathédrale, vraie maison de la famille aragonaise. Une façade baroque, une tour svelte, une autre façade revêtue de faïences multicolores. L'intérieur, très sombre, permet cependant d'admirer l'ordonnance de cinq nefs, les nervures de la voûte et leurs rosaces de cuivre, un rétable d'albâtre du XVe siècle, etc.

La Bourse est une construction pittoresque du XVIe siècle; l'intérieur réunit heureusement les styles gothique et renaissance. L'*Aljaféraci,* citadelle construite par l'Arabe Abu-Chafar-Ahmed en 1048, servit de palais aux rois d'Aragon; elle est actuellement transformée en caserne.

Madrid est une ville bruyante, remuante, grouillante, mais où les femmes paraissent manquer. Le Prado, un des plus beaux musées du monde, a longuement retenu l'attention de Mme Marie-Louise Berger et elle en commente les œuvres principales.

Séville a nettement conservé dans ses constructions le caractère arabe. Les Andalous ont un goût passionné du courage, ils content brillamment. Plusieurs pages sont consacrées à la fameuse procession si connue de la semaine sainte, à laquelle la voyageuse a la bonne fortune d'assister. Parmi les nombreux instruments de musique, on y remarque sur-

tout les anciennes trompettes romaines. On lira avec intérêt la description détaillée de cette très curieuse cérémonie. En 1835, un ordre royal supprima les couvents; toutes les œuvres d'art recluses au fond des cloîtres furent rassemblées, pour l'Andalousie, dans le couvent de la Merci. La cathédrale de Séville a aussi un intérieur sombre; les chapelles du pourtour sont closes par de très hautes grilles d'une prodigieuse variété. La visite fut interrompue, car le bedeau s'aperçut que la promeneuse avait les bras nus, mais avec un peu d'argent tout put s'arranger. Nous signalerons encore le beau Palacio del duque de Alba, le magnifique portail en terre cuite du couvent de Sainte-Paule, et l'Alcazar. Le samedi saint, à la messe, la voyageuse vit bénir un cierge haut de huit mètres et pesant quatre cents kilos. Autre particularité:

> Ce sont les hommes qui vont au marché à Séville. Les femmes n'ont rien à faire dans la rue, passé l'heure des messes, et encore les maris vont-ils quelquefois les y surveiller.

Cordoue est une ville émouvante où le peuple des ombres tient plus de place que celui des vivants; elle fut, après la Mecque, le sanctuaire le plus illustre de l'Islam. On peut y admirer sa mosquée, son alcazar et de beaux jardins.

Grenade s'élève dans un site grandiose; son Alhambra actuel fait regretter à Mme Marie-Louise Berger celui qu'a décrit Chateaubriand; la cathédrale est peuplée d'élégantes statues.

Tolède est un chef-d'œuvre, on en trouvera un résumé historique et surtout des indications sur les belles peintures du musée.

Avila, la ville de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, possède une cathédrale à l'aspect de forteresse. Son enceinte compte encore quatre-vingt-six tours.

Les derniers jours de ce voyage coïncidèrent avec les élections municipales qui amenèrent le roi à abdiquer.

Chez Laurens, on a publié encore une intéressante monographie de M. Maurice Dumolin, concernant un de nos beaux châteaux de l'Est. En effet, sous ce titre: **Le Château de**

Bussy-Rabutin, cet ouvrage, à la fois historique et archéologique, enchantera les fidèles lecteurs de la collection des *Petites Monographies des Grands Edifices de la France.*

Depuis 1929, le propriétaire en est l'Etat, qui l'a ouvert au public. Situé à cinq kilomètres à l'est de Laumes et de la route nationale n° 7 de Paris à Dijon, c'est une construction de grand intérêt, non pas tant par son architecture pourtant curieuse que par les souvenirs dont il est plein et par l'originale décoration intérieure due à un homme célèbre du XVIIe siècle. C'est le seul ensemble important de ce genre que l'on puisse admirer en France. Le château se cache au fond d'un vallon, on y accède par un chemin à peine carrossable; un de ses principaux agréments est l'abondance des eaux courantes. Il a la forme d'un quadrilatère irrégulier, flanqué aux angles de tours circulaires, et se compose d'un corps de logis principal, précédé de deux longues ailes. Dans la cour des communs se trouve encore un colombier en pied du XVe siècle. Les quatre tours et les murs extérieurs des ailes paraissent être de ce moment; des améliorations et changements s'y effectuèrent au cours des siècles. A l'intérieur, l'escalier est tout simple, à rampes droites; au sud et au rez-de-chaussée, s'ouvre la salle des devises, décorée en plus de nombreuses peintures; au-dessus de cette salle, au premier étage, se trouve la salle des grands hommes de guerre, où l'on peut voir soixante-cinq portraits. Elle est garnie d'un mobilier Louis XIV; tout proche, la chambre Sévigné renferme également de nombreuses effigies; il en est de même dans deux autres pièces contiguës. La tour de l'ouest, dite tour Dorée, est divisée dans sa hauteur en trois étages; elle offre aussi une grande collection de portraits, dont beaucoup sont dus à des peintres peu connus. On y peut également lire des vers genre mirliton; la galerie est abondamment décorée de la même manière que les salles. La chapelle offre un intéressant mobilier, dont un retable en pierre du XVIe siècle et des tableaux. Au sud du château s'étend un parc de trente-quatre hectares, et, à l'ouest, un jardin à la française. De nombreuses illustrations accompagnent ce petit volume, révélant une des curiosités des plus ignorées de notre beau pays.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

A propos de deux lettres inédites à Camille Pissarro. — « La crise... mais la crise a toujours existé. Tout est dans tout... », proférait un philosophe en termes sibyllins.

« Le cubisme aussi a toujours existé, répondait un artiste, puisqu'on le retrouve jusqu'en M. Ingres... »

Le néo-impressionnisme également, puisque M. Signac, qu'on peut appeler: le dernier carré du point, fait remonter son cher système à Delacroix...

« Mais oui, partout et toujours, à l'état endémique, il y a crise, il y a du cubisme et du pointillisme... Tout est dans tout. »

Cubisme chaldéen. Cube égyptien. Ne peut-on couler en cube jusqu'au Doryphore de Polyclète? Ne peut-on pointiller les « Tanagra »? Comme le cubisme et le pointillisme, la crise a toujours existé... Et les pauvres types, cubistes, pointillistes, ou simplement artistes, ont toujours subi leur état de crise endémique.

Misère, gêne, « mouïse », c'est le lot habituel des abstracteurs d'idées, de lignes, de formes, de couleurs. S'il fut un Cézanne des grottes préhistoriques, traçant et colorant ses dessins de bisons, déjà il se cassait les dents sur du renne... enragé.

En notre temps de grande pénitence, pour apprendre à « se mettre la ceinture », que les anciens riches aillent donc à l'école des maîtres du passé. Ils apprécieront leur résistance inébranlable, ils verront comment on peut se passer de signes monétaires, et comment on résout les difficultés de trésorerie.

« La pièce de cent sols m'est plus rare que le charbon, qui est plus rare que le talent, qui est... etc. », écrivait en 1873 le docteur E. Béliard, grand ami des impressionnistes, à Camille Pissarro.

Ce fut toujours la même crise pour les artistes qui cherchent et se renouvellent. Les vrais et les sincères ont toujours joué à cache-cache avec la pièce de cent sols, avec le billet de cent ou de mille francs.

Et puisque le nom de Pissarro vient d'être cité, on peut

rappeler dans quels termes, en 1891, ce peintre, déjà réputé, écrivait à Mirbeau:

Ah! mon cher, quelle déveine est la mienne! Avec cela, toujours talonné par le besoin! A peine un trou bouché, vite un autre s'ouvre!...

Après son exposition chez Durand Ruel, en 1892, alors qu'il croyait être délivré de soucis matériels, malgré la belle consécration qu'il avait reçue, il n'en était pas moins tourmenté:

Mon bon, je fais en ce moment de tristes réflexions sur le côté pratique en fait d'art. Je crois que je suis, ou plutôt que nous avons été, le jouet d'illusions à la suite de mon exposition. Oui, je crois que je ne serai pas plus avancé qu'auparavant... Depuis ce moment, Portier ne vend plus rien. De mon côté, rien. Les amateurs ne veulent pas suivre la hausse des prix, et je vois le moment où je me verrai encore obligé de retourner en arrière... Cela m'ennuie de vous embêter de ces misères. Cependant, il faut que j'évite la reculade. Sans quoi je suis fichu pour longtemps et ce ne serait pas gai... Non, mon cher, on ne comprend pas ma peinture. Pourquoi?...

Et le 3 novembre 1892, il écrivait encore:

Je suis venu à Paris pour vendre quelques toiles. Et vraiment cela ne mord pas du tout, mais pas du tout. Et il faut que je tienne bon, que je fasse le simulacre de l'homme arrivé! quelle blague! Cela me dégoûte!

Les lettres de ces années 1891-92 témoignent de l'inquiétude que lui donnaient les besoins de ses enfants.

Je suis si mal emmanché dans mes affaires artistiques, confiait-il à Mirbeau, ou plutôt je m'y prends si maladroitement, que je ne vois pas comment je pourrais leur venir en aide...

Il n'a pas manqué dernièrement de graves écrivains pour faire cette curieuse découverte: la ruine de la monnaie ramène aux échanges primitifs, au troc des peuplades sauvages.

Les échanges, le troc, mais ce sont là de vieilles connaissances...

Combien de peintres, Pissarro entre autres, échangèrent de la peinture contre des livres, combien payèrent par des tableaux tout ou partie de leur note de restaurant.

« Je te donne cette « Marine » contre ton armoire normande », disait un paysagiste. Et le merisier luisant, chaud, lustré par le frottement de plusieurs générations, s'en allait prendre la place de la « Marine », balayée de vent rageur, écumante de tempête.

Le troc! Mais les artistes n'ont pas attendu nos temps américains qui rationalisent et standardisent, ni le Salon des échanges... pour échanger.

Si, grâce au Salon secourable, le fils troque son paysage contre une balle de café — excellent café qu'on déguste en parlant de crise et de peinture — le père troquait certain *Champ de blé* contre un petit tonneau de vingt litres d'eau-de-vie.

Cette proposition d'échange que le « Père Pissarro » a certainement acceptée fait l'objet d'une première lettre inédite dont on lira ci-après quelques extraits.

La seconde lettre, que nous citons ensuite, reflète bien l'état de crise endémique, la gêne, la « mouïse », honnête et décente, que connaît l'artiste novateur, créateur, jamais satisfait, inquiet de son art, mais inquiet aussi pour la soupe familiale du lendemain.

Dans la première lettre du 17 décembre 1873, Etienne Baudry, de Rochemont, près de Saintes, écrit notamment :

...Trouveriez-vous indiscrète la proposition de vous envoyer comme acompte un petit tonneau de cognac de vingt litres? La chose semblait vous aller le jour où vous avez goûté l'eau-de-vie chez moi.

Je vends ordinairement mon eau-de-vie... cinq francs le litre. Mais, pour vous, je ferai une exception...

M. Baudry offre, non pas de baisser ce prix, mais de payer les droits de consommation en les comptant seulement à un franc le litre.

Le petit tonneau coûtera donc 120 francs « et vous n'aurez rien à débourser », ajoute Baudry. Une réponse immédiate est nécessaire, « afin que je puisse vous faire cet envoi moi-même *de mes propres mains*, avant mon départ pour Paris... »

On voit dans quelle forme engageante et cordiale l'affaire d'échange se présentait; voilà une eau-de-vie qui a dû être dégustée par le peintre et ses amis avec de petits claquements de langue reconnaissants et satisfaits, une eau-de-vie fameuse dont la valeur sentimentale effaçait toute trivialité commerciale.

La deuxième lettre du même Etienne Baudry est datée du 22 avril 1874.

Il s'agit de la vente d'un tableau:

...la personne acquéreur s'en rapporte à vous et à moi... Vous n'avez donc qu'à m'envoyer *l'œuvre* et vous en toucherez *immédiatement* l'argent.

Cet « immédiatement » bien souligné en dit beaucoup sur les soucis économiques et ménagers de Pissarro...

En faisant cette condition, j'ai agi pour vous faire plaisir...

M. Baudry ne manque pas de faire ressortir l'utilité de son intervention...

Le tableau est vendu pour *quatre* à *cinq cents* francs; c'est à moi de fixer la somme. Or je la fixe à cinq cents. Voyez si cela vous convient... Pour ce prix j'ai indiqué une toile de la dimension de votre « Champ de blé » qui était à l'exposition du boulevard des Capucines.

Un prix aussi respectable doit s'appliquer en effet à une toile de dimension respectable. L'excellent intermédiaire charentais ne l'écrit pas, mais on devine que l'argument de la dimension, de la grandeur joue un rôle dans la vente. Il faut « pour ce prix » une toile qui représente quelque chose.

L'aimable correspondant insiste sur l'effet à produire. Il veut que l'œuvre séduise tout à fait l'acheteur, un avocat de Saint-Jean-d'Angély :

« Quant à la Bordure... » M. Baudry, désignant ainsi le cadre, Bordure avec une majuscule, engage vivement Pissarro à s'adresser à M. Canal, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 50, dont il semble apprécier spécialement le travail : « cet homme demeure dans un hôtel appartenant au Ministre de la Marine (M. de Montaignac). »

Canal peut vous faire cette Bordure pour 60, 70 francs au plus. Alors elle serait très belle.

Voilà un vendeur de tableaux qui ne bâcle pas les affaires, mais qui les suit, qui les couve avec tendresse... Enfin, une réflexion qui indique quelque perplexité sur les réactions de l'acheteur et de son entourage...

Quoiqu'il ne faille pas regarder à cent sous quand il s'agit d'habiller un joli tableau...

Le « joli » tableau vient remettre du baume dans le cœur de l'artiste.

Quel habile et brave homme ce M. Baudry ! Et tout de suite l'autre baume :

Votre paysage vous sera payé 430 à 440 francs que vous toucherez *immédiatement*...

Cependant le bon vendeur prépare les affaires à venir...

Je dois vous dire que pour *notre* pays, c'est un prix de géant... et que je n'espère pas retirer plus de 300 francs des toiles que vous me confierez... au mois d'octobre.

Il corrige aussitôt :

Soyez persuadé que j'agis pour le mieux de vos intérêts et avec connaissance de cause.

Enfin il recommande la bordure acanthe, « un large profil de 0,15 centimètres au moins » et réclame un emballage soigné, fait par « un emballeur *ad hoc* ».

Cette lettre révèle toute l'adresse psychologique de l'amateur-vendeur. M. Baudry aime la peinture et la goûte comme une vieille eau-de-vie. On voit passer sous les mots, en reflets amortis, les réserves effarouchées des bons provinciaux amis des Beaux-Arts, leurs hésitations devant la nouvelle peinture qui fait scandale à Paris.

Tout cela très humain, très loin de tout américanisme, avec une pointe d'accent et le goût du terroir. Deux petites tranches de vie, piquantes, savoureuses, où la vérité glisse et bavarde entre les lignes.

JULES PAUBLAN.

LETTRES ROMANES

L'Aubanelenco : *Li Desiranço*. Mari-Lavit, Montpellier. — Jean Bessat : *Li Conte de Mèstre Jan*, Roumanille, Avignon. — Chanoine Imbert : *La Bounta de Mistral*, Bonne Presse du Midi, Vaison (Vaucluse). — François Jouve : *Lou Papo di fournié*, Edicioun dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Georges Estève : *L'Ort Ensouleia*, Editions de la Revue « Le Feu », Aix-en-Provence. — Louis Rouquier : *La Bounéto de Bépou*, H.-G. Peyre, Paris. — *L'Armana prouvençau*, Lib. de Roi René, Aix-en-Provence. — *L'Armana marsihés*, Louis Charbonnel, Marseille. — *Lou Bartavèu*, Macabet frères, Vaison. — *Cartabèu de Santo-Estelle*, Louis Béchet, Vaison. — Revues : *Les Heures rouergates*, *Le Feu*, *Marsyas*, *Calendau*. — De diverses manifestations. — Alcide Blavet.

Le pseudonyme *L'Aubanelenco* cache une personnalité féminine qui joint la modestie au talent, ce qui est un mérite double. Au début de **Li Desiranço** (Les Désirs), l'auteur prévient :

> Moun « libre » es simplamen uno obro de naturo :
> L'ai escri pèr li mascle e noun pèr li cresta...
> N'es pas « Petoun, Petet », eiçò, iéu t'avertisse!...
> Car tout ome, à soun ouro, es arèt, bôchi, brau...
>
> T. Aubanel. (*Lou Pastre.*)

(Mon « livre » est simplement une œuvre de nature : — Je l'ai écrit pour les mâles, et non pour les châtrés. — Ce n'est pas un « conte bleu », cela, je dois t'en avertir!... — Car tout homme à son heure est bélier, bouc, taureau...)

Th. Aubanel. (*Le Pâtre.*)

C'est dire assez clairement que les timorés ne seront point ménagés dans cet ouvrage d'une belle vérité et d'une grande sincérité.

Les vers, bien frappés, sont fort nets.

> Lou vènt furtiéu, lou vènt curious
> Noun vendra pu flata ma caro;
> Dins lou blesin di jour frescous
> Fernirai plus d'esmai à la primo-aubo amaro!

(Le vent furtif, le vent curieux — ne viendra plus caresser mon visage; — Dans la bruine des jours frais — je ne frémirai plus d'émoi, au lever de l'aube amère!)

L'auteur sait voir, sentir et sait le dire de juste façon, sans phrases:

Sus la routo que vai luen
Rampado de taco d'oumbro,
Ai joui de la souloumbro,
Ai vist s'alarga li bèn.

(Sur la route qui s'en va loin, — pommelée de taches d'ombre, — j'ai joui de la pénombre, — j'ai vu s'étendre les propriétés.)

L'Aubanelenco a jeté avec *Li Desiranço* un pavé dans la mare aux grenouilles, mais ce qui importe, c'est la qualité et la forme du pavé, dont on ne pourrait, sans parti-pris, médire.

Li Conte de Mèstre Jan est un important recueil de contes provençaux. L'auteur est M. Jean Bessat, félibre majoral. M. Louis Béchet a écrit la préface. Il y a là de nombreuses histoires qui ont le mérite d'être courtes, alertement menées. Certaines ne sont pas neuves, mais beaucoup sont inédites et toutes sont savoureuses. La fin du livre est consacrée à des contes sentimentaux assez émouvants, qu'on est tout surpris de trouver dans un tel recueil.

La Bounta de Mistral est un éloge prononcé par M. le chanoine Imbert, dans l'église de Maillane, à l'occasion du dix-huitième anniversaire de la mort de Frédéric Mistral, le 29 mars 1932, et paru en librairie assez récemment. M. Imbert connaît bien l'œuvre et la doctrine mistraliennes et, lorsqu'on a lu son sermon, on regrette de ne l'avoir point entendu.

La bello amo de Mistral, dit M. Imbert, saup pas ço qu'es de teni rancuro. Parlen pas d'ahiranço. Ié counèisson ges d'enemi, tôuti l'amon, e si Maianen dison qu'es tout soun brave ome de paire.

Quant n'i'a de debutant, escrivan, pouèto felibre, que i'an d'oubligacioun d'èstre pervengu?pichots aneèu s'aprenènt à voula souto lis iue dôu paire que lis acourajo e lis avio.

(La belle âme de Mistral ne sait pas ce qu'est la rancune. Ne parlons pas de haine. On ne lui connaît point d'ennemis. Ses Maillanais l'aiment. Il est, disent-ils, l'exacte ressemblance de son brave homme de père.

Combien sont-ils de débutants, écrivains, poètes, félibres qui lui doivent leur réussite, petits oiseaux apprenant à voler sous les yeux du père, qui les encourage et les entraîne.)

Puisque l'occasion m'est offerte, je signale de M. le cha-

noine Imbert un autre sermon prononcé à Saint-Rémy, le 10 août 1930, à Arles, Saint-Trophime, le 11 septembre 1930, sur « Frederi Mistral, sa fe crestiano », (Frédéric Mistral, sa foi chrétienne).

Lou papo di fournié est une savoureuse chronique d'Avignon au temps du pape Benoit XII, « pape des fourniers ». L'auteur est M. François Jouve, majoral du félibrige et... fournier lui-même à Carpentras. En une langue alerte et riche, M. Jouve conte l'histoire du fils de Guillaume Nouveau qui, de son état, était fournier. « On avait appelé l'enfant: le petit fournier, Jacques Fournier (Jacobus Furnerii) et ce nom lui resta. A son couronnement, il prit celui de Benoit XII. »

On est séduit dès les premières pages par une belle description d'Avignon en 1316, d'un Avignon à la veille de connaître la fortune, comme plus loin on se trouve conquis par la simplicité du pape qui accueille ainsi ceux qui ont recours à lui:

> Eh bé! mis enfant, sias brave d'èstre vengu. Disès lèu ço que voulès de iéu!
>
> (Eh bien! mes enfants, vous êtes « braves » d'être venus. Dites-moi vite ce que vous voulez de moi!)

Lou papo di fournié est une bien réjouissante histoire, un conte qui porte la marque d'Avignon, et l'imagination de M. François Jouve, son langage pittoresque ont tôt fait de conduire le lecteur à la fin du volume, trop court à son gré.

L'Ort Ensouleia est un excellent recueil de poèmes, dont l'auteur est M. Georges Estève qui le présente ainsi au lecteur:

> Vene de relegi il vers de ma jouinesso :
> Moun destin s'es coumpli;
> Te li doune, o leitour, emé soun amaresso
> D'un sounge anaqueli.
>
> (Je viens de relire les vers de ma jeunesse : — Mon destin s'est accompli; — Je te les livre, ô lecteur, avec leur amertume — D'un songe inachevé.)

Cette dédicace est datée de Saïgon, 1933.

Il y a beaucoup de fraîcheur dans le chapitre *Poèmes d'Amour*, beaucoup de délicatesse. Et comme ces poèmes sont bien provençaux!

La cigalo canto, divino,
Pèr iéu soulet.
Res pôu vèire : la vesino
A sarra si voulet.

(La cigale chante, divine, — pour moi seul. — Nul ne peut te voir : la voisine — a clos ses volets.)

Les *Poèmes de la Terre et de la Mer* constituent la seconde partie et on est tout surpris d'y trouver des poèmes... marocains qui chantent les sables où se cachent les lézards, Taza, l'oued qui, silencieusement, s'écoule... Voilà une preuve que la souple langue d'oc ne connaît pas de frontières à son expression. Le poème *Sur la tombe d'Henri Fabre* est émouvant :

Despièi ta mort, rèn a chanja : sus la grand'plaço
La font trai sa clarour,
Mesclant, coume autri-fes, au ventoulet que passo
Si lagremo d'amour.

(Depuis ta mort, rien n'a changé : sur la grand'place — La fontaine tire sa limpidité, — Mêlant, comme autrefois, au zéphyr qui passe — Ses larmes d'amour.)

L'Ort Ensouleia (Le Jardin Ensoleillé) est un recueil écrit sans hâte, avec amour. On ne peut que féliciter l'auteur.

M. Louis Rouquier est un des meilleurs félibres du Languedoc. Son éloge de prosateur n'est plus à faire, mais il vient de publier **La Bounéto de Bépou,** comédie en deux actes en vers, qui le montre sous un jour un peu nouveau. Le dialecte de M. Rouquier est savant, mais un peu difficile à lire et on a souvent recours au glossaire dont l'auteur a eu la bonne idée de faire suivre sa comédie.

Il n'est pas trop tard pour parler de trois almanachs que j'ai reçus, puisque, dit-on, un almanach est bon toute l'année.

L'Armana prouvençau « pour l'an de grâce 1934, quatre-vingtième année du félibrige », est paru au cours de l'automne dernier, en avance sur les années précédentes. En 1857, Roumanille écrivit la savoureuse préface suivante pour *L'Armana prouvençau :*

Leva de la Prouvènço *L'Armana prouvençau,* tant vau leva la

chasso au fouit, lou mecheiroun au calèu, la sàuvi à l'aigo-boulido! Tant vau leva lou manche à la destrau, li bano au biou! Tant vau toumba li bàrri d'Avignoun, la piramido d'Arle e lou clouchié de Santo-Marto! Tant vau aclapa la font de Vau-Cluso, petarda lou pont de Roco-Favour e vèndre Touloun is Anglés!

(Oter à la Provence *L'Armana prouvençau,* autant vaut ôter la mèche au fouet, le lamperon à la lampe, la sauge à l'*eau-bouillie* (soupe). Autant vaut ôter le manche à la cognée, les cornes au taureau! Autant vaut jeter à terre les remparts d'Avignon, l'obélisque d'Arles et le clocher de Sainte-Marthe! Autant vaut combler la fontaine de Vaucluse, faire sauter le pont de Roquefavour et vendre Toulon aux Anglais!)

Cette année, on trouve dans l'*Armana prouvençau* les signatures et les pseudonymes de maints bons félibres et l'on s'explique aisément la faveur croissante dont jouit cet almanach en Provence.

L'Armana Marsihés, dont le directeur est M. Antoine Conio, majoral du félibrige, est orné d'amusants bois gravés dûs à MM. Vic Daumas et Honoré Valentin, et à Mme Suzanne Rigoir de Montauzon. D'excellents dessins de cette artiste représentent deux santons de la crèche : *Lou Ravi* (Le valet) et *Lou Maire* (Le Maire), d'autant mieux à leur place que les santons redeviennent à la mode et que l'on songe à organiser des concours de santons provençaux et languedociens. Il y a dans l'*Armana Marsihés* d'excellentes pages, de bons vers et des contes gais fort savoureux.

Lou Bartavèu, « almanach populaire de la Provence et du Comtat pour 1934 », qui coûte — c'est imprimé sur la couverture — quarante-cinq sous, est le plus jeune des trois almanachs dont je parle ici, mais la collaboration est sensiblement la même que dans *L'Armana Prouvençau* et *L'Armana Marsihés.* Les rédacteurs d'almanachs seraient-ils donc des spécialistes? Quoi qu'il en soit, on puise dans *Lou Bartavèu* beaucoup de bonne humeur et si cet almanach ne poursuivait que ce but, ce serait déjà une raison de succès.

Le bureau du félibrige a publié un **Cartabèu de Santo-Estello** contenant les procès-verbaux des réunions du consistoire pour les années 1931 à 1933, la liste des majoraux, des maîtres en gai savoir, des maîtres d'œuvre, des mainteneurs

classés par maintenance: Auvergne, Catalogne, Gascogne-Béarn, Guyane-Périgord, Languedoc, Limousin, Provence et Velay; des membres associés et des écoles du félibrige.

Les Heures rouergates (mars-avril) ont publié un extrait du *Journal d'uno pastro: Setze ans!* (Seize ans!), de M. Joseph Vaylet, et *Las Tatas* (Les Tantes), de M. l'abbé Justin Bessou.

Le fascicule d'octobre-décembre 1933 de *La Revue des Pays d'Oc* (le dernier, puisque cette revue a fusionné avec **Le Feu** et *La Revue Occitane*) a donné une savoureuse traduction en provençal de la parabole de la femme adultère (Evangile selon saint Jean), dont l'auteur est M. L. Girard.

Dans **Marsyas** (février-mars), des poèmes de M. Georges Reboul: *Art pouëtique* et *Pèr Jousé d'Arbaud:*

T'ai atrouva tard dins ma jouvènço,
a mita camin dei pèu blanc,
espanta d'entèndre ta survivènço
dins lou pouèmo de moun sang.

(Je t'ai trouvé tard dans ma jeunesse, — à mi-chemin des cheveux blancs, — étonné de t'entendre vivre — dans le poème de mon sang.)

Ces poèmes ont fait l'objet d'un tirage à part. M. Reboul, dont j'ai déjà parlé dans ma dernière chronique, apporte, comme M. Noël Vesper, quelque chose de nouveau dans la poésie d'oc. Mais la voie ne leur a-t-elle pas été montrée par M. Joseph d'Arbaud qui, lui-même, fut renouvelé par MM. Albert Pestour et Paul Eyssavel?

Marsyas (juin) a publié un court poème de M. Sully-André Peyre: *T'enanaras* (Tu t'en iras).

Dans **Calendau,** une longue et sérieuse étude de Mlle Marcelle Drutel sur *La destinée et l'œuvre mistralienne de Déodat de Séverac,* étude qui s'est poursuivie sur plusieurs numéros; dans le numéro d'avril, un intéressant article de M. Marius Jouveau: *Ce que Roumanille disait d'Aubanel dans ses lettres à Victor Duret;* des poèmes de M. H. Dibon, dans le numéro de mai.

L'Académie des jeux floraux de Toulouse a décerné à M. Albert Pestour une primevère réservée et l'églantine d'argent, prix du concours de poésie occitane. Les félibres re-

marqués ont été le majoral S. Palay, M. l'abbé Barthélemy Barcelo, M. Henry Mouly, Mlle Marie Baraillé, M. Guilhem de Nauroza, M. Paul Bergues. L'Académie a accordé un prix de 3.000 francs au Collège d'Occitanie, pour son enseignement méthodique de la langue d'oc. Ce collège a été fondé à Castelnaudary en 1922 par les majoraux Estieu et Salvat.

Lors d'une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Jeanroy a lu une étude dont il est l'auteur sur la langue des troubadours, qui ne serait celle d'aucune des provinces dont ces poètes étaient originaires, et a énuméré les différents noms donnés depuis le moyen âge à la langue romane du midi de la France.

A l'occasion de la remise d'une médaille d'or par l'Académie française à l'Université de Liége, M. Deuberg, recteur, a prononcé un discours au cours duquel il a rappelé que c'est à Liége que fut fondée, il y a plus de cinquante ans, par M. Maurice Vilmotte, la première section de philologie romane de Belgique.

Sous la présidence du majoral Marius Jouveau, entouré de nombreux félibres, s'est déroulée à Albi, du 19 au 22 mai la **Sainte-Estelle,** qui commémorait le quatre-vingtième anniversaire du félibrige. C'est la deuxième fois que cette fête a lieu à Albi. M. l'abbé Joseph Salvat fit un sermon en langue d'oc. Une cour d'amour fut tenue, les lauréats des jeux floraux septennaires furent proclamés, puis on couronna la nouvelle reine du félibrige. Le 21, on commémora le souvenir de l'amiral de Rochegude qui consacra les dernières années de sa vie à l'étude de la langue et de la littérature d'oc.

Le 25 mai, au café Voltaire, à Paris, au cours d'une réunion des **Amis de la langue d'oc,** M. Gandilhon Gens-d'Armes a fait une causerie sur Louis Delhostal, décédé dernièrement, comme je l'ai dit dans ma dernière chronique.

On sait que lorsqu'un majoral meurt, son insigne, une cigale d'or, passe à celui qui est élu pour le remplacer au consistoire félibréen. Louis Delhostal détenait la Cigala de la Mar. L'héritier spirituel du félibre auvergnat est M. Alphonse Arnaud, capitaine de la Nacioun gardiano et il est piquant de

noter que la cigale de son prédécesseur va du pays des taureaux de Salers à celui des taureaux de Camargue.

Lorsque les Gardians apprirent la mort de Louis Delhostal qui, dix ans durant, dans le Cantal, fit chanter à la Cigala de la Mar:

> La canda gloria del terraire,
> La lenga d'oc plena d'esclaire
> E los jovents al sanc galhart,

ils levèrent, en un geste symbolique et empreint de beaucoup de noblesse, leurs tridents de fer à la mémoire du vaillant troubadour auvergnat.

L'inspiration du nouveau majoral, M. Alphonse Arnaud, semble être puisée aux mêmes sources que celle de MM. Joseph d'Arbaud et Folco de Baroncelli. Mais les Gardians ne sont-ils pas tous poètes?

Le 27 avril, *Les Amis de la langue d'oc* et le Groupe d'études limousines ont célébré le centenaire de la naissance du majoral Joseph Roux, écrivain bilingue.

L'Escole oubernhato, d'Aurillac, a donné, le 6 mai, sous la conduite de M. Dommergues, une félibrée aux fêtes de Figeac.

Alcide Blavet, félibre majoral, est mort le 24 avril à Alès, où il était né, le 4 mai 1868. Il fut élu le 31 mai 1914 majoral au consistoire d'Avignon et devint assesseur de Velay en 1920. Les œuvres d'Alcide Blavet sont nombreuses, surtout en poésie. En 1934, il publia *Lou barbié de Sanset, La Calandro de Basco,* et *Lou cabanoun di Franc-Gousié,* sa dernière œuvre, tirée à 21 exemplaires seulement, pour ses amis.

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

LETTRES ESPAGNOLES

Lucien-Paul Thomas: *Don Luis de Gongora;* (Renaissance du Livre); *Les Conceptions Dramatiques en Espagne* (Conférence). — *Alfombras Antiguas Españolas,* (Sociedad Española de Amigos del Arte). — *Noreste* (Saragosse). — *Léviatan* (Madrid). — *Estudios* (Valencia). — *Religion y Cultura* (El Escorial). — *La Revista de Occidente* (Madrid). — Mémento.

Ce n'est point aux lecteurs du *Mercure de France* qu'il faut apprendre le nom de Gongora. Mais nous devons combler une lacune et ne pas omettre, même un peu tard, de parler du **Gongora** de M. Lucien-Paul Thomas, professeur de la Faculté

des Lettres de l'Université de Bruxelles et savant hispanisant. C'est d'abord une biographie du Cordouan, abandonnant son nom pour celui de sa mère, qui se trouvait être aussi celui d'un oncle maternel dont il espérait hériter la prébende, s'étant de bonne heure fait un plan de vie d'un conformisme heureux: la décision de profiter des loisirs richement payés que pouvait donner une fonction officielle à peu près religieuse en ce temps-là. Le critique s'attache à montrer que Gongora fut, en somme, un bon fonctionnaire de l'Eglise, et il l'innocente des accusations lancées contre ses négligences ou ses apparents manquements au devoir professionnel. Possesseur à son tour de la prébende, il se hâta de se faire nommer un coadjuteur, afin d'avoir du temps libre. Nous sommes donc en présence d'un pur homme de lettres, qui n'a rien de commun avec un Luis de Leon. Transposa-t-il, dans la recherche du fin du fin de l'esthétique, ce désir de perfection caractéristique des mystiques de son pays? Il se pourrait bien qu'on trouve chez Gongora de ce raffinement assez propre aux grands écrivains et hommes d'église espagnols. Mais M. Thomas n'a point utilisé le procédé du parallèle pour étudier le créateur du gongorisme. Par contre-coup, son étude lavera le peuple espagnol du siècle d'or de l'accusation d'avoir flanqué sa vie, formellement religieuse, de mœurs dissolues. Cela ira à l'encontre de trop d'hispanisants, qui veulent voir dans Quevedo et dans Gongora, lorsqu'ils représentent une société plus que libertine, des portraits réalistes. Comme si les Espagnols n'excellaient pas à conter!... L'art avec lequel M. Thomas montre comment Gongora portait sur un plan supérieur, et en le transposant, les réalités de la vie, prouverait au contraire que les peintures ravalant tellement l'Espagne ancienne font plus honneur à l'imagination des écrivains qu'à leur don d'observation. Pour nous rendre tangible l'originalité du poète, M. Thomas affirme, peut-être un peu vite, que dans ses sonnets il *surpasse presque toujours ses prédécesseurs: Le Tasse, Minturno, Ronsard, par l'élévation de la pensée, la perfection du style, par l'énergique concision...* Moralement, il est plus noble de conclure une évocation de la fragile beauté féminine par un rappel du néant que par un hommage tel qu'il nous convie à concentrer tout notre esprit dans l'admi-

ration de l'éphémère. En dehors de la hiérarchie des préceptes, n'y a-t-il pas seulement dans l'une et l'autre conclusion simplement un phénomène racial? Plus loin, le critique, estimant avec raison qu'aucun poète d'amour n'a pu naître sans la préexistence d'une réalité intime, vécue ou imaginée, croit que c'est dans ce fond-ci que Gongora puisa. On peut se demander si, étant donné le caractère surtout intelligent de l'art gongoresque, la provenance ne serait pas plutôt, parfois, le lexique lui-même qui aurait précédé toute imagination de sentiments. Les mots, surtout ceux dont usait le Cordouan, renouvelés de sens, accouplés à d'autres contrairement à l'habitude, pouvaient lui suggérer une expérience non vécue, ou vécue dans cet autre monde qui nous échappe, constitué par le sens des mots en liberté quand aucune phrase ne leur impose une discipline. Le génial poète, reprenant possession de ses mots, leur arrache des aventures... Quant à l'ode: *Que de monts envieux à la cime hautaine* (si heureusement traduite par M. Thomas), ne faut-il pas y voir, plutôt qu'une réaction contre la Renaissance, un rappel d'influences orientales? Cette conception d'un amoureux qui, ayant surpris la femme qu'il aime dans les bras de son mari légitime, la contemple et puis s'en va, trahit moins une innovation de poète qu'un souvenir de poésie persane, nord-mésopotamienne à la rigueur — je ne dis pas arabe, ni musulmane — dont ces littératures abondent. Je ne sais si tous les lecteurs, parmi les admirateurs sincères de Gongora, admettront le fait, fort intelligemment souligné par le critique, que le poète, lorsqu'il fut muni de dignités qui couronnent généralement davantage la patience que le caractère, soit devenu moins osé dans ses écrits. Un si grand écrivain pourrait-il à ce point être sensible à l'honneur? Il avait donné des preuves méritoires de courage lorsque, n'étant presque rien, son audace pouvait lui être imputée à lèse-doctrine; que ne se montra-t-il encore plus audacieux lorsqu'il lui fut possible de donner à la témérité le piédestal de la considération publique?

Le style même de Gongora suggère à M. Thomas ses plus heureuses pages. Il a vingt fois raison lorsqu'il soutient qu'il n'est point admissible que Gongora ait voulu par son originalité d'expression, « stupéfier ses contemporains ». On peut

être certain que, le bluff littéraire étant heureusement ignoré à cette époque, Gongora n'a point cherché à « épater le public » et qu'il fut tout à fait sincère. (Je sais bien qu'un Espagnol l'est toujours, même lorsqu'il invente la chose la plus baroque. Il l'est devenu s'il ne l'était pas au départ; mais ne discutons pas psychologie.) Sur la volonté de restauration classique de Gongora, je crois qu'on n'en peut nier l'évidence. Encore devons-nous entendre que classicisme est pris ici dans son sens d'épuration nationale, telle qu'elle devient digne d'être enseignée, ce qui suffit à mettre en parallèle le classicisme espagnol et le classicisme français, par exemple. Dès lors, ce classicisme hispanique comportait naturellement cette compression de plusieurs sens en un seul mot, non point comme, en français, par un mouvement qu'on pourrait comparer à celui d'une roue dentée dont un sens — une dent — apparaît seule pour, ensuite, être suivi d'un autre qui le supplante et le fait oublier; mais à la façon espagnole d'un sens relié au suivant et en présentant encore un autre. Ce purisme ramène la langue espagnole qui a tendance à fournir des analyses copieusement détaillées, à une sorte de symbolisme, ce qui est très catholique-primitif, mais encore plus classique puisque c'est combattre la facilité et les buts d'écrivains pour grand public. Quelqu'un qui ne sait pas l'espagnol peut se faire une idée exacte de Gongora en lisant les traductions en français faites par M. Lucien-Paul Thomas de sonnets, romances, odes, silves, dont certaines pièces, point encore traduites jusqu'à ce jour, figurent ici.

Le même hispanisant a prononcé récemment à l'Institut d'Etudes Hispaniques de Paris, une conférence sur **Les Conceptions Dramatiques en Espagne.** Il coince Lope de Vega dans sa propre contradiction: entre son théâtre, que nous appellerions libre, et sa théorie dramatique exprimée dans son *Arte Nuevo*. Ce dernier contient bien, en effet, l'assertion volontaire que les théories d'unité classique qu'il prône sont incompatibles avec l'élan et l'apparente spontanéité du théâtre. L'opposition qu'il y a entre la doctrine et l'exécution serait, à tout prendre, un phénomène assez espagnol. Non par indiscipline calculée, mais parce que, imaginatif, l'Espagnol a épuisé, en l'exprimant, sa conception théo-

rique. L'appliquer n'entraîne plus son imagination. Celle-ci, libérée, le possède au point qu'il ne pense plus, quand il crée une œuvre, à illustrer des principes; pas plus d'ailleurs qu'à les démentir. Le dogmatisme est un acte isolé, qui a sa propre vie. La création en est un autre, chacune à son temps. *L'Arte Nuevo* — et là, M. Thomas reconstitue admirablement la scène — fut, en son temps, motif à une de ces discussions académiques qui ne sont pas ennemies du paradoxe. Transposez. Remplacez Lope de Vega pour Unamuno, faites-le parler à l'Ateneo de Madrid et vous mesureriez le même écart entre sa doctrine et son illustration. Quant à ce facteur: le public, le critique souligne avec raison que Lope devait tenir compte de sa clientèle forcément quantitative. Elle n'a point changé! Je m'en veux de citer une expérience personnelle. Un jour, qu'après une première de ses œuvres, je causais avec Benavente, il me dit qu'il voudrait bien faire des pièces plus rapides et plus profondes, mais qu'il devait « tenir compte de l'imbécillité du public ». Lope, apparemment, dut en grande partie de ne point être classique, pour si peu qu'il en ait eu envie, à ce qu'il devait ne pas offrir à sa clientèle sans raffinement des pièces trop difficiles. Sur Calderon, dont l'œuvre théorique a, comme on le sait, disparu, M. Thomas est arrivé à l'un de ces travaux qui, à mon avis, sont les signes les plus affirmatifs de la valeur de l'intelligence. Par de simples déductions, avec un minimum de preuves: quelques répliques dans lesquelles Calderon explique indirectement ses idées sur l'art; le professeur parvient à reconstituer l'idéologie que le dramaturge devait soutenir dans son ouvrage d'esthétique aujourd'hui perdu. Il en ressort qu'il n'est guère classique! Classique dans le sens où nous l'entendons, nous Français, et qui est devenu le sens définitif; non, un Espagnol ne peut guère l'être. Son classicisme, c'est-à-dire son traditionalisme épuré, c'est précisément cette conception libre du théâtre. Sous cet angle, Lope de Vega, de même que Calderon, furent des classiques à l'espagnole. La Renaissance ne pouvait point les troubler, pour la raison que je crois avoir montrée dans mon livre: *L'Espagne en République*, à savoir que l'absence, en Espagne, de la Réforme priva la Renaissance de sa valeur de restitution romaine, catholique-

romaine. L'Eglise, n'ayant pas eu à subir les assauts d'un culte nordique, n'eut pas le sentiment que la Renaissance lui apportait un secours. Se croyant assurée de l'avenir après avoir écarté (elle disait: vaincu) les Juifs, elle vit au contraire dans la Renaissance une sorte d'importation d'éléments contrariant quelque peu cette sorte de romantisme médiéval que lui avaient imposé ses premiers et durs adversaires, personnels à elle: les Maures. Et cette opinion, que la Renaissance avait quelque chose de gênant pour l'Espagne, était partagée par les écrivains. Ils pouvaient songer à prendre dans la Renaissance un bien propre: ce qui assurait une épuration nouvelle de la scholastique; mais ils ne s'en inquiétaient pas, la traitant comme une étrangère, ne prévoyant pas qu'elle contenait des ferments révolutionnaires. L'admirable Espagne de ces époques-là savait se garder à soi-même.

La société des Amis de l'Art vient de publier le catalogue de la splendide exposition des tapis antiques espagnols. MM. Luis Perez Bueno et José Ferrans retracent en quelques mots l'histoire de la **Tapisserie Espagnole.** Ils la croient d'origine musulmane. Il nous semble que, par les précisions très savantes qu'ils apportent ensuite, notamment par la description des pièces qui ont constitué l'exposition à Madrid, hélas! sans lendemain, pour laquelle ont tant travaillé le marquis de Valdeiglesias, don J. Enriquez et les susnommés, les préfaciers englobent un peu vite sous la dénomination islamique des peuples : Persans, Kurdes, trop de tapis dits turcs sont kurdes, etc., qui n'ont rien de commun du point de vue de la sensibilité artistique. Il en ressort que, soit en utilisant le nœud turc (?), le nœud persan ou le nœud espagnol, les tapisseries hispaniques ont tout de même gardé une personnalité. Après les ateliers purement mauresques de Murcie, Albacete, et Ciudad-Real, vinrent les ateliers hispano-mauresques, puis espagnols. En 1649, finit la splendide fabrique, si l'on peut employer ce mot moderne, d'Alcarraz. L'une des merveilles de cette production, dont le groupe du couvent de Santa Clara de Palencia fut malheureusement dispersé à travers le monde, se trouve aujourd'hui au Musée de Pensylvania, et remonte à 1431. Cuenca hérita des méthodes d'Alcarraz mais, de même que la première employa des motifs

ornementaux mudejars, la seconde, au début du XVIIIe siècle, copia des motifs d'Asie Mineure. Elle adopta définitivement le nœud turc et exista jusque dans la deuxième moitié du siècle dernier.

L'Espagne en république nous vaut de nouvelles publications.

Quatre feuilles, un fragment inédit de Benjamin Jarnés: *Le Professeur Inutile*, des poèmes de Ramon Feria, ainsi s'ouvre **Noreste,** revue d'Art et de Lettres de Saragosse. Raimundo Gaspar écrit:

J'ai navigué — contre le courant — sur toutes les rivières — de ma vie. J'en ai cherché les sources, — j'ai navigué contre le courant. Comme elle est belle — la barque — dans les solitudes — attachée à la rive — sereine du rio.

Marujo Mallo illustre *Noreste* de ses compositions de noir de rouille et de blanc de cendre. Celle du numéro dernier s'appelle: *Corbeau et excréments,* le titre est en français. Maruja Mallo marche, le regard fixe sur le sol. Elle peint des tableaux vus d'un œil qui tombe perpendiculairement sur la terre, où ni le ciel ni la vision de montagnes n'ont de place.

Une nouvelle revue: **Léviatan** paraît, dirigée par M. Luis Araquistain, ancien ambassadeur du socialisme espagnol à Berlin, entouré ici de collaborateurs politiques qui vont jusqu'à l'extrême gauche syndicaliste. Rien de littéraire en ce premier numéro.

Estudios, « revue éclectique », paraît à Valence. Elle prône « l'école solidariste », qui supprime les prix, « afin de ne pas étouffer chez l'enfant les sentiments de solidarité et de sympathie ». Elle déclare que les enfants mal doués doivent rester aux côtés de ceux qui sont bien doués, opinant *que l'objectif de l'instruction n'est pas l'émulation entre élèves également doués, mais un autre but: leur faire mettre leurs forces au service du groupe.* Plusieurs pages sont consacrées à l'étude de l'œuvre d'un ancien partisan de la Semaine Rouge à Barcelone, Valenti Camp, féministe, évolutionniste, disciple d'Elisée Reclus, adversaire du catholicisme, fondateur de la Bibliothèque Sociologique des Auteurs Modernes, auteur de:

L'Odyssée des Juifs, Histoire de la Maçonnerie et des Juifs, La Surfemme, etc., et qui avait été incarcéré pour les secours moraux et matériels qu'il prêta aux anarchistes en 1909. La livraison se termine par un éloge du Brahmisme, une page de Quevedo et un questionnaire qui montre l'intérêt d'un « athée de 17 ans » pour « les maladies de l'urine », à côté de questions d'une sexualité préoccupée des tristes conséquences de sa propre satisfaction.

Les anciennes revues maintiennent une tradition plus spirituelle.

Au dernier sommaire de **Religion y Cultura,** un remarquable article du R. P. Mariano de Lama sur l'état de pureté naturelle; et une étude du R. P. Julian Zarco sur les causes de la décadence de l'Espagne. La revue prend parti et fait valoir la nécessité des études de la littérature latine médiévale de l'Espagne. Cette livraison met une fois de plus en valeur l'énorme travail désintéressé et moral des moines de l'Escorial.

La Revista de Occidente, fidèle à Ramon Gomez de la Serna, publie de lui une nouvelle: *L'heureux salon de coiffure,* où se mêle curieusement le réalisme d'un fait divers : un coiffeur surprend sa fille en une attitude indubitable avec son galant, ne craint pas d'employer son rasoir favori — et aimé de ses clients — pour couper la tête des coupables. Il raccourcit également sa femme, se refusant à lui reconnaître pour excuse d'avoir protégé les amours de leur fille, que cette dernière avait été élue Miss Pelluqueria... Ce dénouement suit cette sorte de glose perpétuelle qui fait que Ramon Gomez de la Serna n'arrive à l'objet que lorsqu'il a franchi les écrans, irisés d'interprétations, de cet objet, derrière lesquels il l'a caché aussitôt qu'il s'en approchait assez pour le voir. La sauce vaut mieux que le poisson. M. E. Alvarez Lopez consacre à Felix de Azara plusieurs pages pour soutenir son opinion, qui paraît très admissible, à savoir que ce savant espagnol fut un prédécesseur de Darwin. Nous ne pouvons pas discuter en cette rubrique littéraire les arguments fournis. Il semble qu'Azara ait apporté à l'histoire naturelle et aux théories de l'évolution humaine et animale cet instinct sublime des Espagnols, si au-dessus de l'ignorance

générale de la masse de leurs compatriotes qu'elle la rachète plus que largement. Malheureusement, ce manque d'ambiance réagit sur le génie, surtout quand il s'agit d'un autodidacte comme Azara, et ne lui suggère pas cette méthode, non pas pour la découverte puisqu'il est arrivé à elle par les raccourcis du don, mais pour l'exposition. C'est peut-être dans ce manque que réside la cause qu'ayant été devancier de Darwin, ce dernier a pu presque plagier son prédécesseur en ayant l'air d'avoir sorti le minerai d'une explication claire de la gangue de simples hypothèses.

MÉMENTO. — Les éditions Calpe annoncent un ouvrage important: *Histoire d'Espagne*, qui, sous la direction de Ramon Menendez Pidal, groupera des écrivains de tendances très différentes.

— M. Alfred Camdessus, qui consacre de si beaux articles à l'Espagne dans le *Courrier de Bayonne*, vient de donner plusieurs conférences à Saint-Sébastien, continuant ainsi son œuvre de rapprochement intellectuel entre l'Espagne et la France.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES POLONAISES

Académie des Lettres de Pologne. — Commémoration de « Pan Tadeusz ». — Traduction de *Pan Tadeusz* par Paul Cazin. — Michel Choromanski, *Médecine et Jalousie*. Traduit par le comte Jacques de France de Tersant et J.-A. Teslar (Malfère, 1934). — Michel Choromanski : *Opowiadania dwuznaczne* (Contes équivoques), Varsovie, Geb. et Wolff, 1934.

La visite à Paris de M. Kaden Bandrowski, secrétaire général de la jeune **Académie des Lettres de Pologne,** reçu si chaleureusement à l'hôtel Massa par le Comité de la Société des Gens de lettres et son président M. Gaston Rageot, et puis une autre visite plus solennelle encore du président de l'Académie, M. Venceslas Sieroszewski, et de ses trois collègues, nous rappellent un agréable devoir de signaler ici la création de cette nouvelle institution littéraire. En effet, la jeune Académie polonaise des Lettres diffère de sa sœur aînée, l'Académie française, non seulement par le nombre plus modeste de ses membres (15 au lieu de 40), mais aussi par son caractère exclusivement littéraire. Constituée moitié par nomination, moitié par élection, l'Académie polonaise des Lettres témoigne cependant du souci d'un généreux éclectisme. Certes, çà et là on lui a reproché deux ou trois admis-

sions un peu hâtives et quelques omissions plus ou moins regrettables: un grand poète comme Tetmajer, bien fatigué il est vrai par l'âge et la souffrance, Alexandre Swietochowski, robuste vieillard dont on a redouté peut-être l'acrimonie un peu turbulente, Arthur Gorski, ce pèlerin passionné d'un éternel Montsalvat, Antoine Potocki, dont les vues sur la littérature d'avant-guerre gardent je ne sais quelle saveur de vie, disciplinée par l'art, d'autres encore... D'autre part, M. André Strug, romancier d'une grande envergure, et Mlle Illakowicz, poétesse d'une inspiration lyrique intense et spontanée, ont pour des raisons différentes refusé l'honneur d'appartenir à la future « illustre Compagnie ». Saluons cette abnégation et passons. Telle qu'elle existe actuellement, l'Académie des Lettres de Pologne fait belle figure. Elle a comme président ce Sieroszewski, noble révolté transfiguré en un ardent ouvrier-constructeur de la nouvelle réalité polonaise, peintre frémissant des mœurs et de la nature sibériennes; son jeune secrétaire général, Kaden Bandrowski, est par contre le plus âpre vivisecteur de cette même réalité. M. Zenon Przesmycki, ancien ministre des Beaux-Arts et véritable serviteur de l'art, poète, traducteur de poètes, explorateur de beautés ensevelies par l'oubli; Thadée Zielinski, helléniste d'une universelle renommée et artiste impeccable; Léopold Staff, poète pur et fort, d'une inspiration profonde et grave; Charles Hubert Rostworowski, dramaturge d'une haute tenue et d'une belle fougue; Boleslas Lesmian, ciseleur délicat des songes audacieux; Charles Irzykowski, le plus penseur et le plus polémiste parmi les critiques polonais, auteur de cette *Paluba* déconcertante et magnifique; Venceslas Berent, auteur prestigieux, sinon puissant, de *la Vermoulure*, de *Blé vert* et des *Pierres vivantes*, volume traduit par Cazin; Mme Sophie Nalkowska, poétesse de l'âme féminine et surtout de l'intellectualité de la femme moderne; Thadée Boy-Zelenski, bien connu en France... Mais arrêtons cette énumération.

L'Académie des Lettres de Pologne, nous l'avons dit, a commencé son existence internationale par deux voyages à Paris, l'un officieux de son énergique, sinon tyrannique, dit-on, secrétaire général, l'autre officiel et surtout solennel à l'occasion

du Centenaire de **Pan Tadeusz,** épopée toute rayonnante de vie poétique, souriante et grave, pathétique, naïve et sublime à la fois. Nous n'allons pas retracer ici tout le fastueux cérémonial de cette belle quoique trop officielle, peut-être, commémoration: au Collège de France, rue de Seine, devant l'humble maison où fut écrit le chef-d'œuvre polonais, à l'Ambassade de Pologne, à la Bibliothèque polonaise quai d'Orléans. Par contre, arrêtons-nous un instant devant la nouvelle traduction française de *Pan Tadeusz,* due à la plume experte et artiste de Paul Cazin et publiée à cette occasion. Paul Cazin est l'auteur d'une longue série d'œuvres discrètes et fortes à la fois. On a dit de lui qu'il est une sorte d'Anatole France converti aux nobles délices de la foi chrétienne, de la foi qui n'exclut pas la joie. Depuis son *Humaniste à la guerre* jusqu'à son tout récent volume, la *Tapisserie des jours,* je ne me lasse de m'émerveiller et de l'ondoyance de sa sagesse souriante et de la fluidité musicale de sa langue, si simple et si drue pourtant par endroit. Parallèlement, M. Cazin est un merveilleux artiste traducteur. Je le classe parmi les trois ou quatre les meilleurs: les vrais, les grands... Car ce métier a ses grandeurs, comme il possède ses drames, ses affres, ses chutes et ses platitudes ensablées par l'ennui. En tout cas, la traduction des *Mémoires de Pasek* et celle de la *Martre et la Fille* de Weyssenhoff m'apparaissent comme de vrais chefs-d'œuvre de ce nouvel humanisme. Et *Pan Tadeusz?*... J'ouvrais ce beau volume, scellé de quatre préfaces, avec une impatience frémissante, mêlée d'une secrète inquiétude, car voici le grave problème...

Une large nappe de la vie quotidienne, évoquée par le plus merveilleux réaliste visionnaire. Mais cette vie, la plus humble et la plus humaine à la fois, est saturée de rythme et enveloppée de souffle poétique. L'essence véritable de la grandeur de *Pan Tadeusz,* c'est cette transfiguration intégrale et sans déchets de la matière brute en le plus pur enchantement poétique: ne pas mutiler la vie, ne pas faire la plus légère entorse à son humble vérité et la transporter pourtant dans la sphère de la plus suave poésie. Exprès, je ne parle pas ici du motif pathétique de la tragédie de Jacques Soplica, thème qui sourd dans les profondeurs de cette symphonie

pastorale pour la transformer en une symphonie héroïque. Car, du point de vue strictement esthétique, l'essentiel me semble ici précisément ce respect absolu de « l'héroïque quotidien » selon le mot si juste d'Eugenio d'Ors, cette utilisation totale par Mickiewicz de la réalité quotidienne de Soplicowo, si dépourvue en apparence de toute efficacité latente de poésie.

Quelle pouvait donc être la tâche du traducteur? Avouons tout de suite qu'elle était simplement écrasante. Surtout, si on admet qu'en principe la traduction doit suggérer au lecteur une impression adéquate par sa qualité et par son intensité à celle qu'il reçoit en lisant l'original. C'est pourquoi les grands traducteurs de chefs-d'œuvre de poésie se contentent parfois d'un plus modeste idéal: être fidèle au texte évidemment, mais suggérer en même temps au lecteur l'*idée de l'imperfection* de l'instrument même dont il se sert. Si le lecteur se dit: « Voilà un bel effort de traduction, mais la rime y manque, le rythme est insuffisant et la lumière de poésie n'apparaît qu'à travers une vitre embrumée par les imperfections inévitables... Comme il serait beau de pouvoir lire ce chef-d'œuvre dans le texte même!... » Si cette conviction est sugggérée, si cette opinion s'installe dans l'esprit du lecteur, — le plus noble but du vrai traducteur de poésie est atteint. Cette grave action exige, il est vrai, beaucoup d'humilité, sinon un total renoncement. Se soumettre volontairement à la règle de l'imperfection, oser être inférieur pour mieux suggérer la grandeur d'un autre et montrer l'écart entre le traduit et le créé. C'est pourquoi je songe avec une telle gratitude attendrie non seulement à *Tristan et Iseult* de Joseph Bédier, à l'*Eschyle* de Paul Mazon, à l'*Odyssée* de Victor Bérard, mais aussi à cette véritable symphonie inachevée de traduction qu'est la *Divine Comédie* de Dante, transposée humblement et fortement par Henri Longnon, présentée en français en face du texte original avec cet air de sublime résignation et de piété audacieuse à la fois.

Avec son exquise probité intellectuelle et esthétique, **Paul Cazin,** en traduisant *Pan Tadeusz,* a pratiqué un autre genre de renoncement, plus utile peut-être à sa grande renommée de traducteur qu'à la gloire du chef-d'œuvre mickiewiczien:

Je n'ai eu, dit-il dans son délicieux avant-propos, nullement l'ambition d'être « tout poétique », et je n'ai même aucunement prétendu faire œuvre d'art. Donner un décalque exact, un mot-à-mot, rendre compte fidèlement de la moindre expression du texte, au lecteur désireux d'aborder l'original, pour puiser directement à cette source merveilleuse, bref, lui fournir un sérieux instrument d'étude : je n'ai pas eu d'autre dessein.

Il exagère certainement. Sa prose si souple, si riche et si riante, enveloppe amoureusement les détails de la vie quotidienne et les spectacles de la nature chantés par Mickiewicz. Mais précisément, devant l'excellence même de ces procédés, le lecteur (celui qui ne peut lire l'original) demeure surpris et hésitant... André Thérive, qui s'acharne sans utilité (feuilleton, *Temps* du 14 juin 1934) sur les peccadilles de détail relevées dans la traduction de Paul Cazin, n'en exprime pas moins très justement cette surprise et cette hésitation du lecteur moyen:

Car, dit-il, *Messire Thadée,* tel qu'il nous est présenté, passera pour un roman historique en style noble; or, c'est bel et bien une épopée, divisée en douze chants comme il se doit. M. Bronislav Chlebowski l'appelle même, dans son livre sur la *Littérature polonaise du XIXe siècle,* « la seule épopée moderne ».

Or, à mon avis, il serait préférable que la traduction soit moins *excellente,* mais qu'elle suggère mieux la qualité véritable de Pan Tadeusz, qu'elle démontre plus fortement l'*existence* du chef-d'œuvre.

J'ajouterai qu'au point de vue édition, il est vraiment regrettable que le texte polonais de l'original ne soit présenté en face du texte français. Il y a déjà tant de polonisants en France et les demi-polonisants y sont légion!...

La Maison Malfère vient de publier une excellente — ferme et souple à la fois — traduction de la **Médecine et jalousie** de Michel Choromanski, étude magistrale de cette passion si forte, si commune, tellement irrationnelle en apparence, désastreuse parfois et, somme toute, si saine et si naturelle. Comme dans les *Frères Blancs,* dont j'ai parlé déjà dans mes *Attitudes et destinées,* la forme du roman affecte celle d'un riche poème symphonique, que suggèrent les vents des hauts plateaux de Zakopane, le « wiatr halny ». Les motifs qui re-

viennent avec de légères variations renforcent encore cette impression de puissante musicalité. Ça et là comme enchevêtrées dans ce flux musical apparaissent les « tranches de vie » évoquées avec une précision hallucinatoire. Telles sont, par exemple, les opérations déjà célèbres, exécutées par le chirurgien Tamten, et qui font penser à quelques morceaux choisis de Flaubert. Mais diable! dans quel coin de Pologne l'auteur a-t-il déniché le prototype ou les prototypes de sa Rébecca, chef-d'œuvre de passivité sensuelle?... C'est d'ailleurs une véritable force de la nature, muette et puissante par son immobilisme même et sa sublime stupidité.

Après *Médecine et jalousie,* j'ai reçu de Choromanski ses **Opowiadania dwuznaczne** (Contes équivoques). Je voudrais à son propos citer la première moitié de la célèbre épigramme de Boileau:

> Après l'*Agésilas,* hélas!
> Mais après l'*Attila,* holà!

Mais non. Il paraît que ces contes de seconde zone ne sont que des exercices de jeunesse, jugés alors par leur auteur avec une juste sévérité et condamnés à la réclusion perpétuelle dans un tiroir. C'est dommage que l'auteur ait cassé ce verdict. Mais le succès oblige... à publier beaucoup...

Z. L. ZALESKI.

LETTRES HONGROISES

La journée du livre. — *Les rééditions.* Jokai: *Le roi Midas,* Ed. Revai; André Ady: *Poèmes réunis,* Ed. Athenaeum; François Molnar: *Les gamins de la rue Pal,* Ed. Franklin. — Les écrivains des provinces détachées : Ladislas Mécs : *Anthologie,* Ed. Athenaeum; Charles Koos: *Le constructeur du pays,* Ed. Erdelyi Helikon. — Trois histoires de la littérature. Jules Farkas: *Histoire de la littérature hongroise,* Ed. Kaldor; Antoine Szerb: *Histoire de la littérature hongroise,* Ed. Erdelyi Helikon; Michel Babits: *Histoire de la littérature européenne,* Ed. Nyugat. — Les romans: Tersanszky: *Marcel Kakuk parmi les Révoltés,* Ed. Nyugat; Alexandre Marai: *Les confessions d'un bourgeois,* Ed. Pantheon; André Komor : *S. A.,* Ed. Pantheon; Michel Földi: *La Vierge en révolte,* Ed. Athenaeum; François Körmendi : *L'heureuse époque,* Ed. Athenaeum; Eugène Farkas; *Eda,* Ed. Csokonai; Nicolas Szentkuthy: *Prae,* Ed. des Presses Universitaires; Louis Nagy: *Kiskunhalas,* Ed. Nyugat. — Jean Foti: *Le miroir de Narcisse,* Ed. Kaldor.

Comme chaque année, la traditionnelle **Journée du livre hongrois,** organisée par les éditeurs et les libraires dans le

courant de juin, a été le grand fait saillant de la vie littéraire, au cours de ces derniers mois. Les livres, soit nouveautés, soit éditions de propagande, qui paraissent à ce moment donnent en général une idée assez exacte non seulement de l'activité intellectuelle, mais des préférences du public. Les éditeurs en profitent pour rééditer et pour offrir des éditions de propagande des livres qu'ils croient susceptibles d'atteindre un grand nombre d'acheteurs. C'est ainsi qu'au cours des dernières années on a lancé avec succès des éditions bon marché de *La Tragédie de l'homme* de Madach, de la trilogie épique *Toldi* du grand poète Arany, de *Bank Ban,* la tragédie historique nationale. Cette année-ci, les éditeurs ont montré un peu plus de courage puisqu'à côté du **Roi Midas** (« l'Homme d'or ») de Jokai, le roman le plus poétique du grand conteur du dix-neuvième siècle, on a osé publier, dans une édition populaire, l'une des œuvres maîtresses de la littérature moderne: les **Poèmes réunis** d'Ady ainsi que le délicieux roman de François Molnar: **Les gamins de la rue Pal.**

Une autre innovation de cette journée du livre 1934 est le fait que les littératures des provinces détachées de la Hongrie : Slovaquie, Transylvanie et Banat ont été également présentées à Budapest, chacune sous une tente spéciale, pour montrer ce qu'elles ont produit depuis leur séparation de la mère patrie. De ces trois provinces, la Transylvanie, maintenant une tradition qui date d'avant la guerre, apparaît comme la plus riche en œuvres et en talents originaux.

La Slovaquie a offert une **anthologie** des poèmes de Ladislas Mécs, le fameux prêtre poète qui parcourt tout le pays en récitant ses propres poèmes et qui mêle curieusement, dans les meilleurs de ceux-ci, les trois éléments de sa poésie : une foi très vivante, un sens social étonnamment moderne pour un membre du clergé et un nationalisme profond, le tout dans une langue chargée d'images baroques, qui n'est pas sans rappeler les curieux autels peints et sculptés des églises de sa province. La Transylvanie a présenté cette année-ci plusieurs spécimens du genre favori de la littérature transylvaine, c'est-à-dire le roman historique. L'un de ces romans qui a pour auteur Charles Koos, s'intitule **Le**

Constructeur du pays et s'occupe du premier roi hongrois, saint Etienne. L'autre, dont l'auteur est l'évêque calviniste Alexandre Makkai, se borne à raconter des épisodes de la vie quotidienne en Transylvanie. Makkai, qui tient une place importante dans la vie intellectuelle hongroise, n'est pas seulement un romancier, mais un essayiste de premier ordre. Rien ne le prouve mieux que l'étude qu'il a publiée sous le titre *Le destin de l'arbre hongrois* et qui est l'essai le plus approfondi qui ait paru en Hongrie sur le poète Ady. Dernièrement, il a également donné une belle étude sur le comte Széchenyi, le grand réformateur hongrois du siècle passé, le contemporain de Kossuth.

Une troisième nouveauté de la journée du livre de cette année a été la vogue des histoires de la littérature. Tandis que d'habitude le roman faisait prime, au détriment des autres genres, poésie ou essai, l'histoire littéraire a été représentée cette fois-ci par trois œuvres d'importance: deux **histoires de la littérature hongroise,** une **histoire de la littérature européenne.** L'auteur d'une de ces histoires de la littérature hongroise, le professeur de hongrois de l'Université de Berlin, Jules Farkas, a voulu faire une œuvre de vulgarisation. C'est-à-dire qu'il a voulu rendre accessibles au grand public les résultats des recherches relatives à la vie spirituelle hongroise qui ont été opérées, depuis quelques années, par des historiens modernes comme Szekfü ou des savants comme Jean Horvath, le plus profond connaisseur actuellement de la littérature hongroise, l'élève de Taine et de Brunetière. Le livre de Farkas est écrit dans un style facile et agréable, ses jugements sont plus ou moins objectifs jusqu'à l'époque moderne, qu'il a l'air de ne connaître que de seconde main. A cet égard, le livre d'Antoine Szerb, publié et même couronné par l'Association des Ecrivains de Transylvanie, tâche de se montrer plus complet en donnant une large place, presque la moitié du volume, à la littérature du XXe siècle. Appartenant à la vie littéraire de la capitale hongroise, Szerb en connaît mieux les détours que Farkas. Par contre, cette connaissance des détails l'induit parfois à un badinage qui est plus près de la mondanité que de la science. Antoine Szerb introduit, par

ailleurs, une certaine nouveauté dans la méthode littéraire puisque, au lieu de traiter son sujet d'après les époques conventionnelles, il le traite d'un point de vue sociologique, en mettant en relief, à propos de chaque période, la classe sociale respective, clergé au moyen âge, grands seigneurs à l'époque baroque, noblesse moyenne au temps du renouveau, bourgeoisie au XIXe siècle, qui a fourni les auteurs et les lecteurs du moment.

Le troisième ouvrage de ce genre, celui du grand poète Michel Babits, est, déjà à cause de la personne de l'auteur, une entreprise exceptionnelle. Babits, poète lyrique avant tout, veut donner des vues souverainement personnelles et lyriques sur la littérature européenne telle qu'il la conçoit, c'est-à-dire issue des doubles influences gréco-chrétiennes. Grand humaniste, il considère que la littérature européenne en est peut-être arrivée à son développement extrême, c'est-à-dire à sa dissolution et, comme ces moines savants du moyen âge, il désire pieusement recueillir les grandes œuvres de cette littérature avant qu'elles ne disparaissent sous les autres créations de l'esprit humain. Les chapitres les plus réussis du volume, qui va jusqu'à la fin du XIXe siècle et qui aura bientôt une suite avec l'histoire de la littérature européenne du XXe siècle, sont ceux qu'il consacre à la littérature antique, puis à la littérature médiévale dont il a publié, l'an dernier, une anthologie poétique, *Amor Sanctus*, et enfin le chapitre sur Shakespeare et la poésie anglaise, qui abondent en points de vue nouveaux.

Par ailleurs, chaque maison d'édition a profité de la journée du livre pour lancer, à côté d'écrivains déjà reconnus, un certain nombre de jeunes. En ce qui concerne les grands romanciers, ni Moricz, ni Kosztolanyi n'ont rien publié à cette occasion. La revue Nyugat a édité le dernier livre d'Eugène Tersanszky: **Marcel Kakuk parmi les Révoltés.** Le fameux héros populaire, dont plusieurs volumes nous avaient conté les précédentes aventures, nous apparaît ici dans un nouveau milieu, celui des pauvres mineurs dont il partage pour un temps l'existence. Sans doute, les lecteurs de Tersanszky goûteront-ils particulièrement ce volume qu'enrichissent tant de figures caractéristiques, sans parler de l'humour inénar-

rable de l'auteur. La maison Pantheon a publié le nouveau volume d'Alexandre Marai (assez connu en France pour *Les Révoltés*): **Les confessions d'un bourgeois.** C'est un ouvrage autobiographique dans lequel l'auteur raconte sa jeunesse, décrit l'éveil de sa sensibilité au milieu d'une petite ville et nous fait participer à l'existence de sa famille, avant la guerre, dans une Hongrie typiquement provinciale. C'est aux éditions de la même maison qu'a paru le nouveau volume d'André Komor **S. A.** (Société Anonyme). L'auteur y décrit d'une façon très précise et minutieuse la vie d'une grande entreprise avec ses employés, esclaves de leur vie machinale. La maison Athenaeum a publié, à l'occasion de la journée du livre, deux romans. Le premier, **La Vierge en révolte,** de Michel Földi, termine une trilogie apocalyptique dont le premier volume doit paraître en français. L'autre auteur est François Körmendi qui, après avoir obtenu un grand succès, presque mondial, avec son premier volume: *L'Aventure de Budapest,* publie maintenant son deuxième grand roman de plus de huit cents pages sous le titre: **L'heureuse époque.** Ce titre est d'ailleurs ironique et symbolique, puisqu'en décrivant la vie de son personnage principal, Kömendi insinue que cette fameuse époque d'avant la guerre n'a pas été beaucoup plus heureuse que la nôtre. Le héros, dont toute la jeunesse s'est déroulée avant et pendant la guerre, connaît successivement la guerre, l'amour et les voyages pour finir par la solitude. Comme dans son premier roman et malgré une certaine prolixité visible dès ses débuts, Körmendi fait preuve dans ce nouveau volume d'un incontestable talent de narrateur, possédant son ton bien à lui et riche d'une abondante matière qui donne de l'intérêt à tout ce qu'il écrit. Nous avons déjà parlé dans une chronique précédente du premier roman de Sophie Török: *L'Assistant Hincz,* que la maison Kaldor a publié pour la journée du livre et qui constitue l'une des grandes promesses de la jeune littérature hongroise. La maison Csokonai a présenté **Eda,** grand roman historique d'Eugène Farkas, qui par ce livre s'élève au premier rang des romanciers historiques hongrois. On sait de quelle faveur a toujours joui le roman historique en Hongrie. Ce genre, assez factice, a ses limites

et ses modèles, fort difficiles à dépasser. Malgré ces difficultés, Eugène Farkas est arrivé à nous présenter d'une manière très vivante et très mouvementée un tableau de cette époque, mi-chrétienne, mi-païenne, du moyen âge hongrois. Au centre se dresse la figure de Ladislas IV, l'un des derniers rois de la famille des Arpad, partageant sa vie entre deux femmes dont l'une, Isabelle d'Anjou, son épouse, le relie à la chrétienté occidentale, tandis que l'autre, sa maîtresse, Eda, petite-fille des princes comans, veut le ramener vers les steppes mongoles d'où Comans et Hongrois sont sortis. C'est à un genre fort différent que se rattache le gros volume, **Prae,** qu'a fait paraître, au moment de la journée du livre, un jeune écrivain dont le nom apparaît pour la première fois dans la littérature hongroise, Nicolas Szentkuthy. Influencé de James Joyce et de Proust, ce livre s'inscrit, un peu en dehors du courant littéraire hongrois, comme l'intéressant et curieux essai d'un jeune intellectuel hongrois pour transplanter des procédés d'analyse et une technique qui sont déjà passés dans le domaine commun de la littérature occidentale.

Nous voudrions faire une place spéciale au nouveau volume de Louis Nagy: **Kiskunhalas,** car il représente une initiative tout à fait nouvelle dans la littérature hongroise contemporaine. Son sujet rappelle un peu *Vieille France*, de Roger Martin du Gard, puisqu'il s'agit de la description large, profonde et détaillée d'une petite ville de province. Seulement, Louis Nagy, socialiste actif, donne beaucoup plus de place que le romancier français aux conversations et même aux données de la statistique, ce qui fait de ce livre plutôt un tableau social qu'un véritable roman.

Nous mentionnerons encore, dans le domaine de la poésie, le volume de Jean Foti: **Le miroir de Narcisse,** volume charmant quoiqu'un peu tardif, où l'auteur, en dehors du mouvement poétique d'aujourd'hui, publie une trentaine de poésies fort réussies, qui montrent en lui un disciple de Baudelaire et de Babits. Les pièces les plus parfaites du volume sont les dernières où, délivré de ce narcissisme qui date un peu, Foti se tourne vers une poésie psychologique souvent très pénétrante.

FRANÇOIS GACHOT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Père Huc : *Une invraisemblable traversée de la Chine.* Avec 29 h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.95

Art

Jean Royère : *Le Musicisme sculptural. Madame Archer Milton Huntington.* Avec 32 reproductions en photogravure; Messein (Coll. *La Phalange*). 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

P. Chatir : *Les dix causeries occultistes d'El Dalil;* Messein. » »

A. Tanoglas : *Le destin et la chance. Un agent nouveau influençant la vie humaine : la psychobolie humaine;* Soc. des recherches psychiques hellénique, Athènes. 15 »

Ethnographie, Folklore

A. Sohier : *La dot en droit coutumier congolais;* Revue juridique du Congo belge, Elisabethville. » »

Hagiographie

Jean Champomier : *Petites fresques, grands sujets;* Sans Pareil. 12 »

Littérature

Werner Hegemann : *Le Grand Frédéric,* traduit de l'allemand; Nouv. Revue franç. 20 »

Pierre Maes : *Un ami de Stendhal: Victor Jacquemont.* Avec des illust. Préface de Fortunat Strowski; Desclée de Brouwer. 30 »

Ernest Pronier : *La vie et l'œuvre de François de Curel;* Nouv. Revue critique. 30 »

Maxime Roux, chauffeur d'automobile : *Essai de conduite intérieure (Diogène dans son taxi).* Avant-propos de Gérard de Lacaze-Duthiers. Portrait de l'auteur par lui-même; Bibliothèque de l'Artistocratie ; Libr. Piton. 5 »

Mathias Tresch : *Hubert Krains, peintre de mœurs rustiques;* Cahiers luxembourgeois, Luxembourg. » »

Philosophie

Pierre Guérin : *L'idée de justice dans la conception de l'univers chez les premiers philosophes grecs. De Thalès à Héraclite ;* Alcan. 10 »

Pierre Guérin : *Pensée constructive et réalités spirituelles, essai de psychologie formelle à propos de l'Ascétisme religieux;* Alcan. 40 »

Poésie

Rosa Bailly : *Montagnes Pyrénées;* Edit. de la Forge, 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris. 15 »

Questions militaires et maritimes

Claude Farrère : *Histoire de la Marine française.* Avec de nombr. illust. en héliogravure. Fascicule X : *Trafalgar;* Flammarion. 8 »

Roman

G. d'Auxelles : *Meyan Berthy;* Figuière. 12 »

Alphonse-Louis Lally : *Passé la quarantaine (Mabel temple),* roman de mœurs anglaises; Mercure universel. 15 »

E. Phillips Oppenheim : *Le rendez-vous avec la mort (Prodi-*

gals of Monte-Carlo), traduit par Geneviève et Pierre Caillé; Hachette. 12 »

Albert de Pouvourville : *Pacifique 39;* Baudinière. 12 »

Guy Thorne : *Les sœurs ennemies* (*Years of Hate*), traduit par Maurice Rémon; Hachette . 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La loterie des lingots d'or. — Un journal de Mlle Mars, en 1843 et 1844. — Jules Lemaître et Georges Ohnet. — Une lettre inconnue de Chateaubriand. — Bibliographie de Charles Nodier et de Noël et Chapsal. — Eau de Javel, ou eau de Javelle? — Les drôleries du Dictionnaire. — Une lettre sur le drapeau en berne. — Rectification. — Le Sottisier universel.

La Loterie des lingots d'or. — A la suite de l'écho publié dans le *Mercure* du 1er septembre sur « Alexandre Dumas et la Loterie », on a bien voulu me demander, de divers côtés, ce qu'était cette « œuvre du lingot d'or » qui avait sollicité et provoqué la publication de la brochure de Dumas fils.

Grâce à la collection de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, — dont il ne m'appartient pas de faire l'éloge, — pour peu qu'on en possède les tables (1), on n'est jamais pris sans vert. Elle fournit les renseignements demandés. Les voici, résumés aussi brièvement que possible.

Autorisée par décision du 3 août 1850, la « Loterie des lingots d'or » devait son nom aux 224 lingots en or qui devaient composer les lots et représentaient une somme totale de 1 million 200.000 francs.

Le but de cette loterie était d'envoyer en Californie des ouvriers et des gardes nationaux sans ouvrage. C'était une façon de se débarrasser des chômeurs, plus que de leur venir en aide, dont le préfet de police Carlier avait pris l'initiative. On substituait aux ateliers nationaux, dont la suppression avait amené les journées de juin, le mirage des gisements découverts en Californie en 1848. La vente des billets, sur laquelle on spécula d'ailleurs, avait fourni, au profit des émigrants, une somme à peu près triple de celle du montant des lots.

Un arrêté de Carlier en date du 26 octobre 1851 (le dernier qu'il signa, peut-être, puisque le jour même M. de Maupas lui succéda à la préfecture de police) fixa le tirage au dimanche 16 novembre suivant.

Dans l'intervalle, le nouveau préfet de police reçut d'un prêtre des environs d'Angoulême cette singulière proposition, dont le journal *Le Droit* s'est fait l'écho:

(1) Me sera-t-il permis d'ajouter qu'une nouvelle *Table générale de l'Intermédiaire* (1921-1933) est en ce moment en souscription et à l'impression? S'adresser à l'*Intermédiaire*, 10, rue Auber, Paris (IXe).

Un curé des environs d'Angoulême, voulant gagner les 400.000 francs, écrivit au préfet de police, deux jours avant le tirage, une lettre où il lui disait que, s'il gagnait le gros lot, son premier soin serait de faire réparer son église, de créer diverses œuvres de bienfaisance, et qu'il ne se réserverait qu'une modeste aisance. Il demandait au préfet d'arranger les choses de manière à ce qu'il fût l'un des principaux gagnants. « Ce serait, disait-il, une pieuse fraude dont le ciel tiendrait compte comme d'une action louable. »

M. de Maupas refusa néanmoins de « corriger la fortune », même dans un but aussi pieux, et se borna à transmettre la lettre à l'évêque d'Angoulême. Au surplus, il n'y avait pas même eu tentative de corruption de fonctionnaire. A peine, et implicitement, le brave curé avait laissé espérer au successeur de Carlier les indulgences dues à son « action louable ».

Le tirage, auquel assistèrent plus de 4.000 personnes, eut lieu, au jour dit, au Cirque olympique des Champs-Elysées. Les trois principaux gagnants furent:

MM. Louis-Médard Yvonnet, habitant la commune de Bauzy, canton d'Ay, arrondissement de Reims, 400.000 francs, le gros lot; M. C.-F. Laverlochère, propriétaire, 13, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 200.000 francs, et M. Guillou, propriétaire à Honfleur, 100.000 francs. Ces sommes leur furent payées du 2 au 6 décembre 1851, au siège de la loterie, 6, rue Masséna. Si la journée du coup d'Etat avait arrêté le lancement d'*En 18...*, le premier roman des Goncourt, elle n'avait coupé en rien l'appétit des favorisés de la Fortune, — nouveaux riches serait exagéré: il y avait deux propriétaires, — ils étaient passés à la caisse.

Le ciel ne perdit rien au refus du préfet de police d'entrer dans la « combine » (pour faire plaisir à Renée Dunan) du curé angoumoisin. Le gagnant du gros lot, M. Médard Yvonnet, tout en se réservant une « modeste aisance », fit mieux que de « réparer son église ». Sur les 400.000 francs qu'il avait touchés, il en consacra 130 ou 140.000 à en faire construire une à Bauzy. Sur une plaque de marbre, cette inscription attesta le geste du fondateur:

A la mémoire de Louis-Médard Yvonnet, de Bauzy; ayant gagné le lingot d'or de 400.000 francs à la loterie de 1851, il en a consacré une bonne partie à l'édification de cette église; il est mort en 1857. Priez Dieu pour lui et pour sa famille!

Terminée en 1854, l'église fut longtemps connue dans le pays sous le nom d' « église du lingot d'or ». — PIERRE DUFAY.

§

Un journal de Mlle Mars, en 1843 et 1844. — C'est un petit cahier de comptes, un livre de dépenses, in-8°, au cartonnage recouvert d'un papier sombre moiré, de 96 pages; conservé aux

archives de l'Opéra, il remonte aux dernières années de l'illustre actrice Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, qui avait pris, comme on sait, le pseudonyme de sa mère, née Salvétat.

Mlle Mars, après avoir joué, pour la dernière fois, à la Comédie-Française, le 31 mars 1841, *Tartufe* et *le Jeu de l'amour et du hasard*, y avait donné, le 15 avril suivant, sa représentation de retraite, où elle avait paru dans le *Misanthrope* et *les Fausses confidences*. Le 18 mai 1842, elle avait été nommée inspectrice des classes de déclamation au Conservatoire, à dater du 1er octobre.

Abandonnant son hôtel de la rue de la Tour-des-Dames, où elle avait eu pour voisins Talma et la Duchesnois, elle avait loué un appartement rue Lavoisier, où elle devait mourir, le 20 mars 1847.

Peut-être avait-elle l'habitude, avant l'époque de sa retraite, de tenir sa comptabilité, en même temps qu'un journal de ses occupations quotidiennes? Toujours est-il que, sur le premier point, ce carnet nous apprend que les revenus de l'actrice retraitée s'élevaient, en 1843, à la somme de 26.969 fr. 30, composée de nombreux arrérages de rentes et intérêts de prêts, du traitement mensuel du Conservatoire (158 fr. 30) et de 8.400 fr. sous la rubrique : « pension du théâtre ».

Le journal lui-même n'offre pas de révélations sensationnelles pour les quinze mois sur lesquels il s'étend. Il relate sans commentaire aucun les occupations journalières de l'actrice; les achats qu'elle fait dans les magasins de modes, les visites qu'elle reçoit ou qu'elle rend, ses courses, ses soirées au théâtre, ses déplacements à Versailles, où elle a une propriété, ses voyages à Orléans, à Vichy. Ce sont à peu près toujours les mêmes noms familiers qui reviennent sous sa plume : Alphonse (Salvétat), avec qui elle dîne presque tous les soirs, Mlle Fitzjames, Mme Dabadie (surnommée aussi Kouff), Mlles Fusil, Pepita (Mlle Amigo, des Italiens); Clara, du Vaudeville, Mme Desbordes-Valmore, son médecin Piron, M. de Mornay, Talma fils, etc. Le journal fait mention, en outre, et très fréquemment, de lettres adressées à Stockholm ou qu'elle en reçoit : un de ses parents y résidait.

Ces quelques lignes, écrites à la date du 28 janvier 1843, donnent le ton, on ne peut plus simple, de ce document :

> Je suis allée aux deux Magots acheter une robe (1) pour moi; elle m'a coûté 58 fr. 30. Je l'ai donnée à faire à Mme Filon. J'ai fait une visite à Mme Valmore. Je suis montée chez Mme d'Harcourt pour savoir si elle n'avait pas mon petit crispin noir, il n'était pas chez elle. J'ai dîné avec Charles et Alphonse. Le soir, Millot et M. Vidal sont venus.

(1) C'est-à-dire l'étoffe pour faire une robe.

Deux jours plus tard, on lit :

Je suis allée chez Mr Hugo, je ne l'ai pas trouvé; je lui demandais une loge à louer pour sa pièce.

Il s'agit des *Burgraves*, dont la première aura lieu le 7 mars, et qui agite déjà toute la gent théâtrale. Le 6, veille de la représentation, Mlle Mars écrit:

Je suis allée chez Mme Victor Hugo, de là au théâtre pour tâcher de faire changer la loge qu'on me destinait.

Et le lendemain :

Je suis allée chercher ma loge aux français... j'ai dîné avec Kouff et Alphonse, nous sommes allés aux burgraves; la pièce a réussi. Le marquis de Mornay était avec nous. Dumas [Adolphe] (1) est venu dans ma loge, ainsi que Vatout.

Quoiqu'elle note régulièrement toutes ses soirées dans les théâtre de comédie, de drame ou de musique, Mlle Mars se borne simplement à constater le succès, ou l'échec, de la pièce, lorsqu'il s'agit d'une nouveauté. Jamais, non plus, elle n'insiste sur les artistes.

Ainsi, le lundi 24 avril, après avoir inscrit ses visites à plusieurs marchandes de modes, elle va aux Français avec son amie Pepita « voir *Judith*, de Mme de Girardin; la réussite a été faible ». Le lendemain, elle va voir Mme Valmore. Puis elle prépare le séjour à Vichy qu'elle doit faire au mois de juillet prochain, règle des fournisseurs, s'occupe de ses diamants, etc. Le jeudi 6 juillet, elle se met en route, et voici comment on se rendait à Vichy en 1843 :

Je suis partie de Paris, écrit Mlle Mars, par le chemin de fer d'Orléans, la diligence nous a conduites ma femme de chambre et moi jusqu'à Moulins, ensuite un mauvais omnibus nous a menées à Vichy. Nous y sommes arrivées à 5 h. du matin samedi. M. Prunelle, le médecin, m'a arrêté un logement chez Mr Noyer. Je le paye 8 fr. par jour, c'est la cuisinière de la maison qui me fait mon dîner.

Elle note ensuite scrupuleusement le traitement qu'elle suit, sous la direction des docteurs Prunelle et Noyer : 3 verres d'eau et bain quotidien. Le 12, par exemple, elle écrit :

J'ai pris 3 verres d'eau et mon bain. J'ai reçu une lettre du Prince Mistcherski, qui m'a envoyé une scène de lui en vers, et qui m'a fait demander de le recevoir; il est venu. Je suis ensuite allée me promener. Il faisait beau.

Le docteur Prunelle l'invite pour le jeudi 20. Elle trouve chez lui le ministre du Commerce Cunin-Gridaine, M. Vatry, M. Mortimer, M. Dupra. « Il pleuvait beaucoup, j'ai pris une chaise à por-

(1) Auteur dramatique.

teur. J'ai payé 5 fr. J'ai reçu une lettre de Pepita. » Le dimanche 30, « nous sommes allés au saut de la chèvre. Mes voyageurs sont partis. Le soir je suis allée avec M. Durand de Bordeaux voir danser les paysans. » La cure terminée, Mlle Mars quitte Vichy le 7 août :

J'ai fait la route avec M. Durand de Bordeaux, nous sommes venus en diligence. Nous sommes arrivés mercredi 9 à 10 h. 1/2; en arrivant j'ai fait le compte de ma femme de chambre et l'ai renvoyée.

Un de ses premiers soucis à Paris est de trouver une remplaçante à cette auxiliaire indispensable.

Le 23, elle repart pour Orléans, voir ses parents Monvel, avec son homme d'affaires Dalton. Elle est bientôt de retour à Paris, où elle reprend ses occupations, ses promenades aux Champs-Elysées, au Bois, à Versailles, ou, plus simplement, sous les galeries de la rue de Rivoli. Le lundi 23 octobre, Mlle Mars reçoit de M... une épreuve de la gravure destinée à paraître dans une galerie biographique des artistes; « j'ai promis à ce Mr un autographe. Rose, cuisinière, est entrée chez moi à 400 fr. de gages et blanchie, ni vin, ni café ». Le lendemain, elle va voir Jules Janin à Passy. Puis elle s'occupe de la vente de terrains, dont elle est propriétaire, aux Champs-Elysées.

Le jeudi 2 novembre, elle va chez Mme Valmore pour savoir si elle aurait une loge pour le lendemain.

Valmore doit la demander. Il faudra que j'envoye à 2 h. à l'Odéon. — *Vendredi 3*. Valmore m'a écrit que je n'aurais point de loge et sa femme est venue m'apporter à 2 h. 3 places payantes. Je suis allée chez Mlle Mira, elle m'a dit avoir une place à l'orchestre et j'ai donné à Pépita et à Ondine les deux places de ma loge. J'ai dîné avec Alphonse et je suis allée prendre Pépita et Ondine; les débutans ont eu du succès. J'ai reçu une lettre; je ne sais de qui elle vient, elle m'annonce une personne qui se destine au théâtre.

Le lundi 4 décembre : « J'ai eu la visite de Mr de Beauchêne, je lui ai rendu son album sur lequel j'ai écrit des vers d'Elmire. » Souvenir de son dernier rôle!

Le journal se poursuit ainsi jusqu'au milieu de mars 1844, qu'il s'interrompt brusquement, à la date du 17. L'avant-veille, Mlle Mars a reçu la visite de Mme Guichard,

qui sollicite pour son mari (2) la commande d'une coupole ou chapelle à Saint-Roch, et qui m'a demandé de voir Vatou pour qu'il en parle à M. Rambuteau. Je suis allée chez elle prendre une note. Je me suis promenée aux Champs Elisées à pied.

(2) Benoît-Joseph Guichard (Lyon, 1806-1880), élève d'Ingres et de Delacroix. Il a travaillé à la décoration de plusieurs églises parisiennes, mais non à Saint-Roch.

Le lendemain :

Je suis allée voir M. Vatou pour lui parler de M. Guichard. Je lui ai laissé une note. Je suis allée chez M. de Rambuteau pour le même objet, j'ai vu Pépita chez elle, je suis allée seule au bois de Boulogne, de là chez Mme Guichard que je n'ai pas trouvée; de là chez Mme Mira, j'ai pris 6 échaudées chez Boullay et je suis rentrée à la maison. Mlle Fusil est venue me demander à dîner; le soir je suis allée chez Mme Dumas.

Ce carnet de notes est-il le dernier, ou l'unique qu'ait tenu celle qu'Eugène Briffault qualifiait « la plus grande dame de son époque, et la seule grande dame de notre temps »? Il serait intéressant de le savoir. Trois ans après avoir interrompu les prosaïques confidences qu'elle lui faisait, le 20 mars 1847, Mlle Mars succombait « à l'agonisante maladie qui s'était emparée d'elle depuis deux semaines environ, dit une nécrologie populaire. Ce jour-là, un homme distingué et qui n'est point superstitieux l'a fait remarquer, l'arbre des Tuileries n'a pas montré ses feuilles traditionnelles » (1). — J. G. P.

§

Jules Lemaître et Georges Ohnet. — Dans un article sur Georges Ohnet publié par les *Nouvelles Littéraires* (18 août 1934), M. André Dinar écrit:

On se demande pourquoi Jules Lemaître... exécuta avec une telle sévérité Georges Ohnet, qui n'aspirait à fournir à son temps que l'appoint sans importance de lectures bourgeoises. Que ne l'a-t-il laissé poursuivre en paix sa carrière de feuilletoniste habile et consciencieux? La littérature ne se trouvait pas menacée par la vogue du *Maître de Forges* et de *Serge Panine*.

Avant M. Dinar, Georges Ohnet s'était sans doute posé la question — sans y trouver de réponse. Lui-même, dans une interview, avant la « première » (15 décembre 1883) du *Maître de Forges*, ne s'était-il pas jugé avec plus de sévérité que ne devait le faire Jules Lemaître?

Je ne me plains pas, je suis comme les peuples heureux, parce que je n'ai pas d'histoire, disait-il. Mais je serai bientôt une cible, et j'ai peur... J'ai du succès, j'exprime de bons sentiments, je n'attaque pas la morale; j'ai du mouvement, ce dont manque le roman actuel, les idées banales que comprend tout le monde, de l'amour sans exagération. Chez moi, pas de néologismes, pas d'étincelles, pas de fusées; rien d'éclatant, de personnel, de troublant, de cruel, qui choque les esprits médiocres... Non, vous ne vous doutez pas combien je plais à un public banal et moyen.

Georges Ohnet se connaissait lui-même. Il faisait peu de cas de ses romans — et des innombrables lecteurs qui les dévoraient. Il avait le public qu'il méritait et il savait qu'il était « hors de

(3) F. M., *Mlle Mars, sa vie, ses succès, sa mort*. Paris, Marchant, 1847.

la littérature ». Jules Lemaître, par son article de la *Revue Bleue*, enfonça avec fracas une porte ouverte par sa victime. Puis vint Anatole France qui, avec une fougue redoublée, fonça sur cette porte deux fois ouverte. Les deux braves furent cités à l'ordre de la littérature. Quant à Georges Ohnet, s'il perdit le fauteuil que l'Académie lui réservait, il ne perdit point, contrairement à ce que prétend M. Dinar, la confiance de l'honorable clientèle. Quelques snobs des deux sexes seulement décidèrent de le lire désormais en cachette. L'avenir, qui est au cinéma, appartient à l'auteur de *Serge Panine*, du *Maître de Forges*, de la *Comtesse Sarah*, de *Lise Fleuron*, de la *Grande Marnière*, etc. Son œuvre, au rebours de celle de Lemaître et de France, est « photogénique ». Georges Ohnet a déjà sa revanche à l'écran, comme d'Ennery, Xavier de Montépin, Ponson du Terrail et tant d'autres « méconnus ». — AURIANT.

§

Une lettre inconnue de Chateaubriand. — Le poète russe Ivan Kozloff, qui vivait dans la première moitié du XIXe siècle et était aveugle, est l'auteur d'un poème, *Le retour d'un croisé*. Ce poème a pour sujet une légende française: le retour inopiné de Palestine du chevalier Geoffroy de Chateaubriand, qui provoqua une telle émotion chez sa femme qu'elle mourut de joie. Sachant qu'il s'agissait, en l'occurrence, d'un ancêtre du grand écrivain, Kozloff traduisit son poème en français et l'adressa, avec ses autres œuvres, à l'auteur d'*Atala*. La réponse s'étant fait attendre, Mme Svetchine, dont les notabilités du monde politique et littéraire fréquentaient le salon de Paris, et qui était en correspondance suivie avec Kozloff, chargea Alexandre Tourguéneff, un émigré russe, très répandu dans la société parisienne, de demander à Chateaubriand s'il avait reçu l'envoi de son confrère de Moscou. Tourguéneff se rendit donc chez Mme Récamier.

Hier, écrivit-il, le 10 juillet 1835, à Kozloff, je suis allé chez l'aimable beauté que j'ai trouvée étendue sur le canapé. Chateaubriand et Ballanche étaient là. Elle avait vu Mme Svetchine la veille et questionna en ma présence Chateaubriand sur Kozloff. Chateaubriand dit qu'il n'avait rien reçu et demanda des renseignements biographiques sur notre poète pour répondre à la lettre qui n'était pas arrivée (avait-elle été expédiée?). Le soir du même jour, j'ai de nouveau rencontré Ballanche chez Svetchine et lui ai remis une petite note sur Kozloff, que j'avais déjà rédigée à Dresde dès 1827 et à laquelle j'ai ajouté quelques lignes sur deux volumes de ses œuvres parus postérieurement. Mme Récamier transmettra tout cela à Chateaubriand aujourd'hui, j'ai dit à ce dernier que le courrier partait dans deux jours et que Mme Svetchine voudrait expédier par cette occasion sa réponse à Kozloff.

Mais la lettre tant espérée par le poète russe tarda à venir. Ce

n'est que le 17 décembre de la même année que Chateaubriand écrivit à Kozloff les lignes que voici :

Paris, 17 Xbre 1835.

Monsieur,

J'ai mille excuses à vous demander de n'avoir pu vous remercier plus tôt de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et des beaux vers que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous êtes aveugle, monsieur. Homère et Milton l'ont été. Je ne sache rien dont la Poésie et la Religion ne consolent. Je vous remercie encore pour *Geoffroy* de Chateaubriand. Il combattit à la Massoure auprès de saint Louis. Ce grand et ce saint monarque, pour récompenser la valeur de *Geoffroy*, changea les armes des Chateaubriand [!] en celles de France; alors *les fleurs de lys sans nombre*, — armes que ma famille porte encore et que toutes les révolutions de [la] terre ne m'obligeront jamais d'effacer. Je tiens aussi à grand honneur que la fidèle *Sibylle* de Chateaubriand soit morte de joie en revoyant son mari. Aujourd'hui on n'entend guère parler de ces choses-là. Agréez de nouveau, je vous prie, mes remerciements les plus sincères et l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND.

C'est dans les papiers d'Ivan Kozloff que l'on trouva ces documents, après sa mort. La revue historique russe *Rousski Arkhiv* les a publiés (1886, t. I, pp. 193-195).

S. POSENER.

§

Bibliographie de Charles Nodier et de Noël et Chapsal. — Le 125e tome du *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale,* qui vient de paraître, sous les auspices du ministère de l'Education nationale, contient un certain nombre d'auteurs compris entre No et Nubling.

Après la comtesse de Noailles, dont quatre colonnes suffisent à énumérer l'œuvre poétique, et deux autres colonnes la quinzaine de préfaces et d'avant-propos qu'elle accorda à quelques poètes, c'est Nodier, puis Noël et ses collaborateurs (tels que Chapsal), qui occupent le plus de place dans cet inventaire. A Jean-*Charles*-Emmanuel Nodier sont consacrés 323 numéros, dont 290 pour ses œuvres personnelles, et 33 pour des rééditions, collections ou journaux tels que le *Bulletin du Bibliophile* ou les *Veillées de famille*. Ses œuvres complètes, en douze volumes, n'ont eu qu'une édition à Paris, de 1832 à 1837, et une autre à Bruxelles, dont la Bibliothèque ne possède que le tome III. L'histoire et les voyages ont 20 numéros, la bibliographie 25, les mélanges littéraires 23. Nodier poète, dont le plus ancien recueil s'intitule *Essais d'un jeune barde*, de 1804, ne réclame que 8 numéros, pour cinq brochures ou plaquettes. Mais le romancier, le conteur, n'en a pas moins de 237. Ses recueils les plus souvent réimprimés sont les *Contes*

de la Veillée (sept éditions de 1853 à 1875, puis 1919 et 1923), les *Contes fantastiques* (six éditions de 1850 à 1882, puis 1919 et 1924), et les *Souvenirs de jeunesse* (six éditions de 1850 à 1879, puis 1894). On a fait, en outre, d'assez nombreuses rééditions de contes, séparés ou groupés arbitrairement, généralement avec illustrations. La nouvelle le plus souvent reproduite est *le Chien de Brisquet,* qui ne compte d'ailleurs que huit éditions, de 1854 à 1933.

On peut conclure de cette bibliographie que Nodier est, de nos jours, assez oublié, ou du moins négligé.

Il en est de même de François-J.-M. Noël, dont les ouvrages classiques eurent tant de popularité au siècle dernier. Histoire, langues, mythologie, philosophie, Noël et ses collaborateurs, entre 1820 et 1880, connurent les fort tirages classiques. Mais, après 80 éditions, la *Nouvelle Grammaire française* de Noël et Chapsal finit par ne plus être trouvée nouvelle par ses éditeurs : née en 1823, elle disparut en 1889. Les *Exercices* de la même lui survécurent jusqu'en 1802.

Charles Nodier a tout de même la vie un peu plus dure. Lui aussi fit de la grammaire et des dictionnaires; mais, heureusement pour sa mémoire, il a conservé quelques autres titres devant la postérité. — J. G. P.

§

Eau de Javel, ou eau de Javelle? — Ainsi qu'on l'a vu (*Mercure* du 15 juillet, pp. 446 et 447), le dictionnaire Larousse impute à celui de l'Académie l'orthographe défectueuse *Javelle.* Mais l'origine de la faute — si faute il y a — doit être recherchée plus loin.

Si l'édition de 1776 du dictionnaire de l'Académie française est muette sur l'orthographe de ce nom propre, qu'elle ne mentionne pas, si l'*Encyclopédie* de 1765 l'ignore aussi, le *Dictionnaire de Trévoux*, antérieur à ceux-ci, écrit :

> Javelle est aussi un coulant d'eau entre une petite île et le bord de la rivière. Dans le Cartulaire de Saint-Maur, près Paris, est porté qu'il y a à Saint-Maur des faussaies, des îles, des gorges et des javelles. C'est de là que le moulin de Javelle a tiré son nom. (Edit. de 1752, col. 1138.)

Le dictionnaire de l'Académie n'a donc fait que consacrer un usage. Conformément à celui-ci, dans les traités de chimie du début du XIXe siècle, Javel est écrit Javelle. Ainsi, en 1807, dans sa *Chimie appliquée aux arts* (t. III, p. 304), Chaptal écrit :

> Ce qu'on connaît, à Paris, sous le nom d'eau de Javelle, n'est que de l'acide muriatique oxygéné, combiné avec un alcali.

Et dans un ouvrage sur l'industrie française, publié en 1819, le même auteur note (t. II, p. 64):

Il y a trente-six ans, on ne connaissait en France que trois fabriques d'acide sulfurique, l'une à Rouen, l'autre à Javelle, près de Paris...

Jagnaux, dans son *Histoire de la chimie* (Paris, Baudry et Cie, 1891, pp. 147-148), dit ce qui suit:

La remarquable propriété que possède le chlore de décolorer les matières organiques fut signalée pour la première fois par Berthollet en 1785. Dans l'origine, on employait pour le blanchiment une simple dissolution de chlore dans l'eau. Plus tard, Berthollet fit absorber le chlore par une solution de potasse. Il installa cette fabrication dans l'usine de Javel, près de Paris, et depuis lors le chlorure (hypochlorite) de potasse est connu sous le nom d'eau de Javel.

Soit, mais alors on écrivait Javelle, et pour des raisons qui font paraître fort plausible l'explication du dictionnaire de Trévoux. — R. L.

§

Les drôleries du Dictionnaire. — On lit dans la préface du *Dictionnaire de l'Académie française*, actuellement en cours de publication (p. II, *in fine*):

En ce qui concerne les noms propres, historiques, mythologiques, et les désignations géographiques, elle [l'Académie] a cru devoir se conformer rigoureusement à une règle établie déjà par les éditions précédentes, mais qui s'y trouve imparfaitement appliquée. En vertu de cette règle, ces noms et désignations n'ont place dans le Dictionnaire que si l'usage figuré en a fait de véritables noms communs ou adjectifs exprimant telle ou telle qualité, comme lorsqu'on dit: *C'est un hercule, Il est gaulois dans ses propos, Une réponse normande.*

En application de cette règle, l'Académie a donc supprimé Apollon, Argonautes, Borée, Junon et Jupiter lui-même.

Aussi n'est-ce pas sans surprise qu'on trouve dans le fascicule V (page 335, col. 1):

Phébé, n. f. Dans la Mythologie, la sœur de Phébus, Diane ou la Lune.
Phébus (on prononce l'*s*), n. m. Nom d'Apollon considéré comme dieu de la lumière.

Pourquoi cette exception en leur faveur? Serait-ce parce que l'usage a fait de *Phébé* et de *Phébus* « de véritables noms communs ou adjectifs, exprimant telle ou telle qualité, comme lorsqu'on dit: *C'est un hercule, Il est gaulois dans ses propos* »? — D'OLIVET.

§

Une lettre sur le drapeau en berne. — Nous avons reçu la lettre suivante:

Saint-Georges-de-Didonne (Char.-Inf.).

Monsieur,

Vous insérez dans votre Sottisier du *Mercure de France* du 15 juillet 1934 l'expression « flotter en berne ».

Un drapeau est dit en berne lorsqu'il est « dépassé », en d'autres termes lorsque, au lieu d'être hissé au sommet de son mât, on le laisse à plus de deux pieds du sommet de ce mât.

L'expression « flotter en berne » est donc parfaitement correcte et ne présente aucun caractère d'inexactitude, à plus forte raison de sottise.

Veuillez, je vous prie, monsieur, excuser la liberté que je prends de rectifier une erreur naturelle à quiconque ne s'intéresse pas à la marine, et agréez, etc.

H. PIGNEL.

L'explication de notre correspondant est parfaitement exacte pour les pavillons de marine; et nos connaissances, bien que modestes, nous permettent d'ajouter que, même à terre, on met en berne de la même façon les drapeaux sur certains bâtiments publics, quand ceux-ci possèdent un mât avec une drisse.

Mais nous sommes obligé de croire que M. Pignel a lu fort distraitement la phrase au sujet de laquelle il nous écrit; car, avec un minimum d'attention, il aurait vu que, dans cette phrase, il ne s'agit ni d'un pavillon marin, ni même d'un drapeau de monument public. La voici, telle que nous l'avons reproduite dans notre numéro du 15 juillet, p. 448:

« *A la façade d'une maison bourgeoise,* le drapeau tricolore flotte en berne. »

Or, les maisons bourgeoises n'ont pas de mâts à leurs façades; et, pour mettre les drapeaux en berne, elles se contentent d'attacher l'étoffe à la hampe, la pointe seule restant libre. On ne peut dire alors que le drapeau flotte, puisque ce qui frappe la vue, c'est qu'au contraire on l'empêche de flotter.

Notre correspondant nous priait aimablement d'excuser sa rectification. Il voudra bien, avec une amabilité toute pareille, excuser la nôtre.

§

Rectification. — L'écho qui annonçait, dans le numéro du 1er septembre dernier, la mort du poète Marcel Ormoy lui attribue un recueil de poèmes dont le titre serait: *Le Visage Rationnel.* L'auteur de l'écho avait écrit: *Le Visage Retrouvé,* — ce qui n'est pas du tout la même chose. Les lecteurs du *Mercure* auront compris qu'ils se trouvaient en présence d'une coquille, puisque M. Nicolas Beauduin, dans sa fervente et affectueuse étude sur Marcel Ormoy, écrit: « Ce titre significatif, ce titre d'annonciation: *Le Visage Retrouvé,* qui dit bien ce qu'il veut dire. »

§

Le Sottisier universel.

Sans l'étude... je me serais brûlé la cervelle cinq ou six fois. — STENDHAL, *Journal*, éd. Champion, t. II, p. 337.

On entendait... des cris, ou plutôt un seul cri prolongé, perçant, atroce, comme celui de la mouche que suce lentement l'araignée. L'horrible durée de ce cri lointain qui semblait être celui d'un enfant... — GEORGE SAND, *Les beaux messieurs de Bois-Doré*, t. II, p. 305, éd. Calmann-Lévy, 1868.

Les xylographies ou gravures sur métal coloriées des XIVe et XVe siècles, du plus savoureux accent... — *Mercure de France*, 1er juin, p. 402.

Le nez de Cléopâtre changea, comme chacun sait, la face du monde parce qu'il était trop court : celui de Céleste était si exagérément long que, sans amener semblable perturbation à l'ordre universel, il eut peut-être sur son bonheur conjugal une influence proportionnellement aussi désastreuse. — *Le Temps*, 15-16 juillet.

Roehm était allé dans sa station balnéaire de Wissee, pour y soigner une néphrite à l'épaule doit il se plaignait beaucoup. — *Paris-Soir*, 3 juillet.

Allemands et Russes voisinent [dans les champs de Tannenberg] dans leur éternel sommeil. Les croix de Saint-André succèdent aux croix chrétiennes. — *Intransigeant*, 6 août.

On sait que la glucose peut être facilement transformable en nitroglycérine. A l'heure actuelle, l'usine de Mannheim peut produire annuellement plus de six mille tonnes de carbonitrate destiné à la consommation. — *L'Œuvre*, 23 juillet.

Mon maître Léon Brunschvicg, professeur au Collège de France, vient de proclamer la faillite de la probité. — *L'Œuvre*, 23 juillet.

Je ne connais, quant à moi, qu'un cas vraiment émouvant de ces vocations mondaines : celui de cette pauvre Eve La Vallière, maîtresse bien-aimée de Louis XIV, couverte de tant de péchés, mais baignée de tant de repentir... — *La Loire républicaine*, 11 août.

Berlin, 30 août. — Exposant les grandes lignes du nouveau droit pénal allemand, le docteur Guertner, ministre de la justice du Reich, a déclaré que, pour certains crimes ayant entraîné une condamnation à mort ou à cinq années de réclusion au moins, les juges pourraient désormais prononcer la « mise au ban de la nation », entraînant la perte de la nationalité allemande, la perte de tous droits civiques et civils et la condamnation à un travail forcé particulièrement désagréable et pénible. — *Le Temps*, 31 août.

DEUX JOURNAUX ALLEMANDS SONT INTERDITS. — La *Basler National Zeitung* et la *Neue Zuricher Zeitung* ont été interdites pour quinze jours, vraisemblablement à la suite de la description qu'elles ont donnée des événements récents. — *L'Ordre*, 5 juillet.

LA LOTERIE A TRAVERS LES AGES. — ...Sans quoi Servandoni, en 1721, n'aurait pu élever la coupole de Saint-Sulpice. — *Le Temps*, 28 juin.

Une chose de beauté est une joie pour toujours, a dit le célèbre esthète anglais Reuskin [*sic*]. — *Neptune*, d'Anvers, chronique artistique, 5 juillet.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCLIV

—

CCLIV N° 868. — 15 AOUT

CCLIV N° 869. — 1er SEPTEMBRE

SALLE OVALE

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

BULLETIN FINANCIER

L'orientation générale du marché ne se modifie guère. C'est toujours la même indé-ion des divers groupes de valeurs françaises à revenu variable; c'est aussi la même ctivité de la plupart des compartiments de valeurs à revenu fixe.

Les fluctuations de la livre et du dollar n'ont pas eu d'influence sensible sur les leurs internationales; seules les mines d'or sud-africaines ont été recherchées par la éculation professionnelle qui escompte, avec raison, une augmentation des divi-ndes semestriels des sociétés aurifères payables en janvier prochain. La dépréciation la livre entraîne en effet un relèvement du prix nominal de l'or à Londres.

En revanche, les discussions engagées autour du franc ont créé un certain malaise. rsonne, en France, ne saurait vraiment souhaiter une nouvelle amputation de notre vise, mais la question est de savoir si nos prix de revient pourront être comprimés si leur réduction ne placera pas dans une situation difficile les entreprises qui ont mobilisé d'importants capitaux pendant la période de prospérité. Si les prix bais-it, les bénéfices s'amenuiseront, à moins que les frais accessoires de la production les impôts soient réduits. Leur compression n'est certes pas impossible, car les dgets de l'Etat ont été établis sur la base du franc à deux sous, alors que notre nnaie a effectivement un pouvoir d'achat égal à quatre sous à l'intérieur et très isin de six ou sept sous à l'étranger. Mais, quoi qu'il en soit, il est difficile de conci-r une politique de déflation avec une hausse de la Bourse, sauf naturellement pour qui concerne les rentes.

Celles-ci ont montré des dispositions un peu plus favorables en considération de rtaines déclarations d'hommes politiques sur la nécessité de maintenir la trêve des rtis. Par ailleurs, les efforts très sérieux faits pas le gouvernement pour abaisser les penses publiques ne peuvent manquer d'avoir une influence heureuse sur notre édit public. Enfin, les perspectives d'une nouvelle dépréciation des devises anglo-xonnes ont pour conséquence un accroissement de notre encaisse métallique, une gmentation des importations d'or étranger en France, dont une partie est employée l'achat de fonds publics.

La propagande hitlérienne au sujet du plébiscite sarrois de 1935 a naturellement fecté les emprunts allemands Dawes et Young.

Très calmes sont nos banques; les affaires financières tendent à s'améliorer et le aintien des derniers dividendes de nos grands établissements de crédit est considéré mme probable.

Bien qu'elle soit moins mauvaise qu'auparavant, la situation de nos grands réseaux est toujours pas brillante; leurs recettes restent inférieures aux chiffres constatés il a un an. On a noté quelques raffermissements dans le groupe des chemins de fer -américains qui, actuellement, voient leurs transports de céréales s'accroître quel-peu. Le Suez, dont le trafic indique une reprise légère de l'activité mondiale, a été herché.

La lourdeur reste la note dominante dans les compartiments de matières premières, particulièrement aux charbonnages. Une nouvelle réduction de la production d'étain torisée par le cartel des producteurs a causé une certaine déception, dont les affaires inifères ont pâti.

rès délaissées sont les valeurs d'électricité et de gaz, bien que les ventes d'énergie plusieurs compagnies aient augmenté durant le premier semestre de 1934. L'inac-on règne aussi sur le groupe métallurgique.

Aux pétroles, les valeurs roumaines ont été seules vraiment suivies. Les caoutchoucs ressentent de l'accroissement des stocks.

Le Masque d'Or.